﻿The Project Gutenberg EBook of La Maison Tellier, by Guy de Maupassant

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with

almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or

re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included

with this eBook or online at www.gutenberg.net

Title: La Maison Tellier

Author: Guy de Maupassant

Release Date: March 15, 2004 [EBook #11596]

Language: French

\*\*\* START OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK LA MAISON TELLIER \*\*\*

Produced by Miranda van de Heijning, Wilelmina Mallière and PG

Distributed Proofreaders. This file was produced from images

generously made available by the Bibliothèque nationale de France

(BnF/Gallica) at http://gallica.bnf.fr.

GUY DE MAUPASSANT

La

Maison Tellier

1891

À

IVAN TOURGUENEFF

\_Hommage d'une affection profonde et d'une grande admiration\_

GUY DE MAUPASSANT.

LA MAISON TELLIER

I

On allait là, chaque soir, vers onze heures, comme au café, simplement.

Ils s'y retrouvaient à six ou huit, toujours les mêmes, non pas des

noceurs, mais des hommes honorables, des commerçants, des jeunes gens de

la ville; et l'on prenait sa chartreuse en lutinant quelque peu les

filles, ou bien on causait sérieusement avec \_Madame\_, que tout le monde

respectait.

Puis on rentrait se coucher avant minuit. Les jeunes gens quelquefois

restaient.

La maison était familiale, toute petite, peinte en jaune, à l'encoignure

d'une rue derrière l'église Saint-Étienne; et, par les fenêtres, on

apercevait le bassin plein de navires qu'on déchargeait, le grand marais

salant appelé «la Retenue» et, derrière, la côte de la Vierge avec sa

vieille chapelle toute grise.

\_Madame\_, issue d'une bonne famille de paysans du département de l'Eure,

avait accepté cette profession absolument comme elle serait devenue

modiste ou lingère. Le préjugé du déshonneur attaché à la prostitution,

si violent et si vivace dans les villes, n'existe pas dans la campagne

normande. Le paysan dit:--«C'est un bon métier»;--et il envoie son

enfant tenir un harem de filles comme il l'enverrait diriger un

pensionnat de demoiselles.

Cette maison, du reste, était venue par héritage d'un vieil oncle qui la

possédait \_Monsieur\_ et \_Madame\_, autrefois aubergistes près d'Yvetot,

avaient immédiatement liquidé, jugeant l'affaire de Fécamp plus

avantageuse pour eux; et ils étaient arrivés un beau matin prendre la

direction de l'entreprise qui périclitait en l'absence des patrons.

C'étaient de braves gens qui se firent aimer tout de suite de leur

personnel et des voisins.

Monsieur mourut d'un coup de sang deux ans plus tard. Sa nouvelle

profession l'entretenant dans la mollesse et l'immobilité, il était

devenu très gros, et la santé l'avait étouffé.

Madame, depuis son veuvage, était vainement désirée par tous les

habitués de l'établissement; mais on la disait absolument sage, et ses

pensionnaires elles-mêmes n'étaient parvenues à rien découvrir.

Elle était grande, charnue, avenante. Son teint, pâli dans l'obscurité

de ce logis toujours clos, luisait comme sous un vernis gras. Une mince

garniture de cheveux follets, faux et frisés, entourait son front, et

lui donnait un aspect juvénile qui jurait avec la maturité de ses

formes. Invariablement gaie et la figure ouverte, elle plaisantait

volontiers, avec une nuance de retenue que ses occupations nouvelles

n'avaient pas encore pu lui faire perdre. Les gros mots la choquaient

toujours un peu; et quand un garçon mal élevé appelait de son nom propre

l'établissement qu'elle dirigeait, elle se fâchait, révoltée. Enfin elle

avait l'âme délicate, et bien que traitant ses femmes en amies, elle

répétait volontiers qu'elles «n'étaient point du même panier».

Parfois, durant la semaine, elle partait en voiture de louage avec une

fraction de sa troupe; et l'on allait folâtrer sur l'herbe au bord de la

petite rivière qui coule dans les fonds de Valmont. C'étaient alors des

parties de pensionnaires échappées, des courses folles, des jeux

enfantins, toute une joie de recluses grisées par le grand air. On

mangeait de la charcuterie sur le gazon en buvant du cidre, et l'on

rentrait à la nuit tombante avec une fatigue délicieuse, un

attendrissement doux; et dans la voiture on embrassait Madame comme une

mère très bonne, pleine de mansuétude et de complaisance.

La maison avait deux entrées. À l'encoignure, une sorte de café borgne

s'ouvrait, le soir, aux gens du peuple et aux matelots. Deux des

personnes chargées du commerce spécial du lieu étaient particulièrement

destinées aux besoins de cette partie de la clientèle. Elles servaient,

avec l'aide du garçon, nommé Frédéric, un petit blond imberbe et fort

comme un boeuf, les chopines de vin et les canettes sur les tables de

marbre branlantes, et, les bras jetés au cou des buveurs, assises en

travers de leurs jambes, elles poussaient à la consommation.

Les trois autres dames (elles n'étaient que cinq) formaient une sorte

d'aristocratie, et demeuraient réservées à la compagnie du premier, à

moins pourtant qu'on n'eût besoin d'elles en bas et que le premier fût

vide.

Le salon de Jupiter, où se réunissaient les bourgeois de l'endroit,

était tapissé de papier bleu et agrémenté d'un grand dessin représentant

Léda étendue sous un cygne. On parvenait dans ce lieu au moyen d'un

escalier tournant terminé par une porte étroite, humble d'apparence,

donnant sur la rue, et au-dessus de laquelle brillait toute la nuit,

derrière un treillage, une petite lanterne comme celles qu'on allume

encore en certaines villes aux pieds des madones encastrées dans les

murs.

Le bâtiment, humide et vieux, sentait légèrement le moisi. Par moments,

un souffle d'eau de Cologne passait dans les couloirs, ou bien une porte

entr'ouverte en bas faisait éclater dans toute la demeure, comme une

explosion de tonnerre, les cris populaciers des hommes attablés au

rez-de-chaussée, et mettait sur la figure des messieurs du premier une

moue inquiète et dégoûtée.

\_Madame\_, familière avec les clients ses amis, ne quittait point le

salon, et s'intéressait aux rumeurs de la ville qui lui parvenaient par

eux. Sa conversation grave faisait diversion aux propos sans suite des

trois femmes; elle était comme un repos dans le badinage polisson des

particuliers ventrus qui se livraient chaque soir à cette débauche

honnête et médiocre de boire un verre de liqueur en compagnie de filles

publiques.

Les trois dames du premier s'appelaient Fernande, Raphaële et Rosa la

Rosse.

Le personnel étant restreint, on avait tâché que chacune d'elles fût

comme un échantillon, un résumé de type féminin, afin que tout

consommateur pût trouver là, à peu près du moins, la réalisation de son

idéal.

Fernande représentait la \_belle blonde\_, très grande, presque obèse,

molle, fille des champs dont les taches de rousseur se refusaient à

disparaître, et dont la chevelure filasse, écourtée, claire et sans

couleur, pareille à du chanvre peigné, lui couvrait insuffisamment le

crâne.

Raphaële, une Marseillaise, roulure des ports de mer, jouait la rôle

indispensable de la \_belle Juive\_, maigre, avec des pommettes saillantes

plâtrées de rouge. Ses cheveux noirs, lustrés à la moelle de boeuf,

formaient des crochets sur ses tempes. Ses yeux eussent paru beaux si le

droit n'avait été marqué d'une taie. Son nez arqué tombait sur une

mâchoire accentuée où deux dents neuves, en haut, faisaient tache à

côté de celles du bas qui avaient pris en vieillissant une teinte foncée

comme les bois anciens.

Rosa la Rosse, une petite boule de chair tout en ventre avec des jambes

minuscules, chantait du matin au soir, d'une voix éraillée, des couplets

alternativement grivois ou sentimentaux, racontait des histoires

interminables et insignifiantes, ne cessait de parler que pour manger et

de manger que pour parler, remuait toujours, souple comme un écureuil

malgré sa graisse et l'exiguïté de ses pattes; et son rire, une cascade

de cris aigus, éclatait sans cesse, de-ci, de-là, dans une chambre, au

grenier, dans le café, partout, à propos de rien.

Les deux femmes du rez-de-chaussée, Louise, surnommée Cocote, et Flora,

dite Balançoire parce qu'elle boitait un peu, l'une toujours en

\_Liberté\_ avec une ceinture tricolore, l'autre en Espagnole de fantaisie

avec des sequins de cuivre qui dansaient dans ses cheveux carotte à

chacun de ses pas inégaux, avaient l'air de filles de cuisine habillées

pour un carnaval. Pareilles à toutes les femmes du peuple, ni plus

laides, ni plus belles, vraies servantes d'auberge, on les désignait

dans le port sous le sobriquet des deux Pompes.

Une paix jalouse, mais rarement troublée, régnait entre ces cinq femmes,

grâce à la sagesse conciliante de Madame et à son intarissable bonne

humeur.

L'établissement, unique dans la petite ville, était assidûment

fréquenté. Madame avait su lui donner une tenue si comme il faut; elle

se montrait si aimable, si prévenante envers tout le monde; son bon

coeur était si connu, qu'une sorte de considération l'entourait. Les

habitués faisaient des frais pour elle, triomphaient quand elle leur

témoignait une amitié plus marquée; et lorsqu'ils se rencontraient dans

le jour pour leurs affaires, ils se disaient: «À ce soir, où vous

savez», comme on se dit: «Au café, n'est-ce pas? après dîner.»

Enfin la maison Tellier était une ressource, et rarement quelqu'un

manquait au rendez-vous quotidien.

Or, un soir, vers la fin du mois de mai, le premier arrivé, M. Poulin,

marchand de bois et ancien maire, trouva la porte close. La petite

lanterne, derrière son treillage, ne brillait point; aucun bruit ne

sortait du logis, qui semblait mort. Il frappa, doucement d'abord, avec

plus de force ensuite; personne ne répondit. Alors il remonta la rue à

petits pas, et, comme il arrivait sur la place du Marché, il rencontra

M. Duvert, l'armateur, qui se rendait au même endroit. Ils y

retournèrent ensemble sans plus de succès. Mais un grand bruit éclata

soudain tout près d'eux, et, ayant tourné la maison, ils aperçurent un

rassemblement de matelots anglais et français qui heurtaient à coups de

poing les volets fermés du café.

Les deux bourgeois aussitôt s'enfuirent pour n'être pas compromis; mais

un léger «pss't» les arrêta: c'était M. Tournevau, le saleur de poisson,

qui, les ayant reconnus, les hélait. Ils lui dirent la chose, dont il

fut d'autant plus affecté que lui, marié, père de famille et fort

surveillé, ne venait là que le samedi, «\_securitatis causa\_», disait-il,

faisant allusion à une mesure de police sanitaire dont le docteur Borde,

son ami, lui avait révélé les périodiques retours. C'était justement son

soir et il allait se trouver ainsi privé pour toute la semaine.

Les trois hommes firent un grand crochet jusqu'au quai, trouvèrent en

route le jeune M. Philippe, fils du banquier, un habitué, et M.

Pimpesse, le percepteur. Tous ensemble revinrent alors par la rue «aux

Juifs» pour essayer une dernière tentative. Mais les matelots exaspérés

faisaient le siège de la maison, jetaient des pierres, hurlaient; et les

cinq clients du premier étage, rebroussant chemin le plus vite possible,

se mirent à errer par les rues.

Ils rencontrèrent encore M. Dupuis, l'agent d'assurances, puis M. Vasse,

le juge au tribunal de commerce; et une longue promenade commença qui

les conduisit à la jetée d'abord. Ils s'assirent en ligne sur le

parapet de granit et regardèrent moutonner les flots. L'écume, sur la

crête des vagues, faisait dans l'ombre des blancheurs lumineuses,

éteintes presque aussitôt qu'apparues, et le bruit monotone de la mer

brisant contre les rochers se prolongeait dans la nuit tout le long de

la falaise. Lorsque les tristes promeneurs furent restés là quelque

temps, M. Tournevau déclara:--«Ça n'est pas gai.»--«Non certes,» reprît

M. Pimpesse; et ils repartirent à petits pas.

Après avoir longé la rue que domine la côte et qu'on appelle:

«Sous-le-bois», ils revinrent par le pont de planches sur la Retenue,

passèrent près du chemin de fer et débouchèrent de nouveau place du

Marché, où une querelle commença tout à coup entre le percepteur, M.

Pimpesse, et le saleur, M. Tournevau, à propos d'un champignon

comestible que l'un d'eux affirmait avoir trouvé dans les environs.

Les esprits étant aigris par l'ennui, on en serait peut-être venu aux

voies de fait si les autres ne s'étaient interposés. M. Pimpesse,

furieux, se retira; et aussitôt une nouvelle altercation s'éleva entre

l'ancien maire, M. Poulin, et l'agent d'assurances, M. Dupuis, au sujet

des appointements du percepteur et des bénéfices qu'il pouvait se créer.

Les propos injurieux pleuvaient des deux côtés, quand une tempête de

cris formidables se déchaîna, et la troupe des matelots, fatigués

d'attendre en vain devant une maison fermée, déboucha sur la place. Ils

se tenaient par le bras, deux par deux, formant une longue procession,

et ils vociféraient furieusement. Le groupe des bourgeois se dissimula

sous une porte, et la horde hurlante disparut dans la direction de

l'abbaye. Longtemps encore on entendit la clameur diminuant comme un

orage qui s'éloigne; et le silence se rétablit.

M. Poulin et M. Dupuis, enragés l'un contre l'autre, partirent, chacun

de son côté, sans se saluer.

Les quatre autres se remirent en marche, et redescendirent

instinctivement vers l'établissement Tellier. Il était toujours clos,

muet, impénétrable. Un ivrogne, tranquille et obstiné, tapait des

petits coups dans la devanture du café, puis s'arrêtait pour appeler à

mi-voix le garçon Frédéric. Voyant qu'on ne lui répondait point, il prit

le parti de s'asseoir sur la marche de la porte, et d'attendre les

événements.

Les bourgeois allaient se retirer quand la bande tumultueuse des hommes

du port reparut au bout de la rue. Les matelots français braillaient la

\_Marseillaise\_, les anglais le \_Rule Britannia\_. Il y eut un ruement

général contre les murs, puis le flot de brutes reprit son cours vers le

quai, où une bataille éclata entre les marins des deux nations. Dans la

rixe, un Anglais eut le bras cassé, et un Français le nez fendu.

L'ivrogne, qui était resté devant la porte, pleurait maintenant comme

pleurent les pochards ou les enfants contrariés.

Les bourgeois, enfin, se dispersèrent.

Peu à peu le calme revint sur la cité troublée. De place en place,

encore par instants, un bruit de voix s'élevait, puis s'éteignait dans

le lointain.

Seul, un homme errait toujours, M. Tournevau, le saleur, désolé

d'attendre au prochain samedi; et il espérait on ne sait quel hasard, ne

comprenant pas, s'exaspérant que la police laissât fermer ainsi un

établissement d'utilité publique qu'elle surveille et tient sous sa

garde.

Il y retourna, flairant les murs, cherchant la raison; et il s'aperçut

que sur l'auvent une pancarte était collée. Il alluma bien vite une

allumette-bougie, et lut ces mots tracés d'une grande écriture inégale:

«\_Fermé pour cause de première communion\_.»

Alors il s'éloigna, comprenant bien que c'était fini.

L'ivrogne maintenant dormait, étendu tout de son long en travers de la

porte inhospitalière.

Et le lendemain, tous les habitués, l'un après l'autre, trouvèrent moyen

de passer dans la rue avec des papiers sous le bras pour se donner une

contenance; et, d'un coup d'oeil furtif, chacun lisait l'avertissement

mystérieux: «\_Fermé pour cause de première communion\_.»

II

C'est que Madame avait un frère établi menuisier en leur pays natal,

Virville, dans l'Eure. Du temps que Madame était encore aubergiste à

Yvetot, elle avait tenu sur les fonts baptismaux la fille de ce frère

qu'elle nomma Constance, Constance Rivet; étant elle-même une Rivet par

son père. Le menuisier, qui savait sa soeur en bonne position, ne la

perdait pas de vue, bien qu'ils ne se rencontrassent pas souvent,

retenus tous les deux par leurs occupations et habitant du reste loin

l'un de l'autre. Mais comme la fillette allait avoir douze ans, et

faisait, cette année-là, sa première communion, il saisit cette

occasion d'un rapprochement, et il écrivit à sa soeur qu'il comptait sur

elle pour, la cérémonie. Les vieux parents étaient morts, elle ne

pouvait refuser à sa filleule; elle accepta. Son frère, qui s'appelait

Joseph, espérait qu'à force de prévenances il arriverait peut-être à

obtenir qu'on fît un testament en faveur de la petite, Madame étant sans

enfants.

La profession de sa soeur ne gênait nullement ses scrupules, et, du

reste, personne dans le pays ne savait rien. On disait seulement en

parlant d'elle: «Madame Tellier est une bourgeoise de Fécamp», ce qui

laissait supposer qu'elle pouvait vivre de ses rentes. De Fécamp à

Virville on comptait au moins vingt lieues; et vingt lieues de terre

pour des paysans sont plus difficiles à franchir que l'Océan pour un

civilisé. Les gens de Virville n'avaient jamais dépassé Rouen; rien

n'attirait ceux de Fécamp dans un petit village de cinq cents feux,

perdu au milieu des plaines et faisant partie d'un autre département.

Enfin on ne savait rien.

Mais, l'époque de la communion approchant, Madame éprouva un grand

embarras. Elle n'avait point de sous-maîtresse, et ne se souciait

nullement de laisser sa maison, même pendant un jour. Toutes les

rivalités entre les dames d'en haut et celles d'en bas éclateraient

infailliblement; puis Frédéric se griserait sans doute, et quand il

était gris, il assommait les gens pour un oui ou pour un non. Enfin elle

se décida à emmener tout son monde, sauf le garçon à qui elle donna sa

liberté jusqu'au surlendemain.

Le frère consulté ne fit aucune opposition, et se chargea de loger la

compagnie entière pour une nuit. Donc, le samedi matin, le train express

de huit heures emportait Madame et ses compagnes dans un wagon de

seconde classe.

Jusqu'à Beuzeville elles furent seules et jacassèrent comme des pies.

Mais à cette gare un couple monta. L'homme, vieux paysan vêtu d'une

blouse bleue, avec un col plissé, des manches larges serrées aux

poignets et ornées d'une petite broderie branche, couvert d'un antique

chapeau de forme haute dont le poil roussi semblait hérissé, tenait

d'une main un immense parapluie vert, et de l'autre un vaste panier qui

laissait passer les têtes effarées de trois canards. La femme, raide en

sa toilette rustique, avait une physionomie de poule avec un nez pointu

comme un bec. Elle s'assit en face de son homme et demeura sans bouger,

saisie de se trouver au milieu d'une aussi belle société.

Et c'était, en effet, dans le wagon un éblouissement de couleurs

éclatantes. Madame, tout en bleu, en soie bleue des pieds à la tête,

portait là-dessus un châle de faux cachemire français, rouge, aveuglant,

fulgurant. Fernande soufflait dans une robe écossaise dont le corsage,

lacé à toute force par ses compagnes, soulevait sa croulante poitrine en

un double dôme toujours agité qui semblait liquide sous l'étoffe.

Raphaële, avec une coiffure emplumée simulant un nid plein d'oiseaux,

portait une toilette lilas, pailletée d'or, quelque chose d'oriental qui

seyait à sa physionomie de Juive. Rosa la Rosse, en jupe rose à larges

volants, avait l'air d'une enfant trop grasse, d'une naine obèse; et les

deux Pompes semblaient s'être taillé des accoutrements étranges au

milieu de vieux rideaux de fenêtre, ces vieux rideaux à ramages datant

de la Restauration.

Sitôt qu'elles ne furent plus seules dans le compartiment, ces dames

prirent une contenance grave, et se mirent à parler de choses relevées

pour donner bonne opinion d'elles. Mais à Bolbec apparut un monsieur à

favoris blonds, avec des bagues et une chaîne en or, qui mit dans le

filet sur sa tête plusieurs paquets enveloppés de toile cirée. Il avait

un air farceur et bon enfant. Il salua, sourit et demanda avec

aisance:--«Ces dames changent de garnison?»--Cette question jeta dans le

groupe une confusion embarrassée. Madame enfin reprit contenance, et

elle répondit sèchement, pour venger l'honneur du corps:--«Vous pourriez

bien être poli!»--Il s'excusa:--«Pardon, je voulais dire de

monastère.»--Madame ne trouvant rien à répliquer, ou jugeant peut-être

la rectification suffisante, fit un salut digne en pinçant les lèvres.

Alors le monsieur, qui se trouvait assis entre Rosa la Rosse et le vieux

paysan, se mit à cligner de l'oeil aux trois canards dont les têtes

sortaient du grand panier; puis, quand il sentit qu'il captivait déjà

son public, il commença à chatouiller ces animaux sous le bec, en leur

tenant des discours drôles pour dérider la société:--«Nous avons quitté

notre petite ma-mare! couen! couen! couen!--pour faire connaissance avec

la petite broche,--couen! couen! couen!»--Les malheureuses bêtes

tournaient le cou afin d'éviter ses caresses, faisaient des efforts

affreux pour sortir de leur prison d'osier; puis soudain toutes trois

ensemble poussèrent un lamentable cri de détresse:--Couen! couen! couen!

couen!--Alors ce fut une explosion de rires parmi les femmes. Elles se

penchaient, elles se poussaient pour voir; on s'intéressait follement

aux canards; et le monsieur redoublait de grâce, d'esprit et

d'agaceries.

Rosa s'en mêla, et, se penchant par-dessus les jambes de son voisin,

elle embrassa les trois bêtes sur le nez. Aussitôt chaque femme voulut

les baiser à son tour; et le monsieur asseyait ces dames sur ses genoux,

les faisait sauter, les pinçait; tout à coup il les tutoya.

Les deux paysans, plus affolés encore que leurs volailles, roulaient des

yeux de possédés sans oser faire un mouvement, et leurs vieilles figures

plissées n'avaient pas un sourire, pas un tressaillement.

Alors le monsieur, qui était commis voyageur, offrit par farce des

bretelles à ces dames, et, s'emparant d'un de ses paquets, il l'ouvrit.

C'était une ruse, le paquet contenait des jarretières.

Il y en avait en soie bleue, en soie rose, en soie rouge, en soie

violette, en soie mauve, en soie ponceau, avec des boucles de métal

formées par deux amours enlacés et dorés. Les filles poussèrent des cris

de joie, puis examinèrent les échantillons, reprises par la gravité

naturelle à toute femme qui tripote un objet de toilette. Elles se

consultaient de l'oeil ou d'un mot chuchoté, se répondaient de même, et

Madame maniait avec envie une paire de jarretières orangées, plus

larges, plus imposantes que les autres: de vraies jarretières de

patronne.

Le monsieur attendait nourrissant une idée:--«Allons, mes petites

chattes, dit-il, il faut les essayer.»--Ce fut une tempête

d'exclamations; et elles serraient leurs jupes entre leurs jambes comme

si elles eussent craint des violences. Lui, tranquille, attendait son

heure. Il déclara:--«Vous ne voulez pas, je remballe.» Puis,

finement:--«J'offrirai une paire, au choix, à celles qui feront

l'essai.»--Mais elles ne voulaient pas, très dignes, la taille

redressée. Les deux Pompes cependant semblaient si malheureuses qu'il

leur renouvela la proposition. Flora Balançoire surtout, torturée de

désir, hésitait visiblement. Il la pressa:--«Vas-y, ma fille, un peu de

courage; tiens, la paire lilas, elle ira bien avec ta toilette.» Alors

elle se décida, et, relevant sa robe, montra une forte jambe de

vachère, mal serrée en un bas grossier. Le monsieur, se baissant,

accrocha la jarretière sous le genou d'abord, puis au-dessus; et il

chatouillait doucement la fille pour lui faire pousser des petits cris

avec de brusques tressaillements. Quand il eut fini, il donna la paire

lilas et demanda:--«À qui le tour?» Toutes ensemble s'écrièrent:--«À

moi! à moi!» Il commença par Rosa la Rosse; qui découvrit une chose

informe, toute ronde, sans cheville, un vrai «boudin de jambe», comme

disait Raphaële. Fernande fut complimentée par le commis voyageur

qu'enthousiasmèrent ses puissantes colonnes. Les maigres tibias de la

belle Juive eurent moins de succès. Louise Cocote, par plaisanterie,

coiffa le monsieur de sa jupe; et Madame fut obligée d'intervenir pour

arrêter cette farce inconvenante. Enfin Madame elle-même tendit sa

jambe, une belle jambe normande, grasse et musclée; et le voyageur,

surpris et ravi, ôta galamment son chapeau pour saluer ce maître mollet

en vrai chevalier français.

Les deux paysans, figés dans l'ahurissement, regardaient de côté, d'un

seul oeil; et ils ressemblaient si absolument à des poulets que l'homme

aux favoris blonds, en se relevant, leur fit dans le nez «Co-co-ri-co».

Ce qui déchaîna de nouveau un ouragan de gaîté.

Les vieux descendirent à Motteville, avec leur panier, leurs canards et

leur parapluie: et l'on entendit la femme dire à son homme en

s'éloignant:--«C'est des traînées qui s'en vont encore à ce satané

Paris.»

Le plaisant commis porte-balle descendit lui-même à Rouen, après s'être

montré si grossier que Madame se vit obligée de le remettre vertement à

sa place. Elle ajouta, comme morale:--«Ça nous apprendra à causer au

premier venu.»

À Oissel, elles changèrent de train, et trouvèrent à une gare suivante

M. Joseph Rivet qui les attendait avec une grande charrette pleine de

chaises et attelée d'un cheval blanc.

Le menuisier embrassa poliment toutes ces dames et les aida à monter

dans sa carriole. Trois s'assirent sur trois chaises au fond; Raphaële,

Madame et son frère, sur les trois chaises de devant, et Rosa, n'ayant

point de siège, se plaça tant bien que mal sur les genoux de la grande

Fernande; puis l'équipage se mit en route. Mais, aussitôt, le trot

saccadé du bidet secoua si terriblement la voiture que les chaises

commencèrent à danser, jetant les voyageuses en l'air, à droite, à

gauche, avec des mouvements de pantins, des grimaces effarées, des cris

d'effroi, coupés soudain par une secousse plus forte. Elles se

cramponnaient aux côtés du véhicule; les chapeaux tombaient dans le dos,

sur le nez ou vers l'épaule; et le cheval blanc allait toujours,

allongeant la tête, et la queue droite, une petite queue de rat sans

poil dont il se battait les fesses de temps en temps. Joseph Rivet, un

pied tendu sur le brancard, l'autre jambe repliée sous lui, les coudes

très élevés, tenait les rênes, et de sa gorge s'échappait à tout instant

une sorte de gloussement qui, faisant dresser les oreilles au bidet,

accélérait son allure.

Des deux côtés de la route la campagne verte se déroulait. Les colzas

en fleur mettaient de place en place une grande nappe jaune ondulante

d'où s'élevait une saine et puissante odeur, une odeur pénétrante et

douce, portée très loin par le vent. Dans les seigles déjà grands des

bluets montraient leurs petites têtes azurées que les femmes voulaient

cueillir, mais M. Rivet refusa d'arrêter. Puis parfois, un champ tout

entier semblait arrosé de sang tant les coquelicots l'avaient envahi. Et

au milieu de ces plaines colorées ainsi par les fleurs de la terre, la

carriole, qui paraissait porter elle-même un bouquet de fleurs aux

teintes plus ardentes, passait au trot du cheval blanc, disparaissait

derrière les grands arbres d'une ferme, pour reparaître au bout du

feuillage et promener de nouveau à travers les récoltes jaunes et

vertes, piquées de rouge ou de bleu, cette éclatante charretée de femmes

qui fuyait sous le soleil.

Une heure sonnait quand on arriva devant la porte du menuisier.

Elles étaient brisées de fatigue et pâles de faim, n'ayant rien pris

depuis le départ. Mme Rivet se précipita, les fit descendre l'une après

l'autre, les embrassant aussitôt qu'elles touchaient terre; et elle ne

se lassait point de bécoter sa belle-soeur, qu'elle désirait accaparer.

On mangea dans l'atelier débarrassé des établis pour le dîner du

lendemain.

Une bonne omelette que suivit une andouille grillée, arrosée de bon

cidre piquant, rendit la gaieté à tout le monde. Rivet, pour trinquer,

avait pris un verre, et sa femme servait, faisait la cuisine, apportait

les plats, les enlevait, murmurant à l'oreille de chacune:--«En

avez-vous à votre désir?»--Des tas de planches dressées contre les murs

et des empilements de copeaux balayés dans les coins répandaient un

parfum de bois varlopé, une odeur de menuiserie, ce souffle résineux qui

pénètre au fond des poumons.

On réclama la petite, mais elle était à l'église, ne devant rentrer que

le soir.

La compagnie alors sortit pour faire un tour dans le pays.

C'était un tout petit village que traversait une grand'route. Une

dizaine de maisons rangées le long de cette voie unique abritaient les

commerçants de l'endroit, le boucher, l'épicier, le menuisier, le

cafetier, le savetier et le boulanger. L'église, au bout de cette sorte

de rue, était entourée d'un étroit cimetière; et quatre tilleuls

démesurés, plantés devant son portail, l'ombrageaient tout entière. Elle

était bâtie en silex taillé, sans style aucun, et coiffée d'un clocher

d'ardoises. Après elle la campagne recommençait, coupée ça et là de

bouquets d'arbres cachant les fermes.

Rivet, par cérémonie, et bien qu'en vêtements d'ouvrier, avait pris le

bras de sa soeur qu'il promenait avec majesté. Sa femme, tout émue par

la robe à filets d'or de Raphaële, s'était placée entre elle et

Fernande. La boulotte Rosa trottait derrière avec Louise Cocote et Flora

Balançoire, qui boitaillait, exténuée.

Les habitants venaient aux portes, les enfants arrêtaient leurs jeux, un

rideau soulevé laissait entrevoir une tête coiffée d'un bonnet

d'indienne; une vieille à béquille et presque aveugle se signa comme

devant une procession; et chacun suivait longtemps du regard toutes les

belles dames de la ville qui étaient venues de si loin pour la première

communion de la petite à Joseph Rivet. Une immense considération

rejaillissait sur le menuisier.

En passant devant l'église, elles entendirent des chants d'enfants: un

cantique crié vers le ciel par des petites voix aiguës; mais Madame

empêcha qu'on entrât, pour ne point troubler ces chérubins.

Après un tour dans la campagne, et l'énumération des principales

propriétés, du rendement de la terre et de la production du bétail,

Joseph Rivet ramena son troupeau de femmes et l'installa dans son logis.

La place étant fort restreinte, on les avait réparties deux par deux

dans les pièces.

Rivet, pour cette fois, dormirait dans l'atelier, sur les copeaux; sa

femme partagerait son lit avec sa belle-soeur, et, dans la chambre à

côté, Fernande et Raphaële reposeraient ensemble. Louise et Flora se

trouvaient installées dans la cuisine sur un matelas jeté par terre; et

Rosa occupait seule un petit cabinet noir au-dessus de l'escalier,

contre l'entrée d'une soupente étroite où coucherait, cette nuit-là, la

communiante.

Lorsque rentra la petite fille, ce fut sur elle une pluie de baisers;

toutes les femmes la voulaient caresser, avec ce besoin d'expansion

tendre, cette habitude professionnelle de chatteries, qui, dans le

wagon, les avait fait toutes embrasser les canards. Chacune l'assit sur

ses genoux, mania ses fins cheveux blonds, la serra dans ses bras en des

élans d'affection véhémente et spontanée. L'enfant bien sage, toute

pénétrée de piété, comme fermée par l'absolution, se laissait faire,

patiente et recueillie.

La journée ayant été pénible pour tout le monde, on se coucha bien vite

après dîner. Ce silence illimité des champs qui semble presque religieux

enveloppait le petit village, un silence tranquille, pénétrant, et large

jusqu'aux astres. Les filles, accoutumées aux soirées tumultueuses du

logis public, se sentaient émues par ce muet repos de la campagne

endormie. Elles avaient des frissons sur la peau, non de froid, mais des

frissons de solitude venus du coeur inquiet et troublé.

Sitôt qu'elles furent en leur lit, deux par deux, elles s'étreignirent

comme pour se défendre contre cet envahissement du calme et profond

sommeil de la terre. Mais Rosa la Rosse, seule en son cabinet noir, et

peu habituée à dormir les bras vides, se sentit saisie par une émotion

vague et pénible. Elle se retournait sur sa couche, ne pouvant obtenir

le sommeil, quand elle entendit, derrière la cloison de bois contre sa

tête, de faibles sanglots comme ceux d'un enfant qui pleure. Effrayée,

elle appela faiblement, et une petite voix entrecoupée lui répondit.

C'était la fillette qui, couchant toujours dans la chambre de sa mère,

avait peur en sa soupente étroite.

Rosa, ravie, se leva, et doucement, pour ne réveiller personne, alla

chercher l'enfant. Elle l'amena dans son lit bien chaud, la pressa

contre sa poitrine en l'embrassant, la dorlota, l'enveloppa de sa

tendresse aux manifestations exagérées, puis, calmée elle-même,

s'endormit. Et jusqu'au jour la communiante reposa son front sur le sein

nu de la prostituée.

Dès cinq heures, à \_l'Angélus\_, la petite cloche de l'église sonnant à

toute volée réveilla ces dames qui dormaient ordinairement leur matinée

entière, seul repos des fatigues nocturnes. Les paysans dans le village

étaient déjà debout. Les femmes du pays allaient affairées de porte en

porte, causant vivement, apportant avec précaution de courtes robes de

mousseline empesées comme du carton, ou des cierges démesurés, avec un

noeud de soie frangée d'or au milieu, et des découpures de cire

indiquant la place de la main. Le soleil déjà haut rayonnait dans un

ciel tout bleu qui gardait vers l'horizon une teinte un peu rosée, comme

une trace affaiblie de l'aurore. Des familles de poules se promenaient

devant leurs maisons; et, de place en place, un coq noir au cou luisant

levait sa tête coiffée de pourpre, battait des ailes, et jetait au vent

son chant de cuivre que répétaient les autres coqs.

Des carrioles arrivaient des communes voisines, déchargeant au seuil des

portes les hautes Normandes en robes sombres, au fichu croisé sur la

poitrine et retenu par un bijou d'argent séculaire. Les hommes avaient

passé la blouse bleue sur la redingote neuve ou sur le vieil habit de

drap vert dont les deux basques passaient.

Quand les chevaux furent à l'écurie, il y eut ainsi tout le long de la

grande route une double ligne de guimbardes rustiques, charrettes,

cabriolets, tilburys, chars à bancs, voitures de toute forme et de tout

âge, penchées sur le nez ou bien cul par terre et les brancards au ciel.

La maison du menuisier était pleine d'une activité de ruche. Ces dames,

en caraco et en jupon, les cheveux répandus sur le dos, des cheveux

maigres et courts qu'on aurait dits ternis et rongés par l'usage,

s'occupaient à habiller l'enfant.

La petite, debout sur une table, ne remuait pas, tandis que Mme Tellier

dirigeait les mouvements de son bataillon volant. On la débarbouilla, on

la peigna, on la coiffa, on la vêtit, et, à l'aide d'une multitude

d'épingles, on disposa les plis de la robe, on pinça la taille trop

large, on organisa l'élégance de la toilette. Puis, quand ce fut

terminé, on fit asseoir la patiente en lui recommandant de ne plus

bouger; et la troupe agitée des femmes courut se parer à son tour.

La petite église recommençait à sonner. Son tintement frêle de cloche

pauvre montait se perdre à travers le ciel, comme une voix trop faible,

vite noyée dans l'immensité bleue.

Les communiants sortaient des portes, allaient vers le bâtiment communal

qui contenait les deux écoles et la mairie, et situé tout au bout du

pays, tandis que la «maison de Dieu» occupait l'autre bout.

Les parents, en tenue de fête, avec une physionomie gauche et ces

mouvements inhabiles des corps toujours courbés sur le travail,

suivaient leurs mioches. Les petites filles disparaissaient dans un

nuage de tulle neigeux semblable à de la crème fouettée, tandis que les

petits hommes, pareils à des embryons de garçons de café, la tête

encollée de pommade, marchaient les jambes écartées, pour ne point

tacher leur culotte noire.

C'était une gloire pour une famille quand un grand nombre des parents,

venus de loin, entouraient l'enfant: aussi le triomphe du menuisier

fut-il complet. Le régiment Tellier, patronne en tête, suivait

Constance; et le père donnant le bras à sa soeur, la mère marchant à

côté de Raphaële, Fernande avec Rosa, et les deux Pompes ensemble, la

troupe se déployait majestueusement comme un état-major en grand

uniforme.

L'effet dans le village fut foudroyant.

À l'école, les filles se rangèrent sous la cornette de la bonne soeur,

les garçons sous le chapeau de l'instituteur, un bel homme qui

représentait; et l'on partit en attaquant un cantique.

Les enfants mâles en tête allongeaient leurs deux files entre les deux

rangs de voitures dételées, les filles suivaient dans le même ordre; et

tous les habitants ayant cédé le pas aux dames de la ville par

considération, elles arrivaient immédiatement après les petites,

prolongeant encore la double ligne de la procession; trois à gauche et

trois à droite, avec leurs toilettes éclatantes comme un bouquet de feu

d'artifice.

Leur entrée dans l'église affola la population. On se pressait, on se

retournait, on se poussait pour les voir. Et des dévotes parlaient

presque haut, stupéfaites par le spectacle de ces dames plus chamarrées

que les chasubles des chantres. Le maire offrit son banc, le premier

banc à droite auprès du choeur, et Mme Tellier y prit place avec sa

belle-soeur, Fernande et Raphaële. Rosa la Rosse et les deux Pompes

occupèrent le second banc en compagnie du menuisier.

Le choeur de l'église était plein d'enfants à genoux, filles d'un côté,

garçons de l'autre, et les longs cierges qu'ils tenaient en main

semblaient des lances inclinées en tous sens.

Devant le lutrin, trois hommes debout chantaient d'une voix pleine. Ils

prolongeaient indéfiniment les syllabes du latin sonore, éternisant les

\_Amen\_ avec des \_a-a\_ indéfinis que le serpent soutenait de sa note

monotone poussée sans fin, mugie par l'instrument de cuivre à large

gueule. La voix pointue d'un enfant donnait la réplique, et, de temps en

temps, un prêtre assis dans une stalle et coiffé d'une barrette carrée

se levait, bredouillait quelque chose et s'asseyait de nouveau, tandis

que les trois chantres repartaient, l'oeil fixé sur le gros livre de

plain-chant ouvert devant eux et porté par les ailes déployées d'un

aigle de bois monté sur pivot.

Puis un silence se fit. Toute l'assistance, d'un seul mouvement, se mit

à genoux, et l'officiant parut, vieux, vénérable, avec des cheveux

blancs, incliné sur le calice qu'il portait de sa main gauche. Devant

lui marchaient les deux servants en robe rouge, et, derrière, apparut

une foule de chantres à gros souliers qui s'alignèrent des deux côtés du

choeur.

Une petite clochette tinta au milieu du grand silence. L'office divin

commençait. Le prêtre circulait lentement devant le tabernacle d'or,

faisait des génuflexions, psalmodiait de sa voix cassée, chevrotante de

vieillesse, les prières préparatoires. Aussitôt qu'il s'était tu, tous

les chantres et le serpent éclataient d'un seul coup, et des hommes

aussi chantaient dans l'église, d'une voix moins forte, plus humble,

comme doivent chanter les assistants.

Soudain le \_Kyrie Eleison\_ jaillit vers le ciel, poussé par toutes les

poitrines et tous les coeurs. Des grains de poussière et des fragments

de bois vermoulu tombèrent même de la voûte ancienne secouée par cette

explosion de cris. Le soleil qui frappait sur les ardoises du toit

faisait une fournaise de la petite église; et une grande émotion, une

attente anxieuse, les approches de l'ineffable mystère, étreignaient le

coeur des enfants, serraient la gorge de leurs mères.

Le prêtre, qui s'était assis quelque temps, remonta vers l'autel, et,

tête nue, couvert de ses cheveux d'argent, avec des gestes tremblants,

il approchait de l'acte surnaturel.

Il se tourna vers les fidèles, et, les mains tendues vers eux, prononça:

«\_Orate, fratres\_», «priez, mes frères.» Ils priaient tous. Le vieux

curé balbutiait maintenant tout bas les paroles mystérieuses et

suprêmes; la clochette tintait coup sur coup; la foule prosternée

appelait Dieu; les enfants défaillaient d'une anxiété démesurée.

C'est alors que Rosa, le front dans ses mains, se rappela tout à coup sa

mère, l'église de son village, sa première communion. Elle se crut

revenue à ce jour-là, quand elle était si petite, toute noyée en sa robe

blanche, et elle se mit à pleurer. Elle pleura doucement d'abord: les

larmes lentes sortaient de ses paupières, puis, avec ses souvenirs, son

émotion grandit, et, le cou gonflé, la poitrine battante, elle sanglota.

Elle avait tiré son mouchoir, s'essuyait les yeux, se tamponnait le nez

et la bouche pour ne point crier: ce fut en vain; une espèce de râle

sortit de sa gorge, et deux autres soupirs profonds, déchirants, lui

répondirent; car ses deux voisines, abattues près d'elle, Louise et

Flora, étreintes des mêmes souvenances lointaines, gémissaient aussi

avec des torrents de larmes.

Mais comme les larmes sont contagieuses, Madame, à son tour, sentit

bientôt ses paupières humides, et, se tournant vers sa belle-soeur, elle

vit que tout son banc pleurait aussi.

Le prêtre engendrait le corps de Dieu. Les enfants n'avaient plus de

pensée, jetés sur les dalles par une espèce de peur dévote; et, dans

l'église, de place en place, une femme, une mère, une soeur, saisie par

l'étrange sympathie des émotions poignantes, bouleversée aussi par ces

belles dames à genoux que secouaient des frissons et des hoquets,

trempait son mouchoir d'indienne à carreaux et, de la main gauche,

pressait violemment son coeur bondissant.

Comme la flammèche qui jette le feu à travers un champ mûr, les larmes

de Rosa et de ses compagnes gagnèrent en un instant toute la foule.

Hommes, femmes, vieillards, jeunes gars en blouse neuve, tous bientôt

sanglotèrent, et sur leur tête semblait planer quelque chose de

surhumain, une âme épandue, le souffle prodigieux d'un être invisible et

tout-puissant.

Alors, dans le choeur de l'église, un petit coup sec retentit: la bonne

soeur, en frappant sur son livre, donnait le signal de la communion; et

les enfants, grelottant d'une fièvre divine, s'approchèrent de la table

sainte.

Toute une file s'agenouillait. Le vieux curé, tenant en main le ciboire

d'argent doré, passait devant eux, leur offrant, entre deux doigts,

l'hostie sacrée, le corps du Christ, la rédemption du monde. Ils

ouvraient la bouche avec des spasmes, des grimaces nerveuses, les yeux

fermés, la face toute pâle; et la longue nappe étendue sous leurs

mentons frémissait comme de l'eau qui coule.

Soudain dans l'église une sorte de folie courut, une rumeur de foule en

délire, une tempête de sanglots avec des cris étouffés. Cela passa comme

ces coups de vent qui courbent les forêts; et le prêtre restait debout,

immobile, une hostie à la main, paralysé par l'émotion, se disant:

«C'est Dieu, c'est Dieu qui est parmi nous, qui manifeste sa présence,

qui descend à ma voix sur son peuple agenouillé.» Et il balbutiait des

prières affolées, sans trouver les mots, des prières de l'âme, dans un

élan furieux vers le ciel.

Il acheva de donner la communion avec une telle surexcitation de foi que

ses jambes défaillaient sous lui, et quand lui-même eut bu le sang de

son Seigneur, il s'abîma dans un acte de remerciement éperdu.

Derrière lui le peuple peu à peu se calmait. Les chantres, relevés dans

la dignité du surplis blanc, repartaient d'une voix moins sûre, encore

mouillée; et le serpent aussi semblait enroué comme si l'instrument

lui-même eût pleuré.

Alors, le prêtre, levant les mains, leur fit signe de se taire, et

passant entre les deux haies de communiants perdus en des extases de

bonheur, il s'approcha jusqu'à la grille du choeur.

L'assemblée s'était assise au milieu d'un bruit de chaises, et tout le

monde à présent se mouchait avec force. Dès qu'on aperçut le curé, on

fit silence, et il commença à parler d'un ton très bas, hésitant,

voilé.--«Mes chers frères, mes chères soeurs, mes enfants, je vous

remercie du fond du coeur: vous venez de me donner la plus grande joie

de ma vie. J'ai senti Dieu qui descendait sur nous à mon appel. Il est

venu, il était là, présent, qui emplissait vos âmes, faisait déborder

vos yeux. Je suis le plus vieux prêtre du diocèse, j'en suis aussi,

aujourd'hui, le plus heureux. Un miracle s'est fait parmi nous, un vrai,

un grand, un sublime miracle. Pendant que Jésus-Christ pénétrait pour la

première fois dans le corps de ces petits, le Saint-Esprit, l'oiseau

céleste, le souffle de Dieu, s'est abattu sur vous, s'est emparé de

vous, vous a saisis, courbés comme des roseaux sous la brise.»

Puis, d'une voix plus claire, se tournant vers les deux bancs où se

trouvaient les invitées du menuisier:--«Merci surtout à vous, mes chères

soeurs, qui êtes venues de si loin, et dont la présence parmi nous, dont

la foi visible, dont la piété si vive ont été pour tous un salutaire

exemple. Vous êtes l'édification de ma paroisse; votre émotion a

échauffé les coeurs; sans vous, peut-être, ce grand jour n'aurait pas eu

ce caractère vraiment divin. Il suffit parfois d'une seule brebis

d'élite pour décider le Seigneur à descendre sur le troupeau.»

La voix lui manquait. Il ajouta: «C'est la grâce que je vous souhaite.

Ainsi soit-il.» Et il remonta vers l'autel pour terminer l'office.

Maintenant on avait hâte de partir. Les enfants eux-mêmes s'agitaient,

las d'une si longue tension d'esprit. Ils avaient faim d'ailleurs, et

les parents peu à peu s'en allaient, sans attendre le dernier évangile,

pour terminer les apprêts du repas.

Ce fut une cohue à la sortie, une cohue bruyante, un charivari de voix

criardes où chantait l'accent normand. La population formait deux haies,

et lorsque parurent les enfants, chaque famille se précipita sur le

sien.

Constance se trouva saisie, entourée, embrassée par toute la maisonnée

de femmes. Rosa surtout ne se lassait pas de l'étreindre. Enfin elle lui

prit une main, Mme Tellier s'empara de l'autre; Raphaële et Fernande

relevèrent sa longue jupe de mousseline pour qu'elle ne traînât point

dans la poussière; Louise et Flora fermaient la marche avec Mme Rivet;

et l'enfant, recueillie, toute pénétrée par le Dieu qu'elle portait en

elle, se mit en route au milieu de cette escorte d'honneur.

Le festin était servi dans l'atelier sur de longues planches portées par

des traverses.

La porte ouverte, donnant sur la rue, laissait entrer toute la joie du

village. On se régalait partout. Par chaque fenêtre on apercevait des

tablées de monde endimanché, et des cris sortaient des maisons en

goguette. Les paysans, en bras de chemise, buvaient du cidre pur à

plein verre, et au milieu de chaque compagnie on apercevait deux

enfants, ici deux filles, là deux garçons, dînant dans l'une des deux

familles.

Quelquefois, sous la lourde chaleur de midi, un char à bancs traversait

le pays au trot sautillant d'un vieux bidet, et l'homme en blouse qui

conduisait jetait un regard d'envie sur toute cette ripaille étalée.

Dans la demeure du menuisier, la gaieté gardait un certain air de

réserve, un reste de l'émotion du matin. Rivet seul était en train et

buvait outre mesure. Mme Tellier regardait l'heure à tout moment, car

pour ne point chômer deux jours de suite on devait reprendre le train de

3 h 55 qui les mettrait à Fécamp vers le soir.

Le menuisier faisait tous ses efforts pour détourner l'attention et

garder son monde jusqu'au lendemain; mais Madame ne se laissait point

distraire; et elle ne plaisantait jamais quand il s'agissait des

affaires.

Aussitôt que le café fut pris, elle ordonna à ses pensionnaires de se

préparer bien vite; puis, se tournant vers son frère:--«Toi, tu vas

atteler tout de suite»; et elle-même alla terminer ses derniers

préparatifs.

Quand elle redescendit, sa belle-soeur l'attendait pour lui parler de la

petite; et une longue conversation eut lieu où rien ne fut résolu. La

paysanne finassait, faussement attendrie, et Mme Tellier, qui tenait

l'enfant sur ses genoux, ne s'engageait à rien, promettait vaguement: on

s'occuperait d'elle, on avait du temps, on se reverrait d'ailleurs.

Cependant la voiture n'arrivait point, et les femmes ne descendaient

pas. On entendait même en haut de grands rires, des bousculades, des

poussées de cris, des battements de mains. Alors, tandis que l'épouse du

menuisier se rendait à l'écurie pour voir si l'équipage était prêt,

Madame, à la fin, monta.

Rivet, très pochard et à moitié dévêtu, essayait, mais en vain, de

violenter Rosa qui défaillait de rire. Les deux Pompes le retenaient par

les bras, et tentaient de le calmer, choquées de cette scène après la

cérémonie du matin; mais Raphaële et Fernande l'excitaient, tordues de

gaieté, se tenant les côtes; et elles jetaient des cris aigus à chacun

des efforts inutiles de l'ivrogne. L'homme furieux, la face rouge, tout

débraillé, secouant en des efforts violents les deux femmes cramponnées

à lui, tirait de toutes ses forces sur la jupe de Rosa en

bredouillant:--«Salope, tu ne veux pas?»--Mais Madame, indignée,

s'élança, saisit son frère par les épaules, et le jeta dehors si

violemment qu'il alla frapper contre le mur.

Une minute plus tard, on l'entendait dans la cour qui se pompait de

l'eau sur la tête; et quand il reparut dans sa carriole, il était déjà

tout apaisé.

On se remit en route comme la veille, et le petit cheval blanc repartit

de son allure vive et dansante.

Sous le soleil ardent, la joie assoupie pendant le repas se dégageait.

Les filles s'amusaient maintenant des cahots de la guimbarde, poussaient

même les chaises des voisines, éclataient de rire à tout instant, mises

en train d'ailleurs par les vaines tentatives de Rivet.

Une lumière folle emplissait les champs, une lumière miroitant aux yeux;

et les roues soulevaient deux sillons de poussière qui voltigeaient

longtemps derrière la voiture sur la grand'route.

Tout à coup Fernande, qui aimait la musique, supplia Rosa de chanter; et

celle-ci entama gaillardement le \_Gros Curé de Meudon.\_ Mais Madame tout

de suite la fit taire, trouvant cette chanson peu convenable en ce jour.

Elle ajouta:--«Chante-nous plutôt quelque chose de Béranger.»--Alors

Rosa, après avoir hésité quelques secondes, fixa son choix, et de sa

voix usée commença la \_Grand'mère\_:

Ma grand'mère, un soir à sa fête,

De vin pur ayant bu deux doigts,

Nous disait, en branlant la tête:

Que d'amoureux j'eus autrefois!

Combien je regrette

Mon bras si dodu,

Ma jambe bien faite,

Et le temps perdu!

Et le choeur des filles, que Madame elle-même conduisait, reprit:

Combien je regrette

Mon bras si dodu,

Ma jambe bien faite,

Et le temps perdu.

--Ça, c'est tapé! déclara Rivet, allumé par la cadence: et Rosa aussitôt

continua:

Quoi, maman, vous n'étiez pas sage?

--Non, vraiment! et de mes appas,

Seule, à quinze ans, j'appris l'usage,

Car, la nuit, je ne dormais pas.

Tous ensemble hurlèrent le refrain; et Rivet tapait du pied sur son

brancard, battait la mesure avec les rênes sur le dos du bidet blanc

qui, comme s'il eût été lui-même enlevé par l'entrain du rythme, prit le

galop, un galop de tempête, précipitant ces dames en tas les unes sur

les autres dans le fond de la voiture.

Elles se relevèrent en riant comme des folles. Et la chanson continua,

braillée à tue-tête à travers la campagne, sous le ciel brûlant, au

milieu des récoltes mûrissantes, au train enragé du petit cheval qui

s'emballait maintenant à tous les retours du refrain, et piquait chaque

fois ses cent mètres de galop, à la grande joie des voyageurs.

De place en place, quelque casseur de cailloux se redressait, et

regardait à travers son loup de fil de fer cette carriole enragée et

hurlante emportée dans la poussière.

Quand on descendit devant la gare, le menuisier s'attendrit:--«C'est

dommage que vous partiez, on aurait bien rigolé.»

Madame lui répondit sensément:--«Toute chose a son temps, on ne peut pas

s'amuser toujours.»--Alors une idée illumina l'esprit de Rivet:--«Tiens,

dit-il, j'irai vous voir à Fécamp le mois prochain.»--Et il regarda Rosa

d'un air rusé, avec un oeil brillant et polisson.--«Allons, conclut

Madame, il faut être sage; tu viendras si tu veux, mais tu ne feras

point de bêtises.»

Il ne répondit pas, et comme on entendait siffler le train, il se mit

immédiatement à embrasser tout le monde. Quand ce fut au tour de Rosa,

il s'acharna à trouver sa bouche que celle-ci, riant derrière ses lèvres

fermées, lui dérobait chaque fois par un rapide mouvement de côté. Il la

tenait en ses bras, mais il n'en pouvait venir à bout, gêné par son

grand fouet qu'il avait gardé à sa main et que, dans ses efforts, il

agitait désespérément derrière le dos de la fille.

--Les voyageurs pour Rouen, en voiture! cria l'employé. Elles montèrent.

Un mince coup de sifflet partit, répété tout de suite par le sifflement

puissant de la machine qui cracha bruyamment son premier jet de vapeur

pendant que les roues commençaient à tourner un peu avec un effort

visible.

Rivet, quittant l'intérieur de la gare, courut à la barrière pour voir

encore une fois Rosa; et comme le wagon plein de cette marchandise

humaine passait devant lui, il se mit à faire claquer son fouet en

sautant et chantant de toutes ses forces:

Combien je regrette

Mon bras si dodu,

Ma jambe bien faite

Et le temps perdu!

Puis il regarda s'éloigner un mouchoir blanc qu'on agitait.

III

Elles dormirent jusqu'à l'arrivée, du sommeil paisible des consciences

satisfaites; et quand elles rentrèrent au logis, rafraîchies, reposées

pour la besogne de chaque soir, Madame ne put s'empêcher de

dire:--«C'est égal, il m'ennuyait déjà de la maison.»

On soupa vite, puis, quand on eut repris le costume de combat, on

attendit les clients habituels; et la petite lanterne allumée, la petite

lanterne de madone, indiquait aux passants que dans la bergerie le

troupeau était revenu.

En un clin d'oeil la nouvelle se répandit, on ne sait comment, on ne

sait par qui. M. Philippe, le fils du banquier, poussa même la

complaisance jusqu'à prévenir par un exprès M. Tournevau, emprisonné

dans sa famille.

Le saleur avait justement chaque dimanche plusieurs cousins à dîner, et

l'on prenait le café quand un homme se présenta avec une lettre à la

main. M. Tournevau, très ému, rompit l'enveloppe et devint pâle: il n'y

avait que ces mots tracés au crayon: «\_Chargement de morues retrouvé;

navire entré au port; bonne affaire pour vous. Venez vite\_.»

Il fouilla dans ses poches, donna vingt centimes au porteur, et

rougissant soudain jusqu'aux oreilles: «Il faut, dit-il, que je sorte.»

Et il tendit à sa femme le billet laconique et mystérieux. Il sonna,

puis lorsque parut la bonne:--«Mon pardessus, vite, vite, et mon

chapeau.»--À peine dans la rue, il se mit à courir en sifflant un air,

et le chemin lui parut deux fois plus long tant son impatience était

vive.

L'établissement Tellier avait un air de fête. Au rez-de-chaussée les

voix tapageuses des hommes du port faisaient un assourdissant vacarme.

Louise et Flora ne savaient à qui répondre, buvaient avec l'un, buvaient

avec l'autre, méritaient mieux que jamais leur sobriquet des «deux

Pompes». On les appelait partout à la fois; elles ne pouvaient déjà

suffire à la besogne, et la nuit pour elles s'annonçait laborieuse.

Le cénacle du premier fut au complet dès neuf heures. M. Vasse, le juge

au tribunal de commerce, le soupirant attitré mais platonique de Madame,

causait tout bas avec elle dans un coin; et ils souriaient tous les deux

comme si une entente était près de se faire. M. Poulin, l'ancien maire,

tenait Rosa à cheval sur ses jambes; et elle, nez à nez avec lui,

promenait ses mains courtes dans les favoris blancs du bonhomme. Un bout

de cuisse nue passait sous la jupe de soie jaune relevée, coupant le

drap noir du pantalon, et les bas rouges étaient serrés par une

jarretière bleue, cadeau du commis voyageur.

La grande Fernande, étendue sur le sopha, avait les deux pieds sur le

ventre de M. Pimpesse, le percepteur, et le torse sur le gilet du jeune

M. Philippe dont elle accrochait le cou de sa main droite, tandis que de

la gauche elle tenait une cigarette.

Raphaële semblait en pourparlers avec M. Dupuis, l'agent d'assurances,

et elle termina l'entretien par ces mots:--«Oui, mon chéri, ce soir, je

veux bien.»--Puis, faisant seule un tour de valse rapide à travers le

salon:--«Ce soir, tout ce qu'on voudra,» cria-t-elle.

La porte s'ouvrit brusquement et M. Tournevau parut. Des cris

enthousiastes éclatèrent:--«Vive Tournevau!»--Et Raphaële, qui pivotait

toujours, alla tomber sur son coeur. Il la saisit d'un enlacement

formidable, et sans dire un mot, l'enlevant de terre comme une plume, il

traversa le salon, gagna la porte du fond, et disparut dans l'escalier

des chambres avec son fardeau vivant, au milieu des applaudissements.

Rosa, qui allumait l'ancien maire, l'embrassant coup sur coup et tirant

sur ses deux favoris en même temps pour maintenir droite sa tête,

profita de l'exemple:--«Allons, fais comme lui,»--dit-elle. Alors le

bonhomme se leva, et, rajustant son gilet, suivit la fille en fouillant

dans la poche où dormait son argent.

Fernande et Madame restèrent seules avec les quatre hommes, et M.

Philippe s'écria:--«Je paye du champagne: Mme Tellier, envoyez chercher

trois bouteilles.»--Alors Fernande l'étreignant lui demanda dans

l'oreille:--«Fais-nous danser, dis, tu veux?--Il se leva, et, s'asseyant

devant l'épinette séculaire endormie en un coin, fit sortir une valse,

une valse enrouée, larmoyante, du ventre geignant de la machine. La

grande fille enlaça le percepteur, Madame s'abandonna aux bras de M.

Vasse; et les deux couples tournèrent en échangeant des baisers. M.

Vasse, qui avait jadis dansé dans le monde, faisait des grâces, et

Madame le regardait d'un oeil captivé, de cet oeil qui répond «oui», un

«oui» plus discret et plus délicieux qu'une parole!

Frédéric apporta le champagne. Le premier bouchon partit, et M.

Philippe exécuta l'invitation d'un quadrille.

Les quatre danseurs le marchèrent à la façon mondaine, convenablement,

dignement, avec des manières, des inclinations et des saluts.

Après quoi l'on se mit à boire. Alors M. Tournevau reparut, satisfait,

soulagé, radieux. Il s'écria:--«Je ne sais pas ce qu'a Raphaële, mais

elle est parfaite ce soir.»--Puis, comme on lui tendait un verre, il le

vida d'un trait en murmurant:--«Bigre, rien que ça de luxe!»

Sur-le-champ M. Philippe entama une polka vive, et M. Tournevau s'élança

avec la belle Juive qu'il tenait en l'air, sans laisser ses pieds

toucher terre. M. Pimpesse et M. Vasse étaient repartis d'un nouvel

élan. De temps en temps un des couples s'arrêtait près de la cheminée

pour lamper une flûte de vin mousseux; et cette danse menaçait de

s'éterniser, quand Rosa entr'ouvrit la porte avec un bougeoir à la main.

Elle était en cheveux, en savates, en chemise, tout animée, toute

rouge:--«Je veux danser,» cria-t-elle. Raphaële demanda;--«Et ton

vieux?»--Rosa s'esclaffa:--«Lui? il dort déjà, il dort tout de

suite.»--Elle saisit M. Dupuis, resté sans emploi sur le divan, et la

polka recommença.

Mais les bouteilles étaient vides:--«J'en paye une,» déclara M.

Tournevau.--«Moi aussi,» annonça M. Vasse.--«Moi de même,» conclut M.

Dupuis. Alors tout le monde applaudit.

Cela s'organisait, devenait un vrai bal. De temps en temps même, Louise

et Flora montaient bien vite, faisaient rapidement un tour de valse,

pendant que leurs clients, en bas, s'impatientaient; puis elles

retournaient en courant à leur café, avec le coeur gonflé de regrets.

À minuit, on dansait encore. Parfois une des filles disparaissait, et

quand on la cherchait pour faire un vis-à-vis, on s'apercevait tout à

coup qu'un des hommes aussi manquait.

--D'où venez-vous donc?» demanda plaisamment M. Philippe, juste au

moment où M. Pimpesse rentrait avec Fernande.--«De voir dormir M.

Poulin,» répondit le percepteur. Le mot eut un succès énorme; et tous, à

tour de rôle, montaient voir dormir M. Poulin avec l'une ou l'autre des

demoiselles, qui se montrèrent, cette nuit-là, d'une complaisance

inconcevable. Madame fermait les yeux; et elle avait dans les coins de

longs apartés avec M. Vasse comme pour régler les derniers détails d'une

affaire entendue déjà.

Enfin, à une heure, les deux hommes mariés, M. Tournevau et M. Pimpesse,

déclarèrent qu'ils se retiraient, et voulurent régler leur compte. On ne

compta que le Champagne, et, encore, à six francs la bouteille au lieu

de dix francs, prix ordinaire. Et comme ils s'étonnaient de cette

générosité, Madame, radieuse, leur répondit:

--Ça n'est pas tous les jours fête.

LES TOMBALES

Les cinq amis achevaient de dîner, cinq hommes du monde mûrs, riches,

trois mariés, deux restés garçons. Il se réunissaient ainsi tous les

mois, en souvenir de leur jeunesse, et, après avoir dîné, ils causaient

jusqu'à deux heures du matin. Restés amis intimes, et se plaisant

ensemble, ils trouvaient peut-être là leurs meilleurs soirs dans la vie.

On bavardait sur tout, sur tout ce qui occupe et amuse les Parisiens;

c'était entre eux, comme dans la plupart des salons d'ailleurs, une

espèce de recommencement parlé de la lecture des journaux du matin.

Un des plus gais était Joseph de Bardon, célibataire et vivant la vie

parisienne de la façon la plus complète et la plus fantaisiste. Ce

n'était point un débauché ni un dépravé, mais un curieux, un joyeux

encore jeune; car il avait à peine quarante ans. Homme du monde dans le

sens le plus large et le plus bienveillant que puisse mériter ce mot,

doué de beaucoup d'esprit sans grande profondeur, d'un savoir varié sans

érudition vraie, d'une compréhension agile sans pénétration sérieuse, il

tirait de ses observations, de ses aventures, de tout ce qu'il voyait,

rencontrait et trouvait, des anecdotes, de roman comique et

philosophique en même temps, et des remarques humoristiques qui lui

faisaient par la ville une grande réputation d'intelligence.

C'était l'orateur du dîner. Il avait la sienne, chaque fois, son

histoire, sur laquelle on comptait. Il se mit à la dire sans qu'on l'en

eût prié.

Fumant, les coudes sur la table, un verre de fine Champagne à moitié

plein devant son assiette, engourdi dans une atmosphère de tabac

aromatisée par le café chaud, il semblait chez lui tout à fait, comme

certains êtres sont chez eux absolument, en certains lieux et en

certains moments, comme une dévote dans une chapelle, comme un poisson

rouge dans son bocal.

Il dit, entre deux bouffées de fumée:

--Il m'est arrivé une singulière aventure il y a quelque temps.

Toutes les bouches demandèrent presque ensemble: «Racontez.»

Il reprit:

--Volontiers. Vous savez que je me promène beaucoup dans Paris, comme

les bibelotiers qui fouillent les vitrines. Moi je guette les

spectacles, les gens, tout ce qui passe, et tout ce qui se passe.

Or, vers la mi-septembre, il faisait très beau temps à ce moment-là, je

sortis de chez moi, une après-midi, sans savoir où j'irais. On a

toujours un vague désir de faire une visite à une jolie femme

quelconque. On choisit dans sa galerie, on les compare dans sa pensée,

on pèse l'intérêt qu'elles vous inspirent, le charme qu'elles vous

imposent et on se décide enfin suivant l'attraction, du jour. Mais quand

le soleil est très beau et l'air tiède, ils vous enlèvent souvent toute

envie de visites.

Le soleil était beau, et l'air tiède; j'allumai un cigare et je m'en

allai tout bêtement sur le boulevard extérieur. Puis comme je flânais,

l'idée me vint de pousser jusqu'au cimetière Montmartre et d'y entrer.

J'aime beaucoup les cimetières, moi, ça me repose et me mélancolise:

j'en ai besoin. Et puis, il y a aussi de bons amis là dedans, de ceux

qu'on ne va plus voir; et j'y vais encore, moi, de temps en temps.

Justement, dans ce cimetière Montmartre, j'ai une histoire de coeur, une

maîtresse qui m'avait beaucoup pincé, très ému, une charmante petite

femme dont le souvenir, en même temps qu'il me peine énormément, me

donne des regrets ... des regrets de toute nature ... Et je vais rêver

sur sa tombe... C'est fini pour elle.

Et puis, j'aime aussi les cimetières, parce que ce sont des villes

monstrueuses, prodigieusement habitées. Songez donc à ce qu'il y a de

morts dans ce petit espace, à toutes les générations de Parisiens qui

sont logés là, pour toujours, troglodytes définitifs enfermés dans leurs

petits caveaux, dans leurs petits trous couverts d'une pierre ou marqués

d'une croix, tandis que les vivants occupent tant de place et font tant

de bruit, ces imbéciles.

Puis encore, dans les cimetières, il y a des monuments presque aussi

intéressants que dans les musées. Le tombeau de Cavaignac m'a fait

songer, je l'avoue, sans le comparer, à ce chef-d'oeuvre de Jean Goujon:

le corps de Louis de Brézé, couché dans la chapelle souterraine de la

cathédrale de Rouen; tout l'art dit moderne et réaliste est venu de là,

messieurs. Ce mort, Louis de Brézé, est plus vrai, plus terrible, plus

fait de chair inanimée, convulsée encore par l'agonie, que tous les

cadavres tourmentés qu'on tortionne aujourd'hui sur les tombes.

Mais au cimetière Montmartre on peut encore admirer le monument de

Baudin, qui a de la grandeur; celui de Gautier, celui de Mürger, où j'ai

vu l'autre jour une seule pauvre couronne d'immortelles jaunes, apportée

par qui? par la dernière grisette, très vieille, et concierge aux

environs, peut-être? C'est une jolie statuette de Millet, mais que

détruisent l'abandon et la saleté. Chante la jeunesse, ô Mürger!

Me voici donc entrant dans le cimetière Montmartre, et tout à coup

imprégné de tristesse, d'une tristesse qui ne faisait pas trop de mal,

d'ailleurs, une de ces tristesses qui vous font penser, quand on se

porte bien: «Ça n'est pas drôle, cet endroit-là, mais le moment n'en est

pas encore venu pour moi...»

L'impression de l'automne, de cette humidité tiède qui sent la mort des

feuilles et le soleil affaibli, fatigué, anémique, aggravait en la

poétisant la sensation de solitude et de fin définitive flottant sur ce

lieu, qui sent la mort des hommes.

Je m'en allais à petits pas dans ces rues de tombes, où les voisins ne

voisinent point, ne couchent plus ensemble et ne lisent pas de journaux.

Et je me mis, moi, à lire les épitaphes. Ça, par exemple, c'est la chose

la plus amusante du monde. Jamais Labiche, jamais Meilhac ne m'ont fait

rire comme le comique de la prose tombale. Ah! quels livres supérieurs à

ceux de Paul de Kock pour ouvrir la rate que ces plaques de marbre et

ces croix où les parents des morts ont épanché leurs regrets, leurs

voeux pour le bonheur du disparu dans l'autre monde, et leur espoir de

le rejoindre--blagueurs!

Mais j'adore surtout, dans ce cimetière, la partie abandonnée,

solitaire, pleine de grands ifs et de cyprès, vieux quartier des anciens

morts qui redeviendra bientôt un quartier neuf, dont on abattra les

arbres verts, nourris de cadavres humains, pour aligner les récents

trépassés sous de petites galettes de marbre.

Quand j'eus erré là le temps de me rafraîchir l'esprit, je compris que

j'allais m'ennuyer et qu'il fallait porter au dernier lit de ma petite

amie l'hommage fidèle de mon souvenir. J'avais le coeur un peu serré en

arrivant près de sa tombe. Pauvre chère, elle était si gentille, et si

amoureuse, et si blanche, et si fraîche ... et maintenant ... si on

ouvrait ça...

Penché sur la grille de fer, je lui dis tout bas ma peine, qu'elle

n'entendit point sans doute, et j'allais partir quand je vis une femme

en noir, en grand deuil, qui s'agenouillait sur le tombeau voisin. Son

voile de crêpe relevé laissait apercevoir une jolie tête blonde, dont

les cheveux en bandeaux semblaient éclairés par une lumière d'aurore

sous la nuit de sa coiffure. Je restai.

Certes, elle devait souffrir d'une profonde douleur. Elle avait enfoui

son regard dans ses mains, et rigide, en une méditation de statue,

partie en ses regrets, égrenant dans l'ombre des yeux cachés et fermés

le chapelet torturant des souvenirs, elle semblait elle-même être une

morte qui penserait à un mort. Puis tout à coup je devinai qu'elle

allait pleurer, je le devinai à un petit mouvement du dos pareil à un

frisson de vent dans un saule. Elle pleura doucement d'abord, puis plus

fort, avec des mouvements rapides du cou et des épaules. Soudain elle

découvrit ses yeux. Ils étaient pleins de larmes et charmants, des yeux

de folle qu'elle promena autour d'elle, en une sorte de réveil de

cauchemar. Elle me vit la regarder, parut honteuse et se cacha encore

toute la figure dans ses mains. Alors ses sanglots devinrent convulsifs,

et sa tête lentement se pencha, vers le marbre. Elle y posa son front,

et son voile se répandant autour d'elle couvrit les angles blancs de la

sépulture aimée, comme un deuil nouveau. Je l'entendis gémir, puis elle

s'affaissa, sa joue sur la dalle, et demeura immobile, sans

connaissance.

Je me précipitai vers elle, je lui frappai dans les mains, je soufflai

sur ses paupières, tout en lisant l'épitaphe très simple: «Ici repose

Louis-Théodore Carrel, capitaine d'infanterie de marine, tué par

l'ennemi, au Tonkin. Priez pour lui.» Cette mort remontait à quelques

mois. Je fus attendri jusqu'aux larmes, et je redoublai mes soins. Ils

réussirent; elle revint à elle. J'avais l'air très ému--je ne suis pas

trop mal, je n'ai pas quarante ans.--Je compris à son premier regard

qu'elle serait polie et reconnaissante. Elle le fut, avec d'autres

larmes, et son histoire contée, sortie par fragments de sa poitrine

haletante, la mort de l'officier tombé au Tonkin, au bout d'un an de

mariage, après l'avoir épousée par amour, car, orpheline de père et de

mère, elle avait tout juste la dot réglementaire.

Je la consolai, je la réconfortai, je la soulevai, je la relevai. Puis

je lui dis:

--Ne restez pas ici. Venez.

Elle murmura:

--Je suis incapable de marcher.

--Je vais vous soutenir.

--Merci, monsieur, vous êtes bon. Vous veniez également ici pleurer un

mort?

--Oui, madame.

--Une morte?

--Oui, madame.

--Votre femme?

--Une amie.

--On peut aimer une amie autant que sa femme, la passion n'a pas de loi.

--Oui, madame.

Et nous voilà partis ensemble, elle appuyée sur moi, moi la portant

presque par les chemins du cimetière. Quand nous en fûmes sortis, elle

murmura, défaillante:

--Je crois que je vais me trouver mal.

--Voulez-vous entrer quelque part, prendre quelque chose?

--Oui, monsieur.

J'aperçus un restaurant, un de ces restaurants où les amis des morts

vont fêter la corvée finie. Nous y entrâmes. Et je lui fis boire une

tasse de thé bien chaud qui parut la ranimer. Un vague sourire lui vint

aux lèvres. Et elle me parla d'elle. C'était si triste, si triste d'être

toute seule dans la vie, toute seule chez soi, nuit et jour, de n'avoir

plus personne à qui donner de l'affection, de la confiance, de

l'intimité.

Cela avait l'air sincère. C'était gentil dans sa bouche. Je

m'attendrissais. Elle était fort jeune, vingt ans peut-être. Je lui fis

des compliments qu'elle accepta fort bien. Puis, comme l'heure passait,

je lui proposai de la reconduire chez elle avec une voiture. Elle

accepta; et, dans le fiacre, nous restâmes tellement l'un contre

l'autre, épaule contre épaule, que nos chaleurs se mêlaient à travers

les vêtements, ce qui est bien la chose la plus troublante du monde.

Quand la voiture fut arrêtée à sa maison, elle murmura: «Je me sens

incapable de monter seule mon escalier, car je demeure au quatrième.

Vous avez été si bon, voulez-vous encore me donner le bras jusqu'à mon

logis?»

Je m'empressai d'accepter. Elle monta lentement, en soufflant beaucoup.

Puis, devant sa porte, elle ajouta:

--Entrez donc quelques instants pour que je puisse vous remercier.

Et j'entrai, parbleu.

C'était modeste, même un peu pauvre, mais simple et bien arrangé, chez

elle.

Nous nous assîmes côte à côte sur un petit canapé, et elle me parla de

nouveau de sa solitude.

Elle sonna sa bonne, afin de m'offrir quelque chose à boire. La bonne ne

vint pas. J'en fus ravi en supposant que cette bonne-là ne devait être

que du matin: ce qu'on appelle une femme de ménage.

Elle avait ôté son chapeau. Elle était vraiment gentille avec ses yeux

clairs fixés sur moi, si bien fixés, si clairs que j'eus une tentation

terrible et j'y cédai. Je la saisis dans mes bras, et sur ses paupières

qui se fermèrent soudain, je mis des baisers ... des baisers ... des

baisers ... tant et plus.

Elle se débattait en me repoussant et répétant: «Finissez ... finissez

... finissez donc.»

Quel sens donnait-elle à ce mot? En des cas pareils, «finir» peut en

avoir au moins deux. Pour la faire taire je passai des yeux à la bouche,

et je donnai au mot «finir» la conclusion que je préférais. Elle ne

résista pas trop, et quand nous nous regardâmes de nouveau, après cet

outrage à la mémoire du capitaine tué au Tonkin, elle avait un air

alangui, attendri, résigné, qui dissipa mes inquiétudes.

Alors je fus galant, empressé et reconnaissant. Et après une nouvelle

causerie d'une heure environ, je lui demandai:

--Où dînez-vous?

--Dans un petit restaurant des environs.

--Toute seule?

--Mais oui.

--Voulez-vous dîner avec moi?

--Où ça?

--Dans un bon restaurant du boulevard.

Elle résista un peu. J'insistai: elle céda, en se donnant à elle-même

cet argument: «Je m'ennuie tant ... tant,» puis elle ajouta: «Il faut

que je passe une robe un peu moins sombre.»

Et elle entra dans sa chambre à coucher.

Quand elle en sortit, elle était en demi-deuil, charmante, fine et

mince, dans une toilette grise et fort simple. Elle avait évidemment

tenue de cimetière et tenue de ville.

Le dîner fut très cordial. Elle but du champagne, s'alluma, s'anima et

je rentrai chez elle, avec elle.

Cette liaison nouée sur les tombes dura trois semaines environ. Mais on

se fatigue de tout, et principalement des femmes. Je la quittai sous

prétexte d'un voyage indispensable. J'eus un départ très généreux, dont

elle me remercia beaucoup. Et elle me fit promettre, elle me fit jurer

de revenir après mon retour, car elle semblait vraiment un peu attachée

à moi.

Je courus à d'autres tendresses, et un mois environ se passa sans que la

pensée de revoir cette petite amoureuse funéraire fût assez forte, pour

que j'y cédasse. Cependant je ne l'oubliais point... Son souvenir me

hantait comme un mystère, comme un problème de psychologie, comme une de

ces questions inexplicables dont la solution nous harcèle.

Je ne sais pourquoi, un jour, je m'imaginai que je la retrouverais au

cimetière Montmartre, et j'y allai. Je m'y promenai longtemps sans

rencontrer d'autres personnes que les visiteurs ordinaires de ce lieu,

ceux qui n'ont pas encore rompu toutes relations avec leurs morts. La

tombe du capitaine tué au Tonkin n'avait pas de pleureuse sur son

marbre, ni de fleurs, ni de couronnes.

Mais comme je m'égarai dans un autre quartier de cette grande ville de

trépassés, j'aperçus tout à coup, au bout d'une étroite avenue de croix,

venant vers moi, un couple en grand deuil, l'homme et la femme. O

stupeur! quand ils s'approchèrent, je la reconnus. C'était elle!

Elle me vit, rougit, et, comme je la frôlais en la croisant, elle me fit

un tout petit signe, un tout petit coup d'oeil qui signifiaient: «Ne me

reconnaissez pas,» mais qui semblaient, dire aussi: «Revenez me voir,

mon chéri.»

L'homme était bien, distingué, chic, officier de la Légion d'honneur,

âgé d'environ cinquante ans.

Et il la soutenait, comme je l'avais soutenue moi-même en quittant le

cimetière.

Je m'en allai stupéfait, me demandant ce que je venais de voir, à quelle

race d'êtres appartenait cette sépulcrale chasseresse. Était-ce une

simple fille, une prostituée inspirée qui allait cueillir sur les tombes

les hommes tristes, hantés par une femme, épouse ou maîtresse, et

troublés encore du souvenir des caresses disparues. Était-elle unique?

Sont-elles plusieurs? Est-ce une profession? Fait-on le cimetière comme

on fait le trottoir? Les Tombales! Ou bien avait-elle eu seule cette

idée admirable, d'une philosophie profonde d'exploiter les regrets

d'amour qu'on ranime en ces lieux funèbres? Et j'aurais bien voulu

savoir de qui elle était veuve, ce jour-là?

SUR L'EAU

J'avais loué, l'été dernier, une petite maison de campagne au bord de la

Seine, à plusieurs lieues de Paris, et j'allais y coucher tous les

soirs. Je fis, au bout de quelques jours, la connaissance d'un de mes

voisins, un homme de trente à quarante ans, qui était bien le type le

plus curieux que j'eusse jamais vu. C'était un vieux canotier, mais un

canotier enragé, toujours près de l'eau, toujours sur l'eau, toujours

dans l'eau. Il devait être ne dans un canot, et il mourra bien

certainement dans le canotage final.

Un soir que nous nous promenions au bord de la Seine, je lui demandai de

me raconter quelques anecdotes de sa vie nautique. Voilà immédiatement

mon bonhomme qui s'anime, se transfigure, devient éloquent, presque

poète. Il avait dans le coeur une grande passion, une passion dévorante,

irrésistible: la rivière.

--Ah! me dit-il, combien j'ai de souvenirs sur cette rivière que vous

voyez couler là près de nous! Vous autres, habitants des rues, vous ne

savez pas ce qu'est la rivière. Mais écoutez un pêcheur prononcer ce

mot. Pour lui, c'est la chose mystérieuse, profonde, inconnue, le pays

des mirages et des fantasmagories, où l'on voit, la nuit, des choses qui

ne sont pas, où l'on entend des bruits que l'on ne connaît point, où

l'on tremble sans savoir pourquoi, comme en traversant un cimetière: et

c'est en effet le plus sinistre des cimetières, celui où l'on n'a point

de tombeau.

La terre est bornée pour le pêcheur, et dans l'ombre, quand il n'y a pas

de lune, la rivière est illimitée. Un marin n'éprouve point la même

chose pour la mer. Elle est souvent dure et méchante, c'est vrai, mais

elle crie, elle hurle, elle est loyale, la grande mer; tandis que la

rivière est silencieuse et perfide. Elle ne gronde pas, elle coule

toujours sans bruit, et ce mouvement éternel de l'eau qui coule est plus

effrayant pour moi que les hautes vagues de l'Océan.

Des rêveurs prétendent que la mer cache dans son sein d'immenses pays

bleuâtres, où les noyés roulent parmi les grands poissons, au milieu

d'étranges forêts et dans des grottes de cristal. La rivière n'a que des

profondeurs noires où l'on pourrit dans la vase. Elle est belle pourtant

quand elle brille au soleil levant et qu'elle clapote doucement entre

ses berges couvertes de roseaux qui murmurent.

Le poète a dit en pariant de l'Océan:

O flots, que vous savez de lugubres histoires!

Flots profonds, redoutés des mères à genoux,

Vous vous les racontez en montant les marées

Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées

Que vous avez, le soir, quand vous venez vers nous.

Eh bien, je crois que les histoires chuchotées par les roseaux minces

avec leurs petites voix si douces doivent être encore plus sinistres

que les drames lugubres racontés par les hurlements des vagues.

Mais puisque vous me demandez quelques-uns de mes souvenirs, je vais

vous dire une singulière aventure qui m'est arrivée ici, il y a une

dizaine d'années.

J'habitais, comme aujourd'hui, la maison de la mère Lafon, et un de mes

meilleurs camarades, Louis Bernet, qui a maintenant renoncé au canotage,

à ses pompes et à son débraillé pour entrer au Conseil d'État, était

installé au village de C..., deux lieues plus bas. Nous dînions tous les

jours ensemble, tantôt chez lui, tantôt chez moi.

Un soir, comme je revenais tout seul et assez fatigué, traînant

péniblement mon gros bateau, un \_océan\_ de douze pieds, dont je me

servais toujours la nuit, je m'arrêtai quelques secondes pour reprendra

haleine auprès de la pointe des roseaux, là-bas, deux cents mètres

environ avant le pont du chemin de fer. Il faisait un temps magnifique;

la lune resplendissait, le fleuve brillait, l'air était calme et doux.

Cette tranquillité me tenta; je me dis qu'il ferait bien bon fumer une

pipe en cet endroit. L'action suivit la pensée; je saisis mon ancre et

la jetai dans la rivière.

Le canot, qui redescendait avec le courant, fila sa chaîne jusqu'au

bout, puis s'arrêta; et je m'assis à l'arrière sur ma peau de mouton,

aussi commodément qu'il me fut possible. On n'entendait rien, rien:

parfois seulement, je croyais saisir un petit clapotement presque

insensible de l'eau contre la rive, et j'apercevais des groupes de

roseaux plus élevés qui prenaient des figures surprenantes et semblaient

par moments s'agiter.

Le fleuve était parfaitement tranquille, mais je me sentis ému par le

silence extraordinaire qui m'entourait. Toutes les bêtes, grenouilles et

crapauds, ces chanteurs nocturnes des marécages, se taisaient. Soudain,

à ma droite, contre moi, une grenouille coassa. Je tressaillis: elle se

tut; je n'entendis plus rien, et je résolus de fumer un peu pour me

distraire. Cependant, quoique je fusse un culotteur de pipes renommé, je

ne pus pas; dès la seconde bouffée, le coeur me tourna et je cessai. Je

me mis à chantonner; le son de ma voix m'était pénible; alors, je

m'étendis au fond du bateau et je regardai le ciel. Pendant quelque

temps, je demeurai tranquille, mais bientôt les légers mouvements de la

barque m'inquiétèrent. Il me sembla qu'elle faisait des embardées

gigantesques, touchant tour à tour les deux berges du fleuve; puis je

crus qu'un être ou qu'une force invisible l'attirait doucement au fond

de l'eau et la soulevait ensuite pour la laisser retomber. J'étais

ballotté comme au milieu d'une tempête; j'entendis des bruits autour de

moi; je me dressai d'un bond: l'eau brillait, tout était calme.

Je compris que j'avais les nerfs un peu ébranlés et je résolus de m'en

aller. Je tirai sur ma chaîne; le canot se mit en mouvement, puis je

sentis une résistance, je tirai plus fort, l'ancre ne vint pas; elle

avait accroché quelque chose au fond de l'eau et je ne pouvais la

soulever; je recommençai à tirer, mais inutilement. Alors, avec mes

avirons, je fis tourner mon bateau et je le portai en amont pour

changer la position de l'ancre. Ce fut en vain, elle tenait toujours; je

fus pris de colère et je secouai la chaîne rageusement. Rien ne remua.

Je m'assis découragé et je me mis à réfléchir sur ma position. Je ne

pouvais songer à casser cette chaîne ni à la séparer de l'embarcation,

car elle était énorme et rivée à l'avant dans un morceau de bois plus

gros que mon bras; mais comme le temps demeurait fort beau, je pensai

que je ne tarderais point, sans doute, à rencontrer quelque pêcheur qui

viendrait à mon secours. Ma mésaventure m'avait calmé; je m'assis et je

pus enfin fumer ma pipe. Je possédais une bouteille de rhum, j'en bus

deux ou trois verres, et ma situation me fit rire. Il faisait très

chaud, de sorte qu'à la rigueur je pouvais, sans grand mal, passer la

nuit à la belle étoile.

Soudain, un petit coup sonna contre mon bordage. Je fis un soubresaut,

et une sueur froide me glaça des pieds à la tête. Ce bruit venait sans

doute de quelque bout de bois entraîné par le courant, mais cela avait

suffi et je me sentis envahi de nouveau par une étrange agitation

nerveuse. Je saisis ma chaîne et je me raidis dans un effort désespéré.

L'ancre tint bon. Je me rassis épuisé.

Cependant, la rivière s'était peu à peu couverte d'un brouillard blanc

très épais qui rampait sur l'eau fort bas, de sorte que, en me dressant

debout, je ne voyais plus le fleuve, ni mes pieds, ni mon bateau, mais

j'apercevais seulement les pointes des roseaux, puis, plus loin, la

plaine toute pâle de la lumière de la lune, avec de grandes taches

noires qui montaient dans le ciel, formées par des groupes de peupliers

d'Italie. J'étais comme enseveli jusqu'à la ceinture dans une nappe de

coton d'une blancheur singulière, et il me venait des imaginations

fantastiques. Je me figurais qu'on essayait de monter dans ma barque que

je ne pouvais plus distinguer, et que la rivière, cachée par ce

brouillard opaque, devait être pleine d'êtres étranges qui nageaient

autour de moi. J'éprouvais un malaise horrible, j'avais les tempes

serrées, mon coeur battait à m'étouffer; et, perdant la tête, je pensai

à me sauver à la nage; puis aussitôt cette idée me fit frissonner

d'épouvante. Je me vis, perdu, allant à l'aventure dans cette brume

épaisse, me débattant au milieu des herbes et des roseaux que je ne

pourrais éviter, râlant de peur, ne voyant pas la berge, ne retrouvant

plus mon bateau, et il me semblait que je me sentirais tiré par les

pieds tout au fond de cette eau noire.

En effet, comme il m'eût fallu remonter le courant au moins pendant cinq

cents mètres avant de trouver un point libre d'herbes et de joncs où je

pusse prendre pied, il y avait pour moi neuf chances sur dix de ne

pouvoir me diriger dans ce brouillard et de me noyer, quelque bon nageur

que je fusse.

J'essayai de me raisonner. Je me sentais la volonté bien ferme de ne

point avoir peur, mais il y avait en moi autre chose que ma volonté, et

cette autre chose avait peur. Je me demandai ce que je pouvais redouter;

mon \_moi\_ brave railla mon \_moi\_ poltron, et jamais aussi bien que ce

jour-là je ne saisis l'opposition des deux êtres qui sont en nous, l'un

voulant, l'autre résistant, et chacun l'emportant tour à tour.

Cet effroi bête et inexplicable grandissait toujours et devenait de la

terreur. Je demeurais immobile, les yeux ouverts, l'oreille tendue et

attendant. Quoi? Je n'en savais rien, mais ce devait être terrible. Je

crois que si un poisson se fût avisé de sauter hors de l'eau, comme cela

arrive souvent, il n'en aurait pas fallu davantage pour me faire tomber

raide, sans connaissance.

Cependant, par un effort violent, je finis par ressaisir à peu près ma

raison qui m'échappait. Je pris de nouveau ma bouteille de rhum et je

bus à grands traits. Alors une idée me vint et je me mis à crier de

toutes mes forces en me tournant successivement vers les quatre points

de l'horizon. Lorsque mon gosier fut absolument paralysé, j'écoutai.--Un

chien hurlait, très loin.

Je bus encore et je m'étendis tout de mon long au fond du bateau. Je

restai ainsi peut-être une heure, peut-être deux, sans dormir, les yeux

ouverts, avec des cauchemars autour de moi. Je n'osais pas me lever et

pourtant je le désirais violemment; je remettais de minute en minute. Je

me disais:--«Allons, debout!» et j'avais peur de faire un mouvement. À

la fin, je me soulevai avec des précautions infinies, comme si ma vie

eût dépendu du moindre bruit que j'aurais fait, et je regardai

par-dessus le bord.

Je fus ébloui par le plus merveilleux, le plus étonnant spectacle qu'il

soit possible de voir. C'était une de ces fantasmagories du pays des

fées, une de ces visions racontées par les voyageurs qui reviennent de

très loin et que nous écoutons sans les croire.

Le brouillard qui, deux heures auparavant, flottait sur l'eau, s'était

peu à peu retiré et ramassé sur les rives. Laissant le fleuve absolument

libre, il avait formé sur chaque berge une colline ininterrompue, haute

de six ou sept mètres, qui brillait sous la lune avec l'éclat superbe

des neiges. De sorte qu'on ne voyait rien autre chose que cette rivière

lamée de feu entre ces deux montagnes blanches; et là-haut, sur ma tête,

s'étalait, pleine et large, une grande lune illuminante au milieu d'un

ciel bleuâtre et laiteux.

Toutes les bêtes de l'eau s'étaient réveillées; les grenouilles

coassaient furieusement, tandis que, d'instant en instant, tantôt à

droite, tantôt à gauche, j'entendais cette note courte, monotone et

triste, que jette aux étoiles la voix cuivrée des crapauds. Chose

étrange, je n'avais plus peur; j'étais au milieu d'un paysage tellement

extraordinaire que les singularités les plus fortes n'eussent pu

m'étonner.

Combien de temps cela dura-t-il, je n'en sais rien, car j'avais fini par

m'assoupir. Quand je rouvris les yeux, la lune était couchée, le ciel

plein de nuages. L'eau clapotait lugubrement, le vent soufflait, il

faisait froid, l'obscurité était profonde.

Je bus ce qui me restait de rhum, puis j'écoutai en grelottant le

froissement des roseaux et le bruit sinistre de la rivière. Je cherchai

à voir, mais je ne pus distinguer mon bateau, ni mes mains elles-mêmes,

que j'approchais de mes yeux.

Peu à peu, cependant, l'épaisseur du noir diminua. Soudain je crus

sentir qu'une ombre glissait tout près de moi; je poussai un cri, une

voix répondit; c'était un pêcheur. Je l'appelai, il s'approcha et je lui

racontai ma mésaventure. Il mit alors son bateau bord à bord avec le

mien, et tous les deux nous tirâmes sur la chaîne. L'ancre ne remua pas.

Le jour venait, sombre, gris, pluvieux, glacial, une de ces journées qui

vous apportent des tristesses et des malheurs. J'aperçus une autre

barque, nous la hélâmes. L'homme qui la montait unit ses efforts aux

nôtres; alors, peu à peu, l'ancre céda. Elle montait, mais doucement,

doucement, et chargée d'un poids considérable. Enfin nous aperçûmes une

masse noire, et nous la tirâmes à mon bord:

C'était le cadavre d'une vieille femme qui avait une grosse pierre au

cou.

HISTOIRE D'UNE FILLE DE FERME

I

Comme le temps était fort beau, les gens de la ferme avaient dîné plus

vite que de coutume et s'en étaient allés dans les champs.

Rose, la servante, demeura toute seule au milieu de la vaste cuisine où

un reste de feu s'éteignait dans l'âtre sous la marmite pleine d'eau

chaude. Elle puisait à cette eau par moments et lavait lentement sa

vaisselle, s'interrompant pour regarder deux carrés lumineux que le

soleil, à travers la fenêtre, plaquait sur la longue table, et dans

lesquels apparaissaient les défauts des vitres.

Trois poules très hardies cherchaient des miettes sous les chaises. Des

odeurs de basse-cour, des tiédeurs fermentées d'étable entraient par la

porte entr'ouverte; et dans le silence du midi brûlant on entendait

chanter les coqs.

Quand la fille eut fini sa besogne, essuyé la table, nettoyé la cheminée

et rangé les assiettes sur le haut dressoir au fond près de l'horloge en

bois au tictac sonore, elle respira, un peu étourdie, oppressée sans

savoir pourquoi. Elle regarda les murs d'argile noircis, les poutres

enfumées du plafond où pendaient des toiles d'araignée, des harengs

saurs et des rangées d'oignons; puis elle s'assit, gênée par les

émanations anciennes que la chaleur de ce jour faisait sortir de la

terre battue du sol où avaient séché tant de choses répandues depuis si

longtemps. Il s'y mêlait aussi la saveur âcre du laitage qui crémait au

frais dans la pièce à côté. Elle voulut cependant se mettre à coudre

comme elle en avait l'habitude, mais la force lui manqua et elle alla

respirer sur le seuil.

Alors, caressée par l'ardente lumière, elle sentit une douceur qui lui

pénétrait au coeur, un bien-être coulant dans ses membres.

Devant la porte, le fumier dégageait sans cesse une petite vapeur

miroitante. Les poules se vautraient dessus, couchées sur le flanc, et

grattaient un peu d'une seule patte pour trouver des vers. Au milieu

d'elles, le coq, superbe, se dressait. À chaque instant il en

choisissait une et tournait autour avec un petit gloussement d'appel. La

poule se levait nonchalamment et le recevait d'un air tranquille, pliant

les pattes et le supportant sur ses ailes; puis elle secouait ses plumes

d'où sortait de la poussière et s'étendait de nouveau sur le fumier,

tandis que lui chantait, comptant ses triomphes; et dans toutes les

cours tous les coqs lui répondaient, comme si, d'une ferme à l'autre,

ils se fussent envoyé des défis amoureux.

La servante les regardait sans penser; puis elle leva les yeux et fut

éblouie par l'éclat des pommiers en fleur, tout blancs comme des têtes

poudrées.

Soudain un jeune poulain, affolé de gaieté, passa devant elle en

galopant. Il fit deux fois le tour des fossés plantés d'arbres, puis

s'arrêta brusquement et tourna la tête comme étonné d'être seul.

Elle aussi se sentait une envie de courir, un besoin de mouvement et, en

même temps, un désir de s'étendre, d'allonger ses membres, de se reposer

dans l'air immobile et chaud. Elle fit quelques pas, indécise, fermant

les yeux, saisie par un bien-être bestial; puis, tout doucement, elle

alla chercher les oeufs au poulailler. Il y en avait treize, qu'elle

prit et rapporta. Quand ils furent serrés dans le buffet, les odeurs de

la cuisine l'incommodèrent de nouveau et elle sortit pour s'asseoir un

peu sur l'herbe.

La cour de ferme, enfermée par les arbres, semblait dormir. L'herbe

haute, où des pissenlits jaunes éclataient comme des lumières, était

d'un vert puissant, d'un vert tout neuf de printemps. L'ombre des

pommiers se ramassait en rond à leurs pieds; et les toits de chaume des

bâtiments, au sommet desquels poussaient des iris aux feuilles pareilles

à des sabres, fumaient un peu comme si l'humidité des écuries et des

granges se fût envolée à travers la paille.

La servante arriva sous le hangar où l'on rangeait les chariots et les

voitures. Il y avait là, dans le creux du fossé, un grand trou vert

plein de violettes dont l'odeur se répandait, et, par-dessus le talus,

on apercevait la campagne, une vaste plaine où poussaient les récoltes,

avec des bouquets d'arbres par endroits, et, de place en place, des

groupes de travailleurs lointains, tout petits comme des poupées, des

chevaux blancs pareils à des jouets, traînant une charrue d'enfant

poussée par un bonhomme haut comme le doigt.

Elle alla prendre une botte de paille dans un grenier et la jeta dans ce

trou pour s'asseoir dessus; puis, n'étant pas à son aise, elle défit le

lien, éparpilla son siège et s'étendit sur le dos, les deux bras sous sa

tête et les jambes allongées.

Tout doucement elle fermait les yeux, assoupie dans une mollesse

délicieuse. Elle allait même s'endormir tout à fait, quand elle sentit

deux mains qui lui prenaient la poitrine, et elle se redressa d'un bond.

C'était Jacques, le garçon de ferme, un grand Picard bien découplé, qui

la courtisait depuis quelque temps. Il travaillait ce jour-là dans la

bergerie, et, l'ayant vue s'étendre à l'ombre, il était venu à pas de

loup, retenant son haleine, les yeux brillants, avec des brins de paille

dans les cheveux.

Il essaya de l'embrasser, mais elle le gifla, forte comme lui; et,

sournois, il demanda grâce. Alors ils s'assirent l'un près de l'autre et

ils causèrent amicalement. Ils parlèrent du temps qui était favorable

aux moissons, de l'année qui s'annonçait bien, de leur maître, un brave

homme, puis des voisins, du pays tout entier, d'eux-mêmes, de leur

village, de leur jeunesse, de leurs souvenirs, des parents qu'ils

avaient quittés pour longtemps, pour toujours peut-être. Elle

s'attendrit en pensant à cela, et lui, avec son idée fixe, se

rapprochait, se frottait contre elle, frémissant tout envahi par le

désir. Elle disait:

--Y a bien longtemps que je n'ai vu maman; c'est dur tout de même d'être

séparées tant que ça.

Et son oeil perdu regardait au loin, à travers l'espace, jusqu'au

village abandonné là-bas, là-bas, vers le nord.

Lui, tout à coup, la saisit par le cou et l'embrassa de nouveau; mais,

de son poing fermé, elle le frappa en pleine figure si violemment qu'il

se mit à saigner du nez; et il se leva pour aller appuyer sa tête contre

un tronc d'arbre. Alors elle fut attendrie et, se rapprochant de lui,

elle demanda:

--Ça te fait mal?

Mais il se mît à rire. Non, ce n'était rien; seulement elle avait tapé

juste sur le milieu. Il murmurait: «Cré coquin!» et il la regardait avec

admiration, pris d'un respect, d'une affection tout autre, d'un

commencement d'amour vrai pour cette grande gaillarde si solide.

Quand le sang eut cessé de couler, il lui proposa de faire un tour,

craignant, s'ils restaient ainsi côte à côte, la rude poigne de sa

voisine. Mais d'elle-même elle lui prit le bras, comme font les promis

le soir, dans l'avenue, et elle lui dit:

--Ça n'est pas bien, Jacques, de me mépriser comme ça.

Il protesta. Non, il ne la méprisait pas, mais il était amoureux, voilà

tout.

--Alors tu me veux bien en mariage? dit-elle.

Il hésita, puis il se mit à la regarder de côté pendant qu'elle tenait

ses yeux perdus au loin devant elle. Elle avait les joues rouges et

pleines, une large poitrine saillante sous l'indienne de son caraco, de

grosses lèvres fraîches, et sa gorge, presque nue, était semée de

petites gouttes de sueur. Il se sentit repris d'envie, et, la bouche

dans son oreille il murmura:

--Oui, je veux bien.

Alors elle lui jeta ses bras au cou et elle l'embrassa si longtemps

qu'ils en perdaient haleine tous les deux.

De ce moment commença entre eux l'éternelle histoire de l'amour. Ils se

lutinaient dans les coins; ils se donnaient des rendez-vous au clair de

la lune, à l'abri d'une meule de foin, et ils se faisaient des bleus aux

jambes, sous la table, avec leurs gros souliers ferrés.

Puis, peu à peu, Jacques parut s'ennuyer d'elle; il l'évitait, ne lui

parlait plus guère, ne cherchait plus à la rencontrer seule. Alors elle

fut envahie par des doutes et une grande tristesse; et, au bout de

quelque temps, elle s'aperçut qu'elle était enceinte.

Elle fut consternée d'abord, puis une colère lui vint, plus forte chaque

jour, parce qu'elle ne parvenait point à le trouver, tant il l'évitait

avec soin.

Enfin, une nuit, comme tout le monde dormait dans la ferme, elle sortit

sans bruit, en jupon, pieds nus, traversa la cour et poussa la porte de

l'écurie où Jacques était couché dans une grande boîte pleine de paille

au-dessus de ses chevaux. Il fit semblant de ronfler en l'entendant

venir; mais elle se hissa près de lui, et, à genoux à son côté, le

secoua jusqu'à ce qu'il se dressât.

Quand il se fut assis, demandant:--«Qu'est-ce que tu veux?» elle

prononça, les dents serrées, tremblant de fureur:--«Je veux, je veux que

tu m'épouses, puisque tu m'as promis le mariage.» Il se mit à rire et

répondit:--«Ah bien! si on épousait toutes les filles avec qui on a

fauté, ça ne serait pas à faire.»

Mais elle le saisit à la gorge, le renversa sans qu'il pût se

débarrasser de son étreinte farouche, et, l'étranglant; elle lui cria

tout près, dans la figure:--«Je suis grosse, entends-tu, je suis

grosse.»

Il haletait, suffoquant; et ils restaient là tous deux, immobiles, muets

dans le silence noir troublé seulement par le bruit de mâchoire d'un

cheval qui tirait sur la paille du râtelier, puis la broyait avec

lenteur.

Quand Jacques comprit qu'elle était la plus forte, il balbutia:

--Eh bien, je t'épouserai, puisque c'est ça.

Mais elle ne croyait plus à ses promesses.

--Tout de suite, dit-elle; tu feras publier les bans.

Il répondit:

--Tout de suite.

--Jure-le sur le bon Dieu.

Il hésita pendant quelques secondes, puis, prenant son parti:

--Je le jure sur le bon Dieu.

Alors elle ouvrit les doigts et, sans ajouter une parole, s'en alla.

Elle fut quelques jours sans pouvoir lui parler, et, l'écurie se

trouvant désormais fermée à clef toutes les nuits, elle n'osait pas

faire de bruit de crainte du scandale.

Puis, un matin, elle vit entrer à la soupe un autre valet. Elle demanda:

--Jacques est parti?

--Mais oui, dit l'autre, je suis à sa place.

Elle se mit à trembler si fort, qu'elle ne pouvait décrocher sa marmite;

puis, quand tout le monde fut au travail, elle monta dans sa chambre et

pleura, la face dans son traversin, pour n'être pas entendue.

Dans la journée, elle essaya de s'informer sans éveiller les soupçons;

mais elle était tellement obsédée par la pensée de son malheur qu'elle

croyait voir rire malicieusement tous les gens qu'elle interrogeait. Du

reste, elle ne put rien apprendre, sinon qu'il avait quitté le pays tout

à fait.

II

Alors commença pour elle une vie de torture continuelle. Elle

travaillait comme une machine, sans s'occuper de ce qu'elle faisait,

avec cette idée fixe en tête: «Si on le savait!»

Cette obsession constante la rendait tellement incapable de raisonner

qu'elle ne cherchait même pas les moyens d'éviter ce scandale qu'elle

sentait venir, se rapprochant chaque jour, irréparable, et sûr comme la

mort.

Elle se levait tous les matins bien avant les autres et, avec une

persistance acharnée, essayait de regarder sa taille dans un petit

morceau d'une glace cassée qui lui servait à se peigner, très anxieuse

de savoir si ce n'était pas aujourd'hui qu'on s'en apercevrait.

Et, pendant le jour, elle interrompait à tout instant son travail, pour

considérer du haut en bas si l'ampleur de son ventre ne soulevait pas

trop son tablier.

Les mois passaient. Elle ne parlait presque plus et, quand on lui

demandait quelque chose, ne comprenait pas, effarée, l'oeil hébété, les

mains tremblantes; ce qui faisait dire à son maître:

--Ma pauvre fille, que t'es sotte depuis quelque temps!

À l'église, elle se cachait derrière un pilier, et n'osait plus aller à

confesse, redoutant beaucoup la rencontre du curé, à qui elle prêtait un

pouvoir surhumain lui permettant de lire dans les consciences.

À table, les regards de ses camarades la faisaient maintenant défaillir

d'angoisse, et elle s'imaginait toujours être découverte par le vacher,

un petit gars précoce et sournois dont l'oeil luisant ne la quittait

pas.

Un matin, le facteur lui remit une lettre. Elle n'en avait jamais reçu

et resta tellement bouleversée qu'elle fut obligée de s'asseoir. C'était

de lui, peut-être? Mais, comme elle ne savait pas lire, elle restait

anxieuse, tremblante, devant ce papier couvert d'encre. Elle le mit dans

sa poche, n'osant confier son secret à personne; et souvent elle

s'arrêtait de travailler pour regarder longtemps ces lignes également

espacées qu'une signature terminait, s'imaginant vaguement qu'elle

allait tout à coup en découvrir le sens. Enfin, comme elle devenait

folle d'impatience et d'inquiétude, elle alla trouver le maître d'école

qui la fit asseoir et lut:

«\_Ma chère fille, la présente est pour te dire que je suis bien bas;

notre voisin, maître Dentu, a pris la plume pour te mander de venir si

tu peux\_.

\_Pour ta mère affectionnée\_,

CÉSAIRE DENTU, \_adjoint\_.»

Elle ne dit pas un mot et s'en alla; mais, sitôt qu'elle fut seule,

elle s'affaissa au bord du chemin, les jambes rompues; et elle resta là

jusqu'à la nuit.

En rentrant, elle raconta son malheur au fermier, qui la laissa partir

pour autant de temps qu'elle voudrait, promettant de faire faire sa

besogne par une fille de journée et de la reprendre à son retour.

Sa mère était à l'agonie; elle mourut le jour même de son arrivée; et,

le lendemain, Rose accouchait d'un enfant de sept mois, un petit

squelette affreux, maigre à donner des frissons, et qui semblait

souffrir sans cesse, tant il crispait douloureusement ses pauvres mains

décharnées comme des pattes de crabe.

Il vécut cependant.

Elle raconta qu'elle était mariée, mais qu'elle ne pouvait se charger du

petit et elle le laissa chez des voisins qui promirent d'en avoir bien

soin.

Elle revint.

Mais alors, en son coeur si longtemps meurtri, se leva, comme une

aurore, un amour inconnu pour ce petit être chétif qu'elle avait laissé

là-bas; et cet amour même était une souffrance nouvelle, une souffrance

de toutes les heures, de toutes les minutes, puisqu'elle était séparée

de lui.

Ce qui la martyrisait surtout, c'était un besoin fou de l'embrasser, de

l'étreindre en ses bras, de sentir contre sa chair la chaleur de son

petit corps. Elle ne dormait plus la nuit; elle y pensait tout le jour;

et, le soir, son travail fini, elle s'asseyait devant le feu, qu'elle

regardait fixement comme les gens qui pensent au loin.

On commençait même à jaser à son sujet, et on la plaisantait sur

l'amoureux qu'elle devait avoir, lui demandant s'il était beau, s'il

était grand, s'il était riche, à quand la noce, à quand le baptême? Et

elle se sauvait souvent pour pleurer toute seule, car ces questions lui

entraient dans la peau comme des épingles.

Pour se distraire de ces tracasseries, elle se mit à l'ouvrage avec

fureur, et, songeant toujours à son enfant, elle chercha les moyens

d'amasser pour lui beaucoup d'argent.

Elle résolut de travailler si fort qu'on serait obligé d'augmenter ses

gages.

Alors, peu à peu, elle accapara la besogne autour d'elle, fit renvoyer

une servante qui devenait inutile depuis qu'elle peinait autant que

deux, économisa sur le pain, sur l'huile et sur la chandelle, sur le

grain qu'on jetait trop largement aux poules, sur le fourrage des

bestiaux qu'on gaspillait un peu. Elle se montra avare de l'argent du

maître comme si c'eût été le sien, et, à force de faire des marchés

avantageux, de vendre cher ce qui sortait de la maison et de déjouer les

ruses les paysans qui offraient leurs produits, elle eut seule le soin

des achats et des ventes, la direction du travail des gens de peine, le

compte des provisions; et, en peu de temps, elle devint indispensable.

Elle exerçait une telle surveillance autour d'elle, que la ferme, sous

sa direction, prospéra prodigieusement. On parlait à deux lieues à la

ronde de la «servante à maître Vallin»; et le fermier répétait partout:

«Cette fille-là, ça vaut mieux que de l'or.»

Cependant, le temps passait et ses gages restaient les mêmes. On

acceptait son travail forcé comme une chose due par toute servante

dévouée, une simple marque de bonne volonté; et elle commença à songer

avec un peu d'amertume que si le fermier encaissait, grâce à elle,

cinquante ou cent écus de supplément tous les mois, elle continuait à

gagner ses 240 francs par an, rien de plus, rien de moins.

Elle résolut de réclamer une augmentation. Trois fois elle alla trouver

le maître et, arrivée devant lui, parla d'autre chose. Elle ressentait

une sorte de pudeur à solliciter de l'argent, comme si c'eût été une

action un peu honteuse. Enfin, un jour que le fermier déjeunait seul

dans la cuisine, elle lui dit d'un air embarrassé qu'elle désirait lui

parler particulièrement. Il leva la tête, surpris, les deux mains sur la

table, tenant de l'une son couteau, la pointe en l'air, et de l'autre

une bouchée de pain, et il regarda fixement sa servante. Elle se troubla

sous son regard et demanda huit jours pour aller au pays parce qu'elle

était un peu malade.

Il les lui accorda tout de suite; puis, embarrassé lui-même, il ajouta:

--Moi aussi j'aurai à te parler quand tu seras revenue.

III

L'enfant allait avoir huit mois: elle ne le reconnut point. Il était

devenu tout rose, joufflu, potelé partout, pareil à un petit paquet de

graisse vivante. Ses doigts, écartés par des bourrelets de chair,

remuaient doucement dans une satisfaction visible. Elle se jeta dessus

comme sur une proie, avec un emportement de bête, et elle l'embrassa si

violemment qu'il se prit à hurler de peur. Alors elle se mit elle-même à

pleurer parce qu'il ne la reconnaissait pas et qu'il tendait ses bras

vers sa nourrice aussitôt qu'il l'apercevait.

Dès le lendemain cependant il s'accoutuma à sa figure, et il riait en

la voyant. Elle l'emportait dans la campagne, courait affolée en le

tenant au bout de ses mains, s'asseyait sous l'ombre des arbres; puis,

pour la première fois de sa vie, et bien qu'il ne l'entendît point, elle

ouvrait son coeur à quelqu'un, lui racontait ses chagrins, ses travaux,

ses soucis, ses espérances, et elle le fatiguait sans cesse par la

violence et l'acharnement de ses caresses.

Elle prenait une joie infinie à le pétrir dans ses mains, à le laver, à

l'habiller; et elle était même heureuse de nettoyer ses saletés

d'enfant, comme si ces soins intimes eussent été une confirmation de sa

maternité. Elle le considérait, s'étonnant toujours qu'il fût à elle, et

elle se répétait à demi-voix, en le faisant danser dans ses bras: «C'est

mon petiot, c'est mon petiot.»

Elle sanglota toute la route en retournant à la ferme, et elle était à

peine revenue que son maître l'appela dans sa chambre. Elle s'y rendit,

très étonnée et fort émue sans savoir pourquoi.

--Assieds-toi là, dit-il.

Elle s'assit et ils restèrent pendant quelques instants à côté l'un de

l'autre, embarrassés tous les deux, les bras inertes et encombrants, et

sans se regarder en face, à la façon des paysans.

Le fermier, gros homme de quarante-cinq ans, deux fois veuf, jovial et

têtu, éprouvait une gêne évidente qui ne lui était pas ordinaire. Enfin

il se décida et se mit à parler d'un air vague, bredouillant un peu et

regardant au loin dans la campagne.

--Rose, dit-il, est-ce que tu n'as jamais songé à t'établir?

Elle devint pâle comme une morte. Voyant qu'elle ne lui répondait pas,

il continua:

--Tu es une brave fille, rangée, active et économe. Une femme comme toi,

ça ferait la fortune d'un homme.

Elle restait toujours immobile, l'oeil effaré, ne cherchant même pas à

comprendre, tant ses idées tourbillonnaient comme à l'approche d'un

grand danger. Il attendit une seconde, puis continua:

--Vois-tu, une ferme sans maîtresse, ça ne peut pas aller, même avec

une servante comme toi.

Alors il se tut, ne sachant plus que dire; et Rose le regardait de l'air

épouvanté d'une personne qui se croit en face d'un assassin et s'apprête

à s'enfuir au moindre geste qu'il fera.

Enfin, au bout de cinq minutes, il demanda:

--Hé bien! ça te va-t-il?

Elle répondit avec une physionomie idiote:

--Quoi, not'maître?

Alors lui, brusquement:

--Mais de m'épouser, pardine!

Elle se dressa tout à coup, puis retomba comme cassée sur sa chaise, où

elle demeura sans mouvement, pareille à quelqu'un qui aurait reçu le

coup d'un grand malheur. Le fermier à la fin s'impatienta:

--Allons, voyons; qu'est-ce qu'il te faut alors?

Elle le contemplait affolée; puis, soudain, les larmes lui vinrent aux

yeux, et elle répéta deux fois en suffoquant:

--Je ne peux pas, je ne peux pas!

--Pourquoi ça? demanda l'homme. Allons; ne fais pas la bête; je te donne

jusqu'à demain pour réfléchir.

Et il se dépêcha de s'en aller, très soulagé d'en avoir fini avec cette

démarche qui l'embarrassait beaucoup, et ne doutant pas que, le

lendemain, sa servante accepterait une proposition qui était pour elle

tout à fait inespérée et, pour lui, une excellente affaire, puisqu'il

s'attachait ainsi à jamais une femme qui lui rapporterait certes

davantage que la plus belle dot du pays.

Il ne pouvait d'ailleurs exister entre eux de scrupules de mésalliance,

car, dans la campagne, tous sont à peu près égaux: le fermier laboure

comme son valet, qui, le plus souvent, devient maître à son tour un jour

ou l'autre, et les servantes à tout moment passent maîtresses sans que

cela apporte aucun changement dans leur vie ou leurs habitudes.

Rose ne se coucha pas cette nuit-là. Elle tomba assise sur son lit,

n'ayant plus même la force de pleurer, tant elle était anéantie. Elle

restait inerte, ne sentant plus son corps, et l'esprit dispersé, comme

si quelqu'un l'eût déchiqueté avec un de ces instruments dont se servent

les cardeurs pour effiloquer la laine des matelas.

Par instants seulement elle parvenait à rassembler comme des bribes de

réflexions, et elle s'épouvantait à la pensée de ce qui pouvait advenir.

Ses terreurs grandirent, et chaque fois que dans le silence assoupi de

la maison la grosse horloge de la cuisine battait lentement les heures,

il lui venait des sueurs d'angoisse. Sa tête se perdait, les cauchemars

se succédaient, sa chandelle s'éteignit; alors commença le délire, ce

délire fuyant des gens de la campagne qui se croient frappés par un

sort, un besoin fou de partir, de s'échapper, de courir devant le

malheur comme un vaisseau devant la tempête.

Une chouette glapit; elle tressaillit, se dressa, passa ses mains sur sa

face, dans ses cheveux, se tâta le corps comme une folle; puis, avec,

des allures de somnambule, elle descendit. Quand elle fut dans la cour,

elle rampa pour n'être point vue par quelque goujat rôdeur, car la lune,

près de disparaître, jetait une lueur claire dans les champs. Au lieu

d'ouvrir la barrière, elle escalada le talus; puis, quand elle fut en

face de la campagne, elle partit. Elle filait droit devant elle, d'un

trot élastique et précipité, et, de temps en temps, inconsciemment, elle

jetait un cri perçant. Son ombre démesurée, couchée sur le sol à son

côté, filait avec elle, et parfois un oiseau de nuit venait tournoyer

sur sa tête. Les chiens dans les cours de fermes aboyaient en

l'entendant passer; l'un d'eux sauta le fossé et la poursuivit pour la

mordre; mais elle se retourna sur lui en hurlant de telle façon que

l'animal épouvanté s'enfuit, se blottit dans sa loge et se tut.

Parfois une jeune famille de lièvres folâtrait dans un champ; mais,

quand approchait l'enragée coureuse, pareille à une Diane en délire, les

bêtes craintives se débandaient; les petits et la mère disparaissaient

blottis dans on sillon, tandis que le père déboulait à toutes pattes

et, parfois, faisait passer son ombre bondissante, avec ses grandes

oreilles dressées, sur la lune à son coucher, qui plongeait maintenant

au bout du monde et éclairait la plaine de sa lumière oblique, comme une

énorme lanterne posée par terre à l'horizon.

Les étoiles s'effacèrent dans les profondeurs du ciel; quelques oiseaux

pépiaient; le jour naissait. La fille, exténuée, haletait; et quand le

soleil perça l'aurore empourprée, elle s'arrêta.

Ses pieds enflés se refusaient à marcher; mais elle aperçut une mare,

une grande mare dont l'eau stagnante semblait du sang, sous les reflets

rouges du jour nouveau, et elle alla, à petits pas, boitant, la main sur

son coeur, tremper ses deux jambes dedans.

Elle s'assit sur une touffe d'herbe, ôta ses gros souliers pleins de

poussière, défit ses bas, et enfonça ses mollets bleuis dans l'onde

immobile où venaient parfois crever des bulles d'air.

Une fraîcheur délicieuse lui monta des talons jusqu'à la gorge; et,

tout à coup, pendant qu'elle regardait fixement cette mare profonde, un

vertige la saisit, un désir furieux d'y plonger tout entière. Ce serait

fini de souffrir là dedans, fini pour toujours. Elle ne pensait plus à

son enfant; elle voulait la paix, le repos complet, dormir sans fin.

Alors elle se dressa, les bras levés, et fit deux pas en avant. Elle

enfonçait maintenant jusqu'aux cuisses, et déjà elle se précipitait,

quand des piqûres ardentes aux chevilles la firent sauter en arrière, et

elle poussa un cri désespéré, car depuis ses genoux jusqu'au bout de ses

pieds de longues sangsues noires buvaient sa vie, se gonflaient, collées

à sa chair. Elle n'osait point y toucher et hurlait d'horreur. Ses

clameurs désespérées attirèrent un paysan qui passait au loin avec sa

voiture. Il arracha les sangsues une à une, comprima les plaies avec des

herbes et ramena la fille dans sa carriole jusqu'à la ferme de son

maître.

Elle fut pendant quinze jours au lit, puis, le matin où elle se releva,

comme elle était assise devant la porte, le fermier vint soudain se

planter devant elle.

--Eh bien, dit-il, c'est une affaire entendue, n'est-ce pas?

Elle ne répondit point d'abord, puis, comme il restait debout, la

perçant de son regard obstiné, elle articula péniblement:

--Non, not'maître, je ne peux pas.

Mais il s'emporta tout à coup.

--Tu ne peux pas, la fille, tu ne peux pas, pourquoi ça?

Elle se remit à pleurer et répéta:

--Je ne peux pas.

Il la dévisageait, et il lui cria dans la face:

--C'est donc que tu as un amoureux?

Elle balbutia, tremblant de honte:

--Peut-être bien que c'est ça.

L'homme, rouge comme un coquelicot, bredouillait de colère:

--Ah! tu l'avoues donc, gueuse! Et qu'est-ce que c'est, ce merle-là? Un

va-nu-pieds, un sans-le-sou, un couche-dehors, un crève-la-faim?

Qu'est-ce que c'est, dis?

Et, comme elle ne répondait rien:

--Ah! tu ne veux pas ... Je vas te le dire, moi: c'est Jean Baudu?

Elle s'écria:

--Oh! non, pas lui.

--Alors c'est Pierre Martin?

--Oh non! not' maître.

Et il nommait éperdument tous les garçons du pays, pendant qu'elle

niait, accablée, et s'essuyant les yeux à tout moment du coin de son

tablier bleu. Mais lui cherchait toujours avec son obstination de brute,

grattant à ce coeur pour connaître son secret, comme un chien de chasse

qui fouille un terrier tout un jour pour avoir la bête qu'il sent au

fond. Tout à coup l'homme s'écria:

--Eh! pardine, c'est Jacques, le valet de l'autre année; on disait bien

qu'il te parlait et que vous vous étiez promis mariage.

Rose suffoqua; un flot de sang empourpra sa face; ses larmes tarirent

tout à coup; elles se séchèrent sur ses joues comme des gouttes d'eau

sur du fer rouge. Elle s'écria:

--Non, ce n'est pas lui, ce n'est pas lui!

--Est-ce bien sûr, ça? demanda le paysan malin qui flairait un bout de

vérité.

Elle répondit précipitamment:

--Je vous le jure, je vous le jure ...

Elle cherchait sur quoi jurer, n'osant point invoquer les choses

sacrées. Il l'interrompit:

--Il te suivait pourtant dans les coins et il te mangeait des yeux

pendant tous les repas. Lui as-tu promis ta foi, hein, dis?

Cette fois, elle regarda son maître en face.

--Non, jamais, jamais, et je vous jure par le bon Dieu que s'il venait

aujourd'hui me demander, je ne voudrais pas de lui.

Elle avait l'air tellement sincère que le fermier hésita. Il reprit,

comme se parlant à lui-même:

--Alors, quoi? Il ne t'est pourtant pas arrivé un malheur, on le

saurait. Et puisqu'il n'y a pas eu de conséquence, une fille ne

refuserait pas son maître à cause de ça. Il faut pourtant qu'il y ait

quelque chose.

Elle ne répondait plus rien, étranglée par une angoisse.

Il demanda encore:--«Tu ne veux point?»

Elle soupira:--«Je n'peux pas, not' maître.» Et il tourna les talons.

Elle se crut débarrassée et passa le reste du jour à peu près

tranquille, mais aussi rompue et exténuée que si, à la place du vieux

cheval blanc, on lui eût fait tourner depuis l'aurore la machine à

battre le grain.

Elle se coucha sitôt qu'elle le put et s'endormit tout d'un coup.

Vers le milieu de la nuit, deux mains qui palpaient son lit la

réveillèrent. Elle tressauta de frayeur, mais elle reconnut aussitôt la

voix du fermier qui lui disait:--«N'aie pas peur, Rose, c'est moi qui

viens pour te parler.» Elle fut d'abord étonnée; puis, comme il essayait

de pénétrer sous ses draps, elle comprit ce qu'il cherchait et se mit à

trembler très fort, se sentant seule dans l'obscurité, encore lourde de

sommeil, et toute nue, et dans un lit, auprès de cet homme qui la

voulait. Elle ne consentait pas, pour sûr, mais elle résistait

nonchalamment, luttant elle-même contre l'instinct toujours plus

puissant chez les natures simples, et mal protégée par la volonté

indécise de ces races inertes et molles. Elle tournait sa tête tantôt

vers le mur, tantôt vers la chambre, pour éviter les caresses dont la

bouche du fermier poursuivait la sienne, et son corps se tordait un peu

sous sa couverture, énervé par la fatigue de la lutte. Lui, devenait

brutal, grisé par le désir. Il la découvrit d'un mouvement brusque.

Alors elle sentit bien qu'elle ne pouvait plus résister. Obéissant à une

pudeur d'autruche, elle cacha sa figure dans ses mains et cessa de se

défendre.

Le fermier resta la nuit auprès d'elle. Il y revint le soir suivant,

puis tous les jours.

Ils vécurent ensemble.

Un matin, il lui dit:--«J'ai fait publier les bans, nous nous marierons

le mois prochain.»

Elle ne répondit pas. Que pouvait-elle dire? Elle ne résista point. Que

pouvait-elle faire?

IV

Elle l'épousa. Elle se sentait enfoncée dans un trou aux bords

inaccessibles, dont elle ne pourrait jamais sortir, et toutes sortes de

malheurs restaient suspendus sur sa tête comme des gros rochers qui

tomberaient à la première occasion. Son mari lui faisait l'effet d'un

homme qu'elle avait volé et qui s'en apercevrait un jour ou l'autre. Et

puis elle pensait à son petit d'où venait tout son malheur, mais d'où

venait aussi tout son bonheur sur la terre.

Elle allait le voir deux fois l'an et revenait plus triste chaque fois.

Cependant, avec l'habitude, ses appréhensions se calmèrent, son coeur

s'apaisa, et elle vivait plus confiante avec une vague crainte flottant

encore en son âme.

Des années passèrent; l'enfant gagnait six ans. Elle était maintenant

presque heureuse, quand tout à coup l'humeur du fermier s'assombrit.

Depuis deux ou trois années déjà il semblait nourrir une inquiétude,

porter en lui un souci, quelque mal de l'esprit grandissant peu à peu.

Il restait longtemps à table après son dîner, la tête enfoncée dans ses

mains, et triste, triste, rongé par le chagrin. Sa parole devenait plus

vive, brutale parfois; et il semblait même qu'il avait une

arrière-pensée contre sa femme, car il lui répondait par moments avec

dureté, presque avec colère.

Un jour que le gamin d'une voisine était venu chercher des oeufs, comme

elle le rudoyait un peu, pressée par la besogne, son mari apparut tout à

coup et lui dit de sa voix méchante:

--Si c'était le tien, tu ne le traiterais pas comme ça.

Elle demeura saisie, sans pouvoir répondre, puis elle rentra, avec

toutes ses angoisses réveillées.

Au dîner, le fermier ne lui parla pas, ne la regarda pas, et il semblait

la détester, la mépriser, savoir quelque chose enfin.

Perdant la tête, elle n'osa point rester seule avec lui après le repas;

elle se sauva et courut jusqu'à l'église.

La nuit tombait; l'étroite nef était toute sombre, mais un pas rôdait

dans le silence là-bas, vers le choeur, car le sacristain préparait pour

la nuit la lampe du tabernacle. Ce point de feu tremblotant, noyé dans

les ténèbres de la voûte, apparut à Rose comme une dernière espérance,

et, les yeux fixés sur lui, elle s'abattit à genoux.

La mince veilleuse remonta dans l'air avec un bruit de chaîne. Bientôt

retentit sur le pavé un saut régulier de sabots que suivait un frôlement

de corde traînant, et la maigre cloche jeta \_l'Angélus\_ du soir à

travers les brumes grandissantes. Comme l'homme allait sortir, elle le

joignit.

--Monsieur le curé est-il chez lui? dit-elle.

Il répondit:

--Je crois bien, il dîne toujours à \_l'Angélus.\_

Alors elle poussa en tremblant la barrière du presbytère.

Le prêtre se mettait à table. Il la fit asseoir aussitôt.

--Oui, oui, je sais, votre mari m'a parlé déjà de ce qui vous amène.

La pauvre femme défaillait. L'ecclésiastique reprit:

--Que voulez-vous, mon enfant?

Et il avalait rapidement des cuillerées de soupe dont les gouttes

tombaient sur sa soutane rebondie et crasseuse au ventre.

Rose n'osait plus parler, ni implorer, ni supplier; elle se leva; le

curé lui dit:

--Du courage ...

Et elle sortit.

Elle revint à la ferme sans savoir ce qu'elle faisait. Le maître

l'attendait, les gens de peine étant partis en son absence. Alors elle

tomba lourdement à ses pieds et elle gémit en versant des flots de

larmes.

--Qu'est-ce que t'as contre moi?

Il se mit à crier, jurant:

--J'ai que je n'ai pas d'éfants, nom de Dieu! Quand on prend une femme,

c'n'est pas pour rester tout seuls tous les deux jusqu'à la fin. V'là

c'que j'ai. Quand une vache n'a point de viaux, c'est qu'elle ne vaut

rien. Quand une femme n'a point d'éfant, c'est aussi qu'elle ne vaut

rien.

Elle pleurait balbutiant, répétant:

--C'n'est point d'ma faute! c'n'est point d'ma faute!

Alors il s'adoucit un peu et il ajouta:

--J'te dis pas, mais c'est contrariant tout de même.

V

De ce jour elle n'eut plus qu'une pensée: avoir un enfant, un autre; et

elle confia son désir à tout le monde.

Une voisine lui indiqua un moyen: c'était de donner à boire à son mari,

tous les soirs, un verre d'eau avec une pincée de cendres. Le fermier

s'y prêta, mais le moyen ne réussit pas.

Ils se dirent: «Peut-être qu'il y a des secrets.» Et ils allèrent aux

renseignements. On leur désigna un berger qui demeurait à dix lieues de

là; et maître Vallin ayant attelé son tilbury partit un jour pour le

consulter. Le berger lui remit un pain sur lequel il fit des signes, un

pain pétri avec des herbes et dont il fallait que tous deux mangeassent

un morceau, la nuit, avant comme après leurs caresses.

Le pain tout entier fut consommé sans obtenir de résultat.

Un instituteur leur dévoila des mystères, des procédés d'amour inconnus

aux champs, et infaillibles, disait-il. Ils ratèrent.

Le curé conseilla un pèlerinage au précieux Sang de Fécamp. Rose alla

avec la foule se prosterner dans l'abbaye, et, mêlant son voeu aux

souhaits grossiers qu'exhalaient tous ces coeurs de paysans, elle

supplia Celui que tous imploraient de la rendre encore une fois féconde.

Ce fut en vain. Alors elle s'imagina être punie de sa première faute et

une immense douleur l'envahit.

Elle dépérissait de chagrin; son mari aussi vieillissait, «se mangeait

les sangs,» disait-on, se consumait en espoirs inutiles.

Alors la guerre éclata entre eux. Il l'injuria, la battit. Tout le jour

il la querellait, et le soir, dans leur lit, haletant, haineux, il lui

jetait à la face des outrages et des ordures.

Une nuit enfin, ne sachant plus qu'inventer pour la faire souffrir

davantage, il lui ordonna de se lever et d'aller attendre le jour sous

la pluie devant la porte. Comme elle n'obéissait pas, il la saisit par

le cou et se mit à la frapper au visage à coups de poing. Elle ne dit

rien, ne remua pas. Exaspéré, il sauta à genoux sur son ventre; et, les

dents serrées, fou de rage, il l'assommait. Alors elle eut un instant de

révolte désespérée, et, d'un geste furieux le rejetant contre le mur,

elle se dressa sur son séant, puis, la voix changée, sifflante:

--J'en ai un éfant, moi, j'en ai un! je l'ai eu avec Jacques; tu sais

bien, Jacques. Il devait m'épouser: il est parti.

L'homme, stupéfait, restait là, aussi éperdu qu'elle-même; il

bredouillait:

--Qué que tu dis? qué que tu dis?

Alors elle se mit à sangloter, et à travers ses larmes ruisselantes elle

balbutia:

--C'est pour ça que je ne voulais pas t'épouser, c'est pour ça. Je ne

pouvais point te le dire, tu m'aurais mise sans pain avec mon petit. Tu

n'en as pas, toi, d'éfant; tu ne sais pas, tu ne sais pas!

Il répétait machinalement, dans une surprise grandissante:

--T'as un éfant? t'as un éfant?

Elle prononça au milieu des hoquets:

--Tu m'as prise de force; tu le sais bien peut-être? moi je ne voulais

point t'épouser.

Alors il se leva, alluma la chandelle, et se mit à marcher dans la

chambre, les bras derrière le dos. Elle pleurait toujours, écroulée sur

le lit. Tout à coup il s'arrêta devant elle:--«C'est de ma faute alors

si je t'en ai pas fait?» dit-il. Elle ne répondit pas. Il se remit à

marcher; puis, s'arrêtant de nouveau, il demanda:--«Quel âge qu'il a ton

petiot?»

Elle murmura:

--V'là qu'il va avoir six ans.

Il demanda encore:

--Pourquoi que tu ne me l'as pas dit?

Elle gémit:

--Est-ce que je pouvais!

Il restait debout immobile.

--Allons, lève-toi, dit-il.

Elle se redressa péniblement; puis, quand elle se fut mise sur ses

pieds, appuyée au mur, il se prit à rire soudain de son gros rire des

bons jours; et comme elle demeurait bouleversée, il ajouta:

--Eh bien, on ira le chercher, c't'éfant, puisque nous n'en avons pas

ensemble.»

Elle eut un tel effarement que si la force ne lui eût pas manqué, elle

se serait assurément enfuie. Mais le fermier se frottait les mains et

murmurait:

--Je voulais en adopter un, le v'là trouvé, le v'là trouvé. J'avais

demandé au curé un orphelin.

Puis, riant toujours, il embrassa sur les deux joues sa femme éplorée et

stupide, et il cria, comme si elle ne l'entendait pas:

--Allons, la mère, allons voir s'il y a encore de la soupe; moi j'en

mangerai bien une potée.

Elle passa sa jupe; ils descendirent; et pendant qu'à genoux elle

rallumait le feu sous la marmite, lui, radieux, continuait à marcher à

grands pas dans la cuisine en répétant:

--Eh bien, vrai, ça me fait plaisir; c'est pas pour dire, mais je suis

content, je suis bien content.

EN FAMILLE

Le tramway de Neuilly venait de passer la porte Maillot et il filait

maintenant tout le long de la grande avenue qui aboutit à la Seine. La

petite machine, attelée à son wagon, cornait pour écarter les obstacles,

crachait sa vapeur, haletait comme une personne essoufflée qui court; et

ses pistons faisaient un bruit précipité, de jambes de fer en mouvement.

La lourde chaleur d'une fin de journée d'été tombait sur la route d'où

s'élevait, bien qu'aucune brise ne soufflât, une poussière blanche,

crayeuse, opaque, suffocante et chaude, qui se collait sur la peau

moite, emplissait les yeux, entrait dans les poumons.

Des gens venaient sur leurs portes, cherchant de l'air.

Les glaces de la voiture étaient baissées, et tous les rideaux

flottaient agités par la course rapide. Quelques personnes seulement

occupaient l'intérieur (car on préférait, par ces jours chauds,

l'impériale ou les plates-formes). C'étaient de grosses dames aux

toilettes farces, de ces bourgeoises de banlieue qui remplacent la

distinction dont elles manquent par une dignité intempestive; des

messieurs las du bureau, la figure jaunie, la taille tournée, une épaule

un peu remontée par les longs travaux courbés sur les tables. Leurs

faces inquiètes et tristes disaient encore les soucis domestiques, les

incessants besoins d'argent, les anciennes espérances définitivement

déçues; car tous appartenaient à cette armée de pauvres diables râpés

qui végètent économiquement dans une chétive maison de plâtre, avec une

plate-bande pour jardin, au milieu de cette campagne à dépotoirs qui

borde Paris.

Tout près de la portière, un homme petit et gros, la figure bouffie, le

ventre tombant entre ses jambes ouvertes, tout habillé de noir et

décoré, causait avec un grand maigre d'aspect débraillé, vêtu de coutil

blanc très sale et coiffé d'un vieux panama. Le premier parlait

lentement, avec des hésitations qui le faisaient parfois paraître bègue;

c'était M. Caravan, commis principal au ministère de la marine. L'autre,

ancien officier de santé à bord d'un bâtiment de commerce, avait fini

par s'établir au rond-point de Courbevoie où il appliquait sur la

misérable population de ce lieu les vagues connaissances médicales qui

lui restaient après une vie aventureuse. Il se nommait Chenet et se

faisait appeler docteur. Des rumeurs couraient sur sa moralité.

M. Caravan avait toujours mené l'existence normale des bureaucrates.

Depuis trente ans, il venait invariablement à son bureau, chaque matin,

par la même route, rencontrant, à la même heure, aux mêmes endroits, les

mêmes figures d'hommes allant à leurs affaires; et il s'en retournait,

chaque soir, par le même chemin où il retrouvait encore les mêmes

visages qu'il avait vus vieillir.

Tous les jours, après avoir acheté sa feuille d'un sou à l'encoignure du

faubourg Saint-Honoré, il allait chercher ses deux petits pains, puis il

entrait au ministère à la façon d'un coupable qui se constitue

prisonnier; et il gagnait son bureau vivement, le coeur plein

d'inquiétude, dans l'attente éternelle d'une réprimande pour quelque

négligence qu'il aurait pu commettre.

Rien n'était jamais venu modifier l'ordre monotone de son existence; car

aucun événement ne le touchait en dehors des affaires du bureau, des

avancements et des gratifications. Soit qu'il fût au ministère, soit

qu'il fût dans sa famille (car il avait épousé, sans dot, la fille d'un

collègue), il ne parlait jamais que du service. Jamais son esprit

atrophié par la besogne abêtissante et quotidienne n'avait plus d'autres

pensées, d'autres espoirs, d'autres rêves, que ceux relatifs à son

ministère. Mais une amertume gâtait toujours ses satisfactions

d'employé: l'accès des commissaires de marine, des ferblantiers, comme

on disait à cause de leurs galons d'argent, aux emplois de sous-chef et

de chef; et chaque soir, en dînant, il argumentait fortement devant sa

femme, qui partageait ses haines, pour prouver qu'il est inique à tous

égards de donner des places à Paris aux gens destinés à la navigation.

Il était vieux, maintenant, n'ayant point senti passer sa vie, car le

collège, sans transition, avait été continué par le bureau, et les

pions, devant qui il tremblait autrefois, étaient aujourd'hui remplacés

par les chefs, qu'il redoutait effroyablement. Le seuil de ces despotes

en chambre le faisait frémir des pieds à la tête; et de cette

continuelle épouvante il gardait une manière gauche de se présenter, une

attitude humble et une sorte de bégaiement nerveux.

Il ne connaissait pas plus Paris que ne le peut connaître un aveugle

conduit par son chien, chaque jour, sous la même porte; et s'il lisait

dans son journal d'un sou les événements et les scandales, il les

percevait comme des contes fantaisistes inventés à plaisir pour

distraire les petits employés. Homme d'ordre, réactionnaire sans parti

déterminé, mais ennemi des «\_nouveautés\_», il passait les faits

politiques, que sa feuille, du reste, défigurait toujours pour les

besoins payés d'une cause; et quand il remontait tous les soirs l'avenue

des Champs-Elysées, il considérait la foule houleuse des promeneurs et

le flot roulant des équipages à la façon d'un voyageur dépaysé qui

traverserait des contrées lointaines.

Ayant complété, cette année même, ses trente années de service

obligatoire, on lui avait remis, au 1er janvier, la croix de la Légion

d'honneur, qui récompense, dans ces administrations militarisées, la

longue et misérable servitude--(on dit: \_loyaux services\_)--de ces

tristes forçats rivés au carton vert. Cette dignité inattendue, lui

donnant de sa capacité une idée haute et nouvelle, avait en tout changé

ses moeurs. Il avait dès lors supprimé les pantalons de couleur et les

vestons de fantaisie, porté des culottes noires et de longues

redingotes où son \_ruban\_, très large, faisait mieux; et, rasé tous les

matins, écurant ses ongles avec plus de soin, changeant de linge tous

les deux jours par un légitime sentiment de convenances et de respect

pour l'\_Ordre\_ national dont il faisait partie, il était devenu, du jour

au lendemain, un autre Caravan, rincé, majestueux et condescendant.

Chez lui, il disait «ma croix» à tout propos. Un tel orgueil lui était

venu, qu'il ne pouvait plus même souffrir à la boutonnière des autres

aucun ruban d'aucune sorte. Il s'exaspérait surtout à la vue des ordres

étrangers--«qu'on ne devrait pas laisser porter en France»; et il en

voulait particulièrement au docteur Chenet qu'il retrouvait tous les

soirs au tramway, orné d'une décoration quelconque, blanche, bleue,

orange ou verte.

La conversation des deux hommes, depuis l'Arc de Triomphe jusqu'à

Neuilly, était, du reste, toujours la même; et, ce jour-là comme les

précédents, ils s'occupèrent d'abord de différents abus locaux qui les

choquaient l'un et l'autre, le maire de Neuilly en prenant à son aise.

Puis, comme il arrive infailliblement en compagnie d'un médecin, Caravan

aborda le chapitre des maladies, espérant de cette façon glaner quelques

petits conseils gratuits, ou même une consultation, en s'y prenant bien,

sans laisser voir la ficelle. Sa mère, du reste, l'inquiétait depuis

quelque temps. Elle avait des syncopes fréquentes et prolongées; et,

bien que vieille de quatre-vingt-dix ans, elle ne consentait point à se

soigner.

Son grand âge attendrissait Caravan, qui répétait sans cesse au

\_docteur\_ Chenet:--«En voyez-vous souvent arriver là?» Et il se frottait

les mains avec bonheur, non qu'il tint peut-être beaucoup à voir la

bonne femme s'éterniser sur terre, mais parce que la longue durée de la

vie maternelle était comme une promesse pour lui-même.

Il continua:--«Oh! dans ma famille, on va loin; ainsi, moi, je suis sûr

qu'à moins d'accident je mourrai très vieux.» L'officier de santé jeta

sur lui un regard de pitié; il considéra une seconde la figure rougeaude

de son voisin, son cou graisseux, son bedon tombant entre deux jambes

flasques et grasses, toute sa rondeur apoplectique de vieil employé

ramolli; et, relevant d'un coup de main le panama grisâtre qui lui

couvrait le chef, il répondit en ricanant:--«Pas si sûr que ça, mon bon,

votre mère est une astèque et vous n'êtes qu'un plein-de-soupe.»

Caravan, troublé, se tut.

Mais le tramway arrivait à la station. Les deux compagnons descendirent,

et M. Chenet offrit le vermout au café du Globe, en face, où l'un et

l'autre avaient leurs habitudes. Le patron, un ami, leur allongea deux

doigts qu'ils serrèrent par-dessus les bouteilles du comptoir; et ils

allèrent rejoindre trois amateurs de dominos, attablés là depuis midi.

Des paroles cordiales furent échangées, avec le «Quoi de neuf?»

inévitable. Ensuite les joueurs se remirent à leur partie; puis on leur

souhaita le bonsoir. Ils tendirent leurs mains sans lever la tête; et

chacun rentra dîner.

Caravan habitait, auprès du rond-point de Courbevoie, une petite maison

à deux étages dont le rez-de-chaussée était occupé par un coiffeur.

Deux chambres, une salle à manger et une cuisine où des sièges recollés

erraient de pièce en pièce selon les besoins, formaient tout

l'appartement que Mme Caravan passait son temps à nettoyer, tandis que

sa fille Marie-Louise, âgée de douze ans, et son fils Philippe-Auguste,

âgé de neuf, galopinaient dans les ruisseaux de l'avenue, avec tous les

polissons du quartier.

Au-dessus de lui, Caravan avait installé sa mère, dont l'avarice était

célèbre aux environs et dont la maigreur faisait dire que le \_Bon Dieu\_

avait appliqué sur elle-même ses propres principes de parcimonie.

Toujours de mauvaise humeur, elle ne passait point un jour sans

querelles et sans colères furieuses. Elle apostrophait de sa fenêtre les

voisins sur leurs portes, les marchandes des quatre saisons, les

balayeurs et les gamins qui, pour se venger, la suivaient de loin, quand

elle sortait, en criant:--«À la chie-en-lit!»

Une petite bonne normande, incroyablement étourdie, faisait le ménage et

couchait au second près de la vieille, dans la crainte d'un accident.

Lorsque Caravan rentra chez lui, sa femme, atteinte d'une maladie

chronique de nettoyage, faisait reluire avec un morceau de flanelle

l'acajou des chaises éparses dans la solitude des pièces. Elle portait

toujours des gants de fil, ornait sa tête d'un bonnet à rubans

multicolores sans cesse chaviré sur une oreille, et répétait, chaque

fois qu'on la surprenait cirant, brossant, astiquant ou lessivant:--«Je

ne suis pas riche, chez moi tout est simple, mais la propreté c'est mon

luxe, et celui-là en vaut bien un autre.»

Douée d'un sens pratique opiniâtre, elle était en tout le guide de son

mari. Chaque soir, à table, et puis dans leur lit, ils causaient

longuement des affaires du bureau, et, bien qu'elle eût vingt ans de

moins que lui, il se confiait à elle comme à un directeur de conscience,

et suivait en tout ses conseils.

Elle n'avait jamais été jolie; elle était laide maintenant, de petite

taille et maigrelette. L'inhabileté de sa vêture avait toujours fait

disparaître ses faibles attributs féminins qui auraient dû saillir avec

art sous un habillage bien entendu. Ses jupes semblaient sans cesse

tournées d'un côté; et elle se grattait souvent, n'importe où, avec

indifférence du public, par une sorte de manie qui touchait au tic. Le

seul ornement qu'elle se permît consistait en une profusion de rubans de

soie entremêlés sur les bonnets prétentieux qu'elle avait coutume de

porter chez elle.

Aussitôt qu'elle aperçut son mari, elle se leva, et, l'embrassant sur

ses favoris:--«As-tu pensé à Potin, mon ami?» (C'était pour une

commission qu'il avait promis de faire.) Mais il tomba atterré sur un

siège; il venait encore d'oublier pour la quatrième fois:--«C'est une

fatalité, disait-il, c'est une fatalité; j'ai beau y penser toute la

journée, quand le soir vient j'oublie toujours.» Mais comme il semblait

désolé, elle le consola:--«Tu y songeras demain, voilà tout. Rien de

neuf au ministère?

--Si, une grande nouvelle: encore un ferblantier nommé sous-chef.

Elle devint très sérieuse:

--À quel bureau?

--Au bureau des achats extérieurs.

Elle se fâchait:

--À la place de Ramon alors, juste celle que je voulais pour toi; et

lui, Ramon? à la retraite?

Il balbutia:--«À la retraite.» Elle devint rageuse, le bonnet partit sur

l'épaule:

--C'est fini, vois-tu, cette boîte-là, rien à faire là dedans

maintenant. Et comment s'appelle-t-il, ton commissaire?

--Bonassot.

Elle prit l'Annuaire de la marine, qu'elle avait toujours sous la main,

et chercha: «Bonassot.--Toulon.--Né en 1851.--Élève-commissaire en 1871,

Sous-commissaire en 1875.»

--A-t-il navigué, celui-là?

À cette question, Caravan se rasséréna. Une gaieté lui vint qui secouait

son ventre:--«Comme Balin, juste comme Balin, son chef.» Et il ajouta,

dans un rire plus fort, une vieille plaisanterie que tout le ministère

trouvait délicieuse:--«Il ne faudrait pas les envoyer par eau inspecter

la station navale du Point-du-Jour, ils seraient malades sur les

bateaux-mouches.»

Mais elle restait grave comme si elle n'avait pas entendu, puis elle

murmura en se grattant lentement le menton:--«Si seulement on avait un

député dans sa manche? Quand la Chambre saura tout ce qui se passe là

dedans, le ministre sautera du coup ...»

Des cris éclatèrent dans l'escalier, coupant sa phrase. Marie-Louise et

Philippe-Auguste, qui revenaient du ruisseau, se flanquaient, de marche

en marche, des gifles et des coups de pied. Leur mère s'élança,

furieuse, et, les prenant chacun par un bras, elle les jeta dans

l'appartement en les secouant avec vigueur.

Sitôt qu'ils aperçurent leur père, ils se précipitèrent sur lui, et il

les embrassa tendrement, longtemps; puis, s'asseyant, les prit sur ses

genoux et fit la causette avec eux.

Philippe-Auguste était un vilain mioche, dépeigné, sale des pieds à la

tête, avec une figure de crétin. Marie-Louise ressemblait à sa mère

déjà, parlait comme elle, répétant ses paroles, l'imitant même en ses

gestes. Elle dit aussi:--«Quoi de neuf au ministère?» Il lui répondit

gaiement:--«Ton ami Ramon, qui vient dîner ici tous les mois, va nous

quitter, fifille. Il y a un nouveau sous-chef à sa place.» Elle leva les

yeux sur son père, et, avec une commisération d'enfant précoce:--«Encore

un qui t'a passé sur le dos, alors.»

Il finit de rire et ne répondit pas; puis, pour faire diversion,

s'adressant à sa femme qui nettoyait maintenant les vitres:--«La maman

va bien, là-haut?»

Mme Caravan cessa de frotter, se retourna, redressa son bonnet tout à

fait parti dans le dos, et, la lèvre tremblante;--«Ah! oui, parlons-en

de ta mère! Elle m'en a fait une jolie! Figure-toi que tantôt Mme

Lebaudin, la femme du coiffeur, est montée pour m'emprunter un paquet

d'amidon, et comme j'étais sortie, ta mère l'a chassée en la traitant de

«mendiante». Aussi je l'ai arrangée, la vieille. Elle a fait semblant de

ne pas entendre comme toujours quand on lui dit ses vérités, mais elle

n'est pas plus sourde que moi, vois-tu; c'est de la frime, tout ça; et

la preuve, c'est qu'elle est remontée dans sa chambre, aussitôt, sans

dire un mot.»

Caravan, confus, se taisait, quand la petite bonne se précipita pour

annoncer le dîner. Alors, afin de prévenir sa mère, il prit un manche à

balai toujours caché dans un coin et frappa trois coups au plafond. Puis

on passa dans la salle, et Mme Caravan la jeune servit le potage, en

attendant la vieille. Elle ne venait pas, et la soupe refroidissait.

Alors on se mit à manger tout doucement; puis, quand les assiettes

furent vides, on attendit encore. Mme Caravan, furieuse, s'en prenait à

son mari:--«Elle le fait exprès, sais-tu. Aussi tu la soutiens

toujours.» Lui, fort perplexe, pris entre les deux, envoya Marie-Louise

chercher grand'maman, et il demeura immobile, les yeux baissés, tandis

que sa femme tapait rageusement le pied de son verre avec le bout de son

couteau.

Soudain la porte s'ouvrit, et l'enfant seule réapparut tout essoufflée

et fort pâle; elle dit très vite:--«Grand'maman est tombée par terre.»

Caravan, d'un bond, fut debout, et, jetant sa serviette sur la table, il

s'élança dans l'escalier, où son pas lourd et précipité retentit,

pendant que sa femme, croyant à une ruse méchante de sa belle-mère, s'en

venait plus doucement en haussant avec mépris les épaules.

La vieille gisait tout de son long sur la face au milieu de la chambre,

et, lorsque son fils l'eut retournée, elle apparut, immobile et sèche,

avec sa peau jaunie, plissée, tannée, ses yeux clos, ses dents serrées,

et tout son corps maigre raidi.

Caravan, à genoux près d'elle, gémissait:--«Ma pauvre mère, ma pauvre

mère!» Mais l'autre Mme Caravan, après l'avoir considérée un instant,

déclara:--«Bah! elle a encore une syncope, voilà tout; c'est pour nous

empêcher de dîner, sois-en sûr.»

On porta le corps sur le lit, on le déshabilla complètement; et tous,

Caravan, sa femme, la bonne, se mirent à le frictionner. Malgré leurs

efforts, elle ne reprit pas connaissance. Alors on envoya Rosalie

chercher le \_docteur\_ Chenet. Il habitait sur le quai, vers Suresnes.

C'était loin, l'attente fut longue. Enfin il arriva, et, après avoir

considéré, palpé, ausculté la vieille femme, il prononça:--«C'est la

fin.»

Caravan s'abattit sur le corps, secoué par des sanglots précipités; et

il baisait convulsivement la figure rigide de sa mère en pleurant avec

tant d'abondance que de grosses larmes tombaient comme des gouttes d'eau

sur le visage de la morte.

Mme Caravan la jeune eut une crise convenable de chagrin, et, debout

derrière son mari, elle poussait de faibles gémissements en se frottant

les yeux avec obstination.

Caravan, la face bouffie, ses maigres cheveux en désordre, très laid

dans sa douleur vraie, se redressa soudain:--«Mais ... êtes-vous sûr,

docteur ... êtes-vous bien sûr?...» L'officier de santé s'approcha

rapidement, et maniant le cadavre avec une dextérité professionnelle,

comme un négociant qui ferait valoir sa marchandise:--«Tenez, mon bon,

regardez l'oeil.» Il releva la paupière, et le regard de la vieille

femme réapparut sous son doigt, nullement changé, avec la pupille un peu

plus large peut-être. Caravan reçut un coup dans le coeur, et une

épouvante lui traversa les os. M. Chenet prit le bras crispé, força les

doigts pour les ouvrir, et, l'air furieux comme en face d'un

contradicteur:--«Mais regardez-moi cette main, je ne m'y trompe jamais,

soyez tranquille.»

Caravan retomba vautré sur le lit, beuglant presque; tandis que sa

femme, pleurnichant toujours, faisait les choses nécessaires. Elle

approcha la table de nuit sur laquelle elle étendit une serviette, posa

dessus quatre bougies qu'elle alluma, prit un rameau de buis accroché

derrière la glace de la cheminée et le posa entre les bougies dans une

assiette qu'elle emplit d'eau claire, n'ayant point d'eau bénite. Mais,

après une réflexion rapide, elle jeta dans cette eau une pincée de sel,

s'imaginant sans doute exécuter là une sorte de consécration.

Lorsqu'elle eut terminé la figuration qui doit accompagner la Mort, elle

resta debout, immobile. Alors l'officier de santé, qui l'avait aidée à

disposer les objets, lui dit tout bas:--«Il faut emmener Caravan.» Elle

fit un signe d'assentiment, et s'approchant de son mari qui sanglotait,

toujours à genoux, elle le souleva par un bras, pendant que M. Chenet le

prenait par l'autre.

On l'assit d'abord sur une chaise, et sa femme, le baisant au front, le

sermonna. L'officier de santé appuyait ses raisonnements, conseillant la

fermeté, le courage, la résignation, tout ce qu'on ne peut garder dans

ces malheurs foudroyants. Puis tous deux le prirent de nouveau sous les

bras et l'emmenèrent.

Il larmoyait comme un gros enfant, avec des hoquets convulsifs, avachi,

les bras pendants, les jambes molles; et il descendit l'escalier sans

savoir ce qu'il faisait, remuant les pieds machinalement.

On le déposa dans le fauteuil qu'il occupait toujours à table, devant

son assiette presque vide où sa cuiller encore trempait dans un reste de

soupe. Et il resta là, sans un mouvement, l'oeil fixé sur son verre,

tellement hébété qu'il demeurait même sans pensée.

Mme Caravan, dans un coin, causait avec le docteur, s'informait des

formalités, demandait tous les renseignements pratiques. À la fin, M.

Chenet, qui paraissait attendre quelque chose, prit son chapeau et,

déclarant qu'il n'avait pas dîné, fit un salut pour partir. Elle

s'écria:

--Comment, vous n'avez pas dîné? Mais restez, docteur, restez donc! On

va vous servir ce que nous avons; car vous comprenez que nous, nous ne

mangerons pas grand'chose.»

Il refusa, s'excusant; elle insistait:

--Comment donc, mais restez. Dans des moments pareils, on est heureux

d'avoir des amis près de soi; et puis, vous déciderez peut-être mon mari

à se réconforter un peu: il a tant besoin de prendre des forces.

Le docteur s'inclina, et, déposant son chapeau sur un meuble:--«En ce

cas, j'accepte, madame.»

Elle donna des ordres à Rosalie affolée, puis elle-même se mit à table,

«pour faire semblant de manger, disait-elle, et tenir compagnie au

\_docteur\_».

On reprit du potage froid. M. Chenet en redemanda. Puis apparut un plat

de gras-double lyonnaise qui répandit un parfum d'oignon, et dont Mme

Caravan se décida à goûter.--«Il est excellent,» dit le docteur. Elle

sourit:--«N'est-ce pas?» Puis se tournant vers son mari:--«Prends-en

donc un peu, mon pauvre Alfred, seulement pour te mettre quelque chose

dans l'estomac; songe que tu vas passer la nuit!»

Il tendit son assiette docilement, comme il aurait été se mettre au lit

si on le lui eût commandé, obéissant à tout sans résistance et sans

réflexion. Et il mangea.

Le docteur, se servant lui-même, puisa trois fois dans le plat, tandis

que Mme Caravan, de temps en temps, piquait un gros morceau au bout de

sa fourchette et l'avalait avec une sorte d'inattention étudiée.

Quand parut un saladier plein de macaroni, le docteur murmura:--«Bigre!

voilà une bonne chose.» Et Mme Caravan, cette fois, servit tout le

monde. Elle remplit même les soucoupes où barbotaient les enfants, qui,

laissés libres, buvaient du vin pur et s'attaquaient déjà, sous la

table, à coups de pied.

M. Chenet rappela l'amour de Rossini pour ce mets italien; puis tout à

coup:--«Tiens! mais ça rime; on pourrait commencer une pièce de vers.»

Le maestro Rossini

Aimait le macaroni ...

On ne l'écoutait point. Mme Caravan, devenue soudain réfléchie, songeait

à toutes les conséquences probables de l'événement; tandis que son mari

roulait des boulettes de pain qu'il déposait ensuite sur la nappe, et

qu'il regardait fixement d'un air idiot. Comme une soif ardente lui

dévorait la gorge, il portait sans cesse à sa bouche son verre tout

rempli de vin; et sa raison, culbutée déjà par la secousse et le

chagrin, devenait flottante, lui paraissait danser dans l'étourdissement

subit de la digestion commencée et pénible.

Le docteur, du reste, buvait comme un trou, se grisait visiblement; et

Mme Caravan elle-même, subissant la réaction qui suit tout ébranlement

nerveux, s'agitait, troublée aussi, bien qu'elle ne prît que de l'eau,

et se sentait la tête un peu brouillée.

M. Chenet s'était mis à raconter des histoires de décès qui lui

paraissaient drôles. Car dans cette banlieue parisienne, remplie d'une

population de province, on retrouve cette indifférence du paysan pour le

mort, fût-il son père ou sa mère, cet irrespect, cette férocité

inconsciente si communs dans les campagnes, et si rares à Paris. Il

disait:--«Tenez la semaine dernière, rue de Puteaux, on m'appelle,

j'accours; je trouve le malade trépassé, et, auprès du lit, la famille

qui finissait tranquillement une bouteille d'anisette achetée la veille

pour satisfaire un caprice du moribond.»

Mais Mme Caravan n'écoutait pas, songeant toujours à l'héritage; et

Caravan, le cerveau vidé, ne comprenait rien.

On servit le café, qu'on avait fait très fort pour se soutenir le moral.

Chaque tasse, arrosée de cognac, fit monter aux joues une rougeur

subite, mêla les dernières idées de ces esprits vacillants déjà.

Puis le \_docteur\_, s'emparant soudain de la bouteille d'eau-de-vie,

versa la «\_rincette\_» à tout le monde. Et, sans parler, engourdis dans

la chaleur douce de la digestion, saisis malgré eux par ce bien-être

animal que donne l'alcool après dîner, ils se gargarisaient lentement

avec le cognac sucré qui formait un sirop jaunâtre au fond des tasses.

Les enfants s'étaient endormis et Rosalie les coucha.

Alors Caravan, obéissant machinalement au besoin de s'étourdir qui

pousse tous les malheureux, reprit plusieurs fois de l'eau-de-vie; et

son oeil hébété luisait.

Le \_docteur\_ enfin se leva pour partir; et s'emparant du bras de son

ami:

--Allons, venez avec moi, dit-il; un peu d'air vous fera du bien; quand

on a des ennuis, il ne faut pas s'immobiliser.

L'autre obéit docilement, mit son chapeau, prit sa canne, sortit; et

tous deux, se tenant par le bras, descendirent vers la Seine sous les

claires étoiles.

Des souffles embaumés flottaient dans la nuit chaude, car tous les

jardins des environs étaient à cette saison pleins de fleurs, dont les

parfums, endormis pendant le jour, semblaient s'éveiller à l'approche du

soir et s'exhalaient, mêlés aux brises légères qui passaient dans

l'ombre.

L'avenue large était déserte et silencieuse avec ses deux rangs de becs

de gaz allongés jusqu'à l'Arc de Triomphe. Mais là-bas Paris bruissait

dans une buée rouge. C'était une sorte de roulement continu auquel

paraissait répondre parfois au loin, dans la plaine, le sifflet d'un

train accourant à toute vapeur, ou bien fuyant, à travers la province,

vers l'Océan.

L'air du dehors, frappant les deux hommes au visage, les surprit

d'abord, ébranla l'équilibre du docteur, et accentua chez Caravan les

vertiges qui l'envahissaient depuis le dîner. Il allait comme dans un

songe, l'esprit engourdi, paralysé, sans chagrin vibrant, saisi par une

sorte d'engourdissement moral qui l'empêchait de souffrir, éprouvant

même un allégement qu'augmentaient les exhalaisons tièdes épandues dans

la nuit.

Quand ils furent au pont, ils tournèrent à droite, et la rivière leur

jeta à la face un souffle frais. Elle coulait, mélancolique et

tranquille, devant un rideau de hauts peupliers; et des étoiles

semblaient nager sur l'eau, remuées par le courant. Une brume fine et

blanchâtre qui flottait sur la berge de l'autre côté apportait aux

poumons une senteur humide; et Caravan s'arrêta brusquement, frappé par

cette odeur de fleuve qui remuait dans son coeur des souvenirs très

vieux.

Et il revit soudain sa mère, autrefois, dans son enfance à lui, courbée

à genoux devant leur porte, là-bas, en Picardie, et lavant au mince

cours d'eau qui traversait le jardin le linge en tas à côté d'elle. Il

entendait son battoir dans le silence tranquille de la campagne, sa voix

qui criait:--«Alfred, apporte-moi du savon.» Et il sentait cette même

odeur d'eau qui coule, cette même brume envolée des terres ruisselantes,

cette buée marécageuse dont la saveur était restée en lui, inoubliable,

et qu'il retrouvait justement ce soir-là même où sa mère venait de

mourir.

Il s'arrêta, raidi dans une reprise de désespoir fougueux. Ce fut comme

un éclat de lumière illuminant d'un seul coup toute l'étendue de son

malheur; et la rencontre de ce souffle errant le jeta dans l'abîme noir

des douleurs irrémédiables. Il sentit son coeur déchiré par cette

séparation sans fin. Sa vie était coupée au milieu; et sa jeunesse

entière disparaissait engloutie dans cette mort. Tout l' «\_autrefois\_»

était fini; tous les souvenirs d'adolescence s'évanouissaient; personne

ne pourrait plus lui parler des choses anciennes, des gens qu'il avait

connus jadis, de son pays, de lui-même, de l'intimité de sa vie passée;

c'était une partie de son être qui avait fini d'exister; à l'autre de

mourir maintenant.

Et le défilé des évocations commença. Il revoyait «la maman» plus jeune,

vêtue de robes usées sur elle, portées si longtemps qu'elles semblaient

inséparables de sa personne; il la retrouvait dans mille circonstances

oubliées: avec des physionomies effacées, ses gestes, ses intonations,

ses habitudes, ses manies, ses colères, les plis de sa figure, les

mouvements de ses doigts maigres, toutes ses attitudes familières

qu'elle n'aurait plus.

Et, se cramponnant au docteur, il poussa des gémissements. Ses jambes

flasques tremblaient; toute sa grosse personne était secouée par les

sanglots, et il balbutiait:--«Ma mère, ma pauvre mère, ma pauvre

mère!...»

Mais son compagnon, toujours ivre, et qui rêvait de finir la soirée en

des lieux qu'il fréquentait secrètement, impatienté par cette crise

aiguë de chagrin, le fit asseoir sur l'herbe de la rive, et presque

aussitôt le quitta sous prétexte de voir un malade.

Caravan pleura longtemps; puis, quand il fut à bout de larmes, quand

toute sa souffrance eut pour ainsi dire coulé, il éprouva de nouveau un

soulagement, un repos, une tranquillité subite.

La lune s'était levée; elle baignait l'horizon de sa lumière placide.

Les grands peupliers se dressaient avec des reflets d'argent, et le

brouillard, sur la plaine, semblait de la neige flottante; le fleuve, où

ne nageaient plus les étoiles, mais qui paraissait couvert de nacre,

coulait toujours, ridé par des frissons brillants. L'air était doux, la

brise odorante. Une mollesse passait dans le sommeil de la terre, et

Caravan buvait cette douceur de la nuit; il respirait longuement,

croyait sentir pénétrer jusqu'à l'extrémité de ses membres une

fraîcheur, un calme, une consolation surhumaine.

Il résistait toutefois à ce bien-être envahissant, se répétait:--«Ma

mère, ma pauvre mère», s'excitant à pleurer par une sorte de conscience

d'honnête homme; mais il ne le pouvait plus; et aucune tristesse même ne

l'étreignait aux pensées qui, tout à l'heure encore, l'avaient fait si

fort sangloter.

Alors il se leva pour rentrer, revenant à petits pas, enveloppé dans la

calme indifférence de la nature sereine, et le coeur apaisé malgré lui.

Quand il atteignit le pont, il aperçut le fanal du dernier tramway prêt

à partir et, par derrière, les fenêtres éclairées du café du Globe.

Alors un besoin lui vint de raconter la catastrophe à quelqu'un,

d'exciter la commisération, de se rendre intéressant. Il prit une

physionomie lamentable, poussa la porte de l'établissement, et s'avança

vers le comptoir où le patron trônait toujours. Il comptait sur un

effet, tout le monde allait se lever, venir à lui, la main

tendue:--«Tiens, qu'avez-vous?» Mais personne ne remarqua la désolation

de son visage. Alors il s'accouda sur le comptoir et, serrant son front

dans ses mains, il murmura: «Mon Dieu, mon Dieu!»

Le patron le considéra:--«Vous êtes malade, monsieur Caravan?»--Il

répondit:--«Non, mon pauvre ami; mais ma mère vient de mourir.» L'autre

lâcha un «Ah!» distrait; et comme un consommateur au fond de

l'établissement criait:--«Un bock, s'il vous plaît!» il répondit

aussitôt d'une voix terrible:--«Voilà, boum!... on y va,» et s'élança

pour servir, laissant Caravan stupéfait.

Sur la même table qu'avant dîner, absorbés et immobiles, les trois

amateurs de dominos jouaient encore. Caravan s'approcha d'eux, en quête

de commisération. Comme aucun ne paraissait le voir, il se décida à

parler:--«Depuis tantôt, leur dit-il, il m'est arrivé un grand

malheur.»

Ils levèrent un peu la tête tous les trois en même temps, mais en

gardant l'oeil fixe sur le jeu qu'ils tenaient en main.--«Tiens, quoi

donc?»--«Ma mère vient de mourir.» Un d'eux murmura:--«Ah! diable» avec

cet air faussement navré que prennent les indifférents. Un autre, ne

trouvant rien à dire, fit entendre, en hochant le front, une sorte de

sifflement triste. Le troisième se remit au jeu comme s'il eût

pensé:--«Ce n'est que ça!»

Caravan attendait un de ces mots qu'on dit «venus du coeur». Se voyant

ainsi reçu, il s'éloigna, indigné de leur placidité devant la douleur

d'un ami, bien que cette douleur, en ce moment même, fût tellement

engourdie qu'il ne la sentait plus guère.

Et il sortit.

Sa femme l'attendait en chemise de nuit, assise sur une chaise basse

auprès de la fenêtre ouverte, et pensant toujours à l'héritage.

--Déshabille-toi, dit-elle: nous allons causer quand nous serons au lit.

Il leva la tête, et, montrant le plafond de l'oeil:--«Mais ... là-haut

... il n'y a personne.»--«Pardon, Rosalie est auprès d'elle, tu iras la

remplacer à trois heures du matin, quand tu auras fait un somme.»

Il resta néanmoins en caleçon afin d'être prêt à tout événement, noua un

foulard autour de son crâne, puis rejoignit sa femme qui venait de se

glisser dans les draps.

Ils demeurèrent quelque temps assis côte à côte. Elle songeait.

Sa coiffure, même à cette heure, était agrémentée d'un noeud rose et

penchée un peu sur une oreille, comme par suite d'une invincible

habitude de tous les bonnets qu'elle portait.

Soudain, tournant la tête vers lui:--«Sais-tu si ta mère a fait un

testament?» dit-elle. Il hésita:--«Je ... je ... ne crois pas ... Non,

sans doute, elle n'en a pas fait.» Mme Caravan regarda son mari dans les

yeux, et, d'une voix basse et rageuse:--«C'est une indignité, vois-tu;

car enfin voilà dix ans que nous nous décarcassons à la soigner, que

nous la logeons, que nous la nourrissons! Ce n'est pas ta soeur qui en

aurait fait autant pour elle, ni moi non plus si j'avais su comment j'en

serais récompensée! Oui, c'est une honte pour sa mémoire! Tu me diras

qu'elle payait pension: c'est vrai; mais les soins de ses enfants, ce

n'est pas avec de l'argent qu'on les paye: on les reconnaît par

testament après la mort. Voilà comment se conduisent les gens

honorables. Alors, moi, j'en ai été pour ma peine et pour mes tracas!

Ah! c'est du propre! c'est du propre!»

Caravan, éperdu, répétait:--«Ma chérie, ma chérie, je t'en prie, je t'en

supplie.»

À la longue, elle se calma, et revenant au ton de chaque jour, elle

reprit:--«Demain matin, il faudra prévenir ta soeur.»

Il eut un sursaut:--«C'est vrai, je n'y avais pas pensé; dès le jour

j'enverrai une dépêche.» Mais elle l'arrêta, en femme qui a tout

prévu.--«Non, envoie-la seulement de dix à onze, afin que nous ayons le

temps de nous retourner avant son arrivée. De Charenton ici elle en a

pour deux heures au plus. Nous dirons que tu as perdu la tête. En

prévenant dans la matinée, on ne se mettra pas dans la commise!»

Mais Caravan se frappa le front, et, avec l'intonation timide qu'il

prenait toujours en parlant de son chef dont la pensée même le faisait

trembler:--«Il faut aussi prévenir au ministère,» dit-il. Elle

répondit:--«Pourquoi prévenir? Dans des occasions comme ça, on est

toujours excusable d'avoir oublié. Ne préviens pas, crois-moi; ton chef

ne pourra rien dire et tu le mettras dans un rude embarras.»--«Oh! ça,

oui, dit-il, et dans une fameuse colère quand il ne me verra point

venir. Oui, tu as raison, c'est une riche idée. Quand je lui annoncerai

que ma mère est morte, il sera bien forcé de se taire.»

Et l'employé, ravi de la farce, se frottait les mains en songeant à la

tête de son chef, tandis qu'au-dessus de lui le corps de la vieille

gisait à côté de la bonne endormie.

Mme Caravan devenait soucieuse, comme obsédée par une préoccupation

difficile à dire. Enfin elle se décida:--«Ta mère t'avait bien donné sa

pendule, n'est-ce pas, la jeune fille au bilboquet?» Il chercha dans sa

mémoire et répondit:--«Oui, oui; elle m'a dit (mais il y a longtemps de

cela, c'est quand elle est venue ici), elle m'a dit: Ce sera pour toi,

la pendule, si tu prends bien soin de moi.»

Mme Caravan tranquillisée se rasséréna:--«Alors, vois-tu, il faut aller

la chercher, parce que, si nous laissons venir ta soeur, elle nous

empêchera de la prendre.» Il hésitait:--«Tu crois?...» Elle se

fâcha:--«Certainement que je le crois; une fois ici, ni vu ni connu:

c'est à nous. C'est comme pour la commode de sa chambre, celle qui a un

marbre: elle me l'a donnée, à moi, un jour qu'elle était de bonne

humeur. Nous la descendrons en même temps.»

Caravan semblait incrédule.--«Mais, ma chère, c'est une grande

responsabilité!» Elle se tourna vers lui, furieuse:--«Ah! vraiment! Tu

ne changeras donc jamais? Tu laisserais tes enfants mourir de faim, toi,

plutôt que de faire un mouvement. Du moment qu'elle me l'a donnée,

cette commode, c'est à nous, n'est-ce pas? Et si ta soeur n'est pas

contente, elle me le dira, à moi! Je m'en moque bien de ta soeur.

Allons, lève-toi, que nous apportions tout de suite ce que ta mère nous

a donné.»

Tremblant et vaincu, il sortit du lit, et, comme il passait sa culotte,

elle l'en empêcha:--«Ce n'est pas la peine de t'habiller, va, garde ton

caleçon, ça suffit; j'irai bien comme ça, moi.»

Et tous deux, en toilette de nuit, partirent, montèrent l'escalier sans

bruit, ouvrirent la porte avec précaution et entrèrent dans la chambre

où les quatre bougies allumées autour de l'assiette au buis bénit

semblaient seules garder la vieille en son repos rigide; car Rosalie,

étendue dans son fauteuil, les jambes allongées, les mains croisées, sur

sa jupe, la tête tombée de côté, immobile aussi et la bouche ouverte,

dormait en ronflant un peu.

Caravan prit la pendule. C'était un de ces objets grotesques comme en

produisit beaucoup l'art impérial. Une jeune fille en bronze doré, la

tête ornée de fleurs diverses, tenait à la main un bilboquet dont la

boule servait de balancier.--«Donne-moi ça, lui dit sa femme, et prends

le marbre de la commode.»

Il obéit en soufflant et il percha le marbre sur son épaule avec un

effort considérable.

Alors le couple partit. Caravan se baissa sous la porte, se mit à

descendre en tremblant l'escalier, tandis que sa femme, marchant à

reculons, l'éclairait d'une main, ayant la pendule sous l'autre bras.

Lorsqu'ils furent chez eux, elle poussa un grand soupir.--«Le plus gros

est fait, dit-elle; allons chercher le reste.»

Mais les tiroirs du meuble étaient tout pleins des bardes de la vieille.

Il fallait bien cacher cela quelque part.

Mme Caravan eut une idée:--«Va donc prendre le coffre à bois en sapin

qui est dans le vestibule; il ne vaut pas quarante sous, on peut bien le

mettre ici.» Et quand le coffre fut arrivé, on commença le transport.

Ils enlevaient, l'un après l'autre, les manchettes, les collerettes,

les chemises, les bonnets, toutes les pauvres nippes de la bonne femme

étendue là, derrière eux, et les disposaient méthodiquement dans le

coffre à bois de façon à tromper Mme Braux, l'autre enfant de la

défunte, qui viendrait le lendemain.

Quand ce fut fini, on descendit d'abord les tiroirs, puis le corps du

meuble en le tenant chacun par un bout; et tous deux cherchèrent pendant

longtemps à quel endroit il ferait le mieux. On se décida pour la

chambre, en face du lit, entre les deux fenêtres.

Une fois la commode en place, Mme Caravan l'emplit de son propre linge.

La pendule occupa la cheminée de la salle; et le couple considéra

l'effet obtenu. Ils en furent aussitôt enchantés:--«Ça fait très bien,»

dit-elle. Il répondit:--«Oui, très Bien.» Alors ils se couchèrent. Elle

souffla la bougie; et tout le monde bientôt dormit aux deux étages de la

maison.

Il était déjà grand jour lorsque Caravan rouvrit les yeux. Il avait

l'esprit confus à son réveil, et il ne se rappela l'événement qu'au

bout de quelques minutes. Ce souvenir lui donna un grand coup dans la

poitrine; et il sauta du lit, très ému de nouveau, prêt à pleurer.

Il monta bien vite à la chambre au-dessus, où Rosalie dormait encore,

dans la même posture que la veille n'ayant fait qu'un somme de toute la

nuit. Il la renvoya à son ouvrage, remplaça les bougies consumées, puis

il considéra sa mère en roulant dans son cerveau ces apparences de

pensées profondes, ces banalités religieuses et philosophiques qui

hantent les intelligences moyennes en face de la mort.

Mais comme sa femme l'appelait, il descendit. Elle avait dressé une

liste des choses à faire dans la matinée, et elle lui remit cette

nomenclature dont il fut épouvanté.

Il lut: 1° Faire la déclaration à la mairie;

2° Demander le médecin des morts;

3° Commander le cercueil;

4° Passera l'église;

5° Aux pompes funèbres;

6° À l'imprimerie pour les lettres;

7° Chez le notaire;

8° Au télégraphe pour avertir la famille.

Plus une multitude de petites commissions. Alors il prit son chapeau et

s'éloigna.

Or, la nouvelle s'étant répandue, les voisines commençaient à arriver et

demandaient à voir la morte.

Chez le coiffeur, au rez-de-chaussée, une scène avait même eu lieu à ce

sujet entre la femme et le mari pendant qu'il rasait un client.

La femme, tout en tricotant un bas, murmura:--«Encore une de moins, et

une avare, celle-là, comme il n'y en avait pas beaucoup. Je ne l'aimais

guère, c'est vrai; il faudra tout de même que j'aille la voir.»

Le mari grogna, tout en savonnant le menton du patient:--«En voilà, des

fantaisies! Il n'y a que les femmes pour ça. Ce n'est pas assez de vous

embêter pendant la vie, elles ne peuvent seulement pas vous laisser

tranquille après la mort.»--Mais son épouse, sans se déconcerter,

reprit:--«C'est plus fort que moi; faut que j'y aille. Ça me tient

depuis ce matin. Si je ne la voyais pas, il me semble que j'y penserais

toute ma vie. Mais quand je l'aurai bien regardée pour prendre sa

figure, je serai satisfaite après.»

L'homme au rasoir haussa les épaules et confia au monsieur dont il

grattait la joue:--«Je vous demande un peu quelles idées ça vous a, ces

sacrées femelles! Ce n'est pas moi qui m'amuserais à voir un

mort!»--Mais sa femme l'avait entendu, et elle répondit sans se

troubler:--«C'est comme ça, c'est comme ça.»--Puis, posant son tricot

sur le comptoir, elle monta au premier étage.

Deux voisines étaient déjà venues et causaient de l'accident avec Mme

Caravan, qui racontait les détails.

On se dirigea vers la chambre mortuaire. Les quatre femmes entrèrent à

pas de loup, aspergèrent le drap l'une après l'autre avec l'eau salée,

s'agenouillèrent, firent le signe de la croix en marmottant une prière,

puis, s'étant relevées, les yeux agrandis, la bouche entr'ouverte,

considérèrent longuement le cadavre, pendant que la belle-fille de la

morte, un mouchoir sur la figure, simulait un hoquet désespéré.

Quand elle se retourna pour sortir, elle aperçut, debout près de la

porte, Marie-Louise et Philippe-Auguste, tous deux en chemise, qui

regardaient curieusement. Alors, oubliant son chagrin de commande, elle

se précipita sur eux, la main levée, en criant d'une voix

rageuse:--«Voulez-vous bien filer, bougres de polissons!»

Étant remontée dix minutes plus tard avec une fournée d'autres voisines,

après avoir de nouveau secoué le buis sur sa belle-mère, prié, larmoyé,

accompli tous ses devoirs, elle retrouva ses deux enfants revenus

ensemble derrière elle. Elle les talocha encore par conscience; mais, la

fois suivante, elle n'y prit plus garde; et, à chaque retour de

visiteurs, les deux mioches suivaient toujours, s'agenouillant aussi

dans un coin et répétant invariablement tout ce qu'ils voyaient faire à

leur mère.

Au commencement de l'après-midi, la foule des curieuses diminua. Bientôt

il ne vint plus personne. Mme Caravan, rentrée chez elle, s'occupait à

tout préparer pour la cérémonie funèbre; et la morte resta solitaire.

La fenêtre de la chambre était ouverte. Une chaleur torride entrait avec

des bouffées de poussière; les flammes des quatre bougies s'agitaient

auprès du corps immobile; et sur le drap, sur la face aux yeux fermés,

sur les deux mains allongées, des petites mouches grimpaient, allaient,

venaient, se promenaient sans cesse, visitaient la vieille, attendant

leur heure prochaine.

Mais Marie-Louise et Philippe-Auguste étaient repartis vagabonder dans

l'avenue. Ils furent bientôt entourés de camarades, de petites filles

surtout, plus éveillées, flairant plus vite tous les mystères de la vie.

Et elles interrogeaient comme les grandes personnes.--«Ta grand'maman

est morte?»--«Oui, hier au soir.»--«Comment c'est, un mort?»--Et

Marie-Louise expliquait, racontait les bougies, le buis, la figure.

Alors une grande curiosité s'éveilla chez tous les enfants; et ils

demandèrent aussi à monter chez la trépassée.

Aussitôt, Marie-Louise organisa un premier voyage, cinq filles et deux

garçons: les plus grands, les plus hardis. Elle les força à retirer

leurs souliers pour ne point être découverts; la troupe se faufila dans

la maison et monta lestement comme une armée de souris.

Une fois dans la chambre, la fillette, imitant sa mère, régla le

cérémonial. Elle guida solennellement ses camarades, s'agenouilla, fit

le signe de la croix, remua les lèvres, se releva, aspergea le lit, et

pendant que les enfants, en un tas serré, s'approchaient, effrayés,

curieux et ravis pour contempler le visage et les mains, elle se mit

soudain à simuler des sanglots en se cachant les yeux dans son petit

mouchoir. Puis, consolée brusquement en songeant à ceux qui attendaient

devant la porte, elle entraîna, en courant, tout son monde pour ramener

bientôt un autre groupe, puis un troisième; car tous les galopins du

pays, jusqu'aux petits mendiants en loques, accouraient à ce plaisir

nouveau; et elle recommençait chaque fois les simagrées maternelles

avec une perfection absolue.

À la longue, elle se fatigua. Un autre jeu entraîna les enfants au loin;

et la vieille grand'mère demeura seule, oubliée tout à fait, par tout le

monde.

L'ombre emplit la chambre, et sur sa figure sèche et ridée la flamme

remuante des lumières faisait danser des clartés.

Vers huit heures Caravan monta, ferma la fenêtre et renouvela les

bougies. Il entrait maintenant d'une façon tranquille, accoutumé déjà à

considérer le cadavre comme s'il était là depuis des mois. Il constata

même qu'aucune décomposition n'apparaissait encore, et il en fit la

remarque à sa femme au moment où ils se mettaient à table pour dîner.

Elle répondit:--«Tiens, elle est en bois; elle se conserverait un an.»

On mangea le potage sans prononcer une parole. Les enfants, laissés

libres tout le jour, exténués de fatigue, sommeillaient sur leurs

chaises et tout le monde restait silencieux.

Soudain la clarté de la lampe baissa.

Mme Caravan aussitôt remonta la clef; mais l'appareil rendit un son

creux, un bruit de gorge prolongé, et la lumière s'éteignit. On avait

oublié d'acheter de l'huile! Aller chez l'épicier retarderait le dîner,

on chercha des bougies; mais il n'y en avait plus d'autres que celles

allumées en haut sur la table de nuit.

Mme Caravan, prompte en ses décisions, envoya bien vite Marie-Louise en

prendre deux; et l'on attendait dans l'obscurité.

On entendait distinctement les pas de la fillette qui montait

l'escalier. Il y eut ensuite un silence de quelques secondes; puis

l'enfant redescendit précipitamment. Elle ouvrit la porte, effarée, plus

émue encore que la veille en annonçant la catastrophe, et elle murmura,

suffoquant;--«Oh! papa, grand'maman s'habille!»

Caravan se dressa avec un tel sursaut que sa chaise alla rouler contre

le mur. Il balbutia:--«Tu dis?... Qu'est-ce que tu dis là?...»

Mais Marie-Louise, étranglée par l'émotion, répéta:--«Grand' ... grand'

... grand'maman s'habille ... elle va descendre.»

Il s'élança dans l'escalier follement, suivi de sa femme abasourdie;

mais devant la porte du second il s'arrêta, secoué par l'épouvante,

n'osant pas entrer. Qu'allait-il voir?--Mme Caravan, plus hardie, tourna

la serrure et pénétra dans la chambre.

La pièce semblait devenue plus sombre; et, au milieu, une grande forme

maigre remuait. Elle était debout, la vieille; et en s'éveillant du

sommeil léthargique, avant même que la connaissance lui fût en plein

revenue, se tournant de côté et se soulevant sur un coude, elle avait

soufflé trois des bougies qui brûlaient près du lit mortuaire. Puis,

reprenant des forces, elle s'était levée pour chercher ses hardes. Sa

commode partie l'avait troublée d'abord, mais peu à peu elle avait

retrouvé ses affaires tout au fond du coffre à bois, et s'était

tranquillement habillée. Ayant ensuite vidé l'assiette remplie d'eau,

replacé le buis derrière la glace et remis les chaises à leur place,

elle était prête à descendre, quand apparurent devant elle son fils et

sa belle-fille.

Caravan se précipita, lui saisit les mains, l'embrassa, les larmes aux

yeux; tandis que sa femme, derrière lui, répétait d'un air

hypocrite:--«Quel bonheur, oh! quel bonheur!»

Mais la vieille, sans s'attendrir, sans même avoir l'air de comprendre,

raide comme une statue, et l'oeil glacé, demanda seulement:--«Le dîner

est-il bientôt prêt?»--Il balbutia, perdant la tête:--«Mais oui, maman,

nous t'attendions.»--Et, avec un empressement inaccoutumé, il prit son

bras, pendant que Mme Caravan la jeune saisissait la bougie, les

éclairait, descendant l'escalier devant eux, à reculons et marche à

marche, comme elle avait fait, la nuit même, devant son mari qui portait

le marbre.

En arrivant au premier étage, elle faillit se heurter contre des gens

qui montaient. C'était la famille de Charenton, Mme Braux suivie de son

époux.

La femme, grande, grosse, avec un ventre d'hydropique qui rejetait le

torse en arrière, ouvrait des yeux effarés, prête à fuir. Le mari, un

cordonnier socialiste, petit homme poilu jusqu'au nez, tout pareil à un

singe, murmura sans s'émouvoir:--«Eh bien, quoi? Elle ressuscite!»

Aussitôt que Mme Caravan les eut reconnus, elle leur fit des signes

désespérés; puis, tout haut:--«Tiens! comment!... vous voilà! Quelle

bonne surprise!»

Mais Mme Braux, abasourdie, ne comprenait pas; elle répondit à

demi-voix:--«C'est votre dépêche qui nous a fait venir, nous croyions

que c'était fini.»

Son mari, derrière elle, la pinçait pour la faire taire. Il ajouta avec

un rire malin caché dans sa barbe épaisse:--«C'est bien aimable à vous

de nous avoir invités. Nous sommes venus tout de suite,»--faisant

allusion ainsi à l'hostilité qui régnait depuis longtemps entre les deux

ménages. Puis, comme la vieille arrivait aux dernières marches, il

s'avança vivement et frotta contre ses joues le poil qui lui couvrait

la face, en criant dans son oreille, à cause de sa surdité:--«Ça va

bien, la mère, toujours solide, hein?»

Mme Braux, dans sa stupeur de voir bien vivante celle qu'elle

s'attendait à retrouver morte, n'osait pas même l'embrasser; et son

ventre énorme encombrait tout le palier, empêchant les autres d'avancer.

La vieille, inquiète et soupçonneuse, mais sans parler jamais, regardait

tout ce monde autour d'elle; et son petit oeil gris, scrutateur et dur,

se fixait tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre, plein de pensées visibles

qui gênaient ses enfants.

Caravan dit, pour expliquer:--«Elle a été un peu souffrante, mais elle

va bien maintenant, tout à fait bien, n'est-ce pas, mère?»

Alors la bonne femme, se remettant en marche, répondit de sa voix

cassée, comme lointaine:--«C'est une syncope; je vous entendais tout le

temps.»

Un silence embarrassé suivit. On pénétra dans la salle; puis on s'assit

devant un dîner improvisé en quelques minutes.

Seul, M. Braux avait gardé son aplomb. Sa figure de gorille méchant

grimaçait; et il lâchait des mots à double sens qui gênaient visiblement

tout le monde.

Mais à chaque instant le timbre du vestibule sonnait; et Rosalie éperdue

venait chercher Caravan qui s'élançait en jetant sa serviette. Son

beau-frère lui demanda même si c'était son jour de réception. Il

balbutia:--«Non, des commissions, rien du tout.»

Puis, comme on apportait un paquet, il l'ouvrit étourdiment, et des

lettres de faire part, encadrées de noir, apparurent. Alors, rougissant

jusqu'aux yeux, il referma l'enveloppe et l'engloutit dans son gilet.

Sa mère ne l'avait pas vu; elle regardait obstinément sa pendule dont le

bilboquet doré se balançait sur la cheminée. Et l'embarras grandissait

au milieu d'un silence glacial.

Alors la vieille, tournant vers sa fille sa face ridée de sorcière, eut

dans les yeux un frisson de malice et prononça:--«Lundi, tu m'amèneras

ta petite, je yeux la voir.» Mme Braux, la figure illuminée, cria:--«Oui

maman,»--tandis que Mme Caravan la jeune, devenue pâle, défaillait

d'angoisse.

Cependant, les deux hommes, peu à peu, se mirent à causer; et ils

entamèrent, à propos de rien, une discussion politique. Braux, soutenant

les doctrines révolutionnaires et communistes, se démenait, les yeux

allumés dans son visage poilu, criant:--«La propriété, monsieur, c'est

un vol au travailleur;--la terre appartient à tout le monde;--l'héritage

est une infamie et une honte!...»--Mais il s'arrêta brusquement, confus

comme un homme qui vient de dire une sottise; puis, d'un ton plus doux,

il ajouta:--«Mais ce n'est pas le moment de discuter ces choses-là.»

La porte s'ouvrit; le \_docteur\_ Chenet parut. Il eut une seconde

d'effarement, puis il reprit contenance, et s'approchant de la vieille

femme:--«Ah! ah! la maman! ça va bien aujourd'hui. Oh! je m'en doutais,

voyez-vous; et je me disais à moi-même tout à l'heure, en montant

l'escalier: Je parie qu'elle sera debout, l'ancienne.»--Et lui tapant

doucement dans le dos:--«Elle est solide comme le Pont-Neuf; elle nous

enterrera tous, vous verrez.»

Il s'assit, acceptant le café qu'on lui offrait, et se mêla bientôt à la

conversation des deux hommes, approuvant Braux, car il avait été

lui-même compromis dans la Commune.

Or, la vieille, se sentant fatiguée, voulut partir. Caravan se

précipita. Alors elle le fixa dans les yeux et lui dit:--«Toi, tu vas me

remonter tout de suite ma commode et ma pendule.»--Puis, comme il

bégayait:--«Oui, maman,»--elle prit le bras de sa fille et disparut avec

elle.

Les deux Caravan demeurèrent effarés, muets, effondrés dans un affreux

désastre, tandis que Braux se frottait les mains en sirotant son café.

Soudain Mme Caravan, affolée de colère, s'élança sur lui,

hurlant:--«Vous êtes un valeur, un gredin; une canaille.... Je vous

crache à la figure, je vous ... je vous ...» Elle ne trouvait rien,

suffoquant; mais lui, riait, buvant toujours.

Puis, comme sa femme revenait justement, elle s'élança vers sa

belle-soeur; et toutes deux, l'une énorme avec son ventre menaçant,

l'autre épileptique et maigre, la voix changée, la main tremblante,

s'envoyèrent à pleine gueule des hottées d'injures.

Chenet et Braux s'interposèrent, et ce dernier, poussant sa moitié par

les épaules, la jeta dehors en criant:--«Va donc, bourrique, tu brais

trop!»

Et on les entendit dans la rue qui se chamaillaient en s'éloignant.

M. Chenet prit congé.

Les Caravan restèrent face à face.

Alors l'homme tomba sur une chaise avec une sueur froide aux tempes, et

murmura:--«Qu'est-ce que je vais dire à mon chef?»

LE PAPA DE SIMON

Midi finissait de sonner. La porte de l'école s'ouvrit, et les gamins se

précipitèrent en se bousculant pour sortir plus vite. Mais au lieu de se

disperser rapidement et de rentrer dîner, comme ils le faisaient chaque

jour, ils s'arrêtèrent à quelques pas, se réunirent par groupes et se

mirent à chuchoter.

C'est que, ce matin-là, Simon, le fils de la Blanchotte, était venu à la

classe pour la première fois.

Tous avaient entendu parler de la Blanchotte dans leurs familles; et

quoiqu'on lui fit bon accueil en public, les mères la traitaient entre

elles avec une sorte de compassion un peu méprisante qui avait gagné les

enfants sans qu'ils sussent du tout pourquoi.

Quant à Simon, ils ne le connaissaient pas, car il ne sortait jamais, et

il ne galopinait point avec eux dans les rues du village ou sur les

bords de la rivière. Aussi ne l'aimaient-ils guère; et c'était avec une

certaine joie, mêlée d'un étonnement considérable, qu'ils avaient

accueilli et qu'ils s'étaient répété l'un à l'autre cette parole dite

par un gars de quatorze ou quinze ans qui paraissait en savoir long tant

il clignait finement des yeux:

--Vous savez.... Simon ... eh bien, il n'a pas de papa.

Le fils de la Blanchotte parut à son tour sur le seuil de l'école.

Il avait sept ou huit ans. Il était un peu pâlot, très propre, avec

l'air timide, presque gauche.

Il s'en retournait chez sa mère quand les groupes de ses camarades,

chuchotant toujours et le regardant avec les yeux malins et cruels des

enfants qui méditent un mauvais coup, l'entourèrent peu à peu et

finirent par l'enfermer tout à fait. Il restait là, planté au milieu

d'eux, surpris et embarrassé, sans comprendre ce qu'on allait lui faire.

Mais le gars qui avait apporté la nouvelle, enorgueilli du succès obtenu

déjà, lui demanda:

--Comment t'appelles-tu, toi?

Il répondit:--«Simon.»

--Simon quoi? reprit l'autre.

L'enfant répéta tout confus:--«Simon.»

Le gars lui cria:--«On s'appelle Simon quelque chose.. c'est pas un nom

ça ... Simon.»

Et lui, prêt à pleurer, répondit pour la troisième fois:

--Je m'appelle Simon.

Les galopins se mirent à rire. Le gars triomphant éleva la voix:--«Vous

voyez bien qu'il n'a pas de papa.»

Un grand silence se fit. Les enfants étaient stupéfaits par cette chose

extraordinaire, impossible, monstrueuse,--un garçon qui n'a pas de

papa;--ils le regardaient comme un phénomène, un être hors de la nature,

et ils sentaient grandir en eux ce mépris, inexpliqué jusque-là, de

leurs mères pour la Blanchotte.

Quant à Simon, il s'était appuyé contre un arbre pour ne pas tomber; et

il restait comme atterré par un désastre irréparable. Il cherchait à

s'expliquer. Mais il ne pouvait rien trouver pour leur répondre, et

démentir cette chose affreuse qu'il n'avait pas de papa. Enfin, livide,

il leur cria à tout hasard:--«Si, j'en ai un.»

--Où est-il? demanda le gars.

Simon se tut; il ne savait pas. Les enfants riaient, très excités; et

ces fils des champs, plus proches des bêtes, éprouvaient ce besoin cruel

qui pousse les poules d'une basse-cour à achever l'une d'entre elles

aussitôt qu'elle est blessée. Simon avisa tout à coup un petit voisin,

le fils d'une veuve, qu'il avait toujours vu, comme lui-même, tout seul

avec sa mère.

--Et toi non plus, dit-il, tu n'as pas de papa.

--Si, répondit l'autre, j'en ai un.

--Où est-il? riposta Simon.

--Il est mort, déclara l'enfant avec une fierté superbe, il est au

cimetière, mon papa.

Un murmure d'approbation courut parmi les garnements, comme si ce fait

d'avoir son père mort au cimetière eût grandi leur camarade pour écraser

cet autre qui n'en avait point du tout. Et ces polissons, dont les pères

étaient, pour la plupart, méchants, ivrognes, voleurs et durs à leurs

femmes, se bousculaient en se serrant de plus en plus, comme si eux, les

légitimes, eussent voulu étouffer dans une pression celui qui était hors

la loi.

L'un, tout à coup, qui se trouvait contre Simon, lui tira la langue d'un

air narquois et lui cria:

--Pas de papa! pas de papa!

Simon le saisit à deux mains aux cheveux et se mit à lui cribler les

jambes de coups de pied, pendant qu'il lui mordait la joue cruellement.

Il se fit une bousculade énorme. Les deux combattants furent séparés, et

Simon se trouva frappé, déchiré, meurtri, roulé par terre, au milieu du

cercle des galopins qui applaudissaient. Comme il se relevait, en

nettoyant machinalement avec sa main sa petite blouse toute sale de

poussière, quelqu'un lui cria:

--Va le dire à ton papa.

Alors il sentit dans son coeur un grand écroulement. Ils étaient plus

forts que lui, ils l'avaient battu, et il ne pouvait point leur

répondre, car il sentait bien que c'était vrai qu'il n'avait pas de

papa. Plein d'orgueil, il essaya pendant quelques secondes de lutter

contre les larmes qui l'étranglaient. Il eut une suffocation, puis, sans

cris, il se mit à pleurer par grands sanglots qui le secouaient

précipitamment.

Alors une joie féroce éclata chez ses ennemis, et naturellement, ainsi

que les sauvages dans leurs gaietés terribles, ils se prirent par la

main et se mirent à danser en rond autour de lui, et répétant comme un

refrain:--«Pas de papa! pas de papa!»

Mais Simon tout à coup cessa de sangloter. Une rage l'affola. Il y

avait des pierres sous ses pieds; il les ramassa et, de toutes ses

forces, les lança contre ses bourreaux. Deux ou trois furent atteints et

se sauvèrent en criant; et il avait l'air tellement formidable qu'une

panique eut lieu parmi les autres. Lâches, comme l'est toujours la foule

devant un homme exaspéré, ils se débandèrent et s'enfuirent.

Resté seul, le petit enfant sans père se mit à courir vers les champs,

car un souvenir lui était venu qui avait amené dans son esprit une

grande résolution. Il voulait se noyer dans la rivière.

Il se rappelait en effet que, huit jours auparavant, un pauvre diable

qui mendiait sa vie s'était jeté dans l'eau parce qu'il n'avait plus

d'argent. Simon était là lorsqu'on le repêchait; et le triste bonhomme,

qui lui semblait ordinairement lamentable, malpropre et laid, l'avait

alors frappé par son air tranquille, avec ses joues pâles, sa longue

barbe mouillée et ses yeux ouverts, très calmes. On avait dit

alentour:--«Il est mort.»--Quelqu'un avait ajouté:--«Il est bien

heureux maintenant.»--Et Simon voulait aussi se noyer, parce qu'il

n'avait pas de père, comme ce misérable qui n'avait pas d'argent.

Il arriva tout près de l'eau et la regarda couler. Quelques poissons

folâtraient, rapides, dans le courant clair, et, par moments, faisaient

un petit bond et happaient des mouches voltigeant à la surface. Il cessa

de pleurer pour les voir, car leur manège l'intéressait beaucoup. Mais,

parfois, comme dans les accalmies d'une tempête passent tout à coup de

grandes rafales de vent qui font craquer les arbres et se perdent à

l'horizon, cette pensée lui revenait avec une douleur aiguë:--«Je vais

me noyer parce que je n'ai point de papa.»

Il faisait très chaud, très bon. Le doux soleil chauffait l'herbe. L'eau

brillait comme un miroir. Et Simon avait des minutes de béatitude, de

cet alanguissement qui suit les larmes, où il lui venait de grandes

envies de s'endormir là, sur l'herbe, dans la chaleur.

Une petite grenouille verte sauta sous ses pieds. Il essaya de la

prendre. Elle lui échappa. Il la poursuivit et la manqua trois fois de

suite. Enfin il la saisit par l'extrémité de ses pattes de derrière et

il se mit à rire en voyant les efforts que faisait la bête pour

s'échapper. Elle se ramassait sur ses grandes jambes, puis, d'une

détente brusque, les allongeait subitement, raides comme deux barres;

tandis que, l'oeil tout rond avec son cercle d'or, elle battait l'air de

ses pattes de devant qui s'agitaient comme des mains. Cela lui rappela

un joujou fait avec d'étroites planchettes de bois clouées en zigzag les

unes sur les autres, qui, par un mouvement semblable, conduisaient

l'exercice de petits soldats piqués dessus. Alors, il pensa à sa maison,

puis à sa mère, et, pris d'une grande tristesse, il recommença à

pleurer. Des frissons lui passaient dans les membres; il se mit à genoux

et récita sa prière comme avant de s'endormir. Mais il ne put l'achever,

car des sanglots lui revinrent si pressés, si tumultueux, qu'ils

l'envahirent tout entier. Il ne pensait plus; il ne voyait plus rien

autour de lui et il n'était occupé qu'à pleurer.

Soudain, une lourde main s'appuya sur son épaule et une grosse voix lui

demanda:--«Q'est-ce qui te fait donc tant de chagrin, mon bonhomme?»

Simon se retourna. Un grand ouvrier qui avait une barbe et des cheveux

noirs tout frisés le regardait d'un air bon. Il répondit avec des larmes

plein les yeux et plein la gorge:

--Ils m'ont battu ... parce que ... je ... je ... n'ai pas ... de papa

... pas de papa.

--Comment, dit l'homme en souriant, mais tout le monde en a un.

L'enfant reprit péniblement au milieu des spasmes de son chagrin:--«Moi

... moi ... je n'en ai pas.»

Alors l'ouvrier devint grave; il avait reconnu le fils de la Blanchotte,

et, quoique nouveau dans le pays, il savait vaguement son histoire.

--Allons, dit-il, console-toi, mon garçon, et viens-t'en avec moi chez

ta maman. On t'en donnera ... un papa.

Ils se mirent en route, le grand tenant le petit par la main, et l'homme

souriait de nouveau, car il n'était pas fâché de voir cette Blanchotte,

qui était, contait-on, une des plus belles filles du pays; et il se

disait peut-être, au fond de sa pensée, qu'une jeunesse qui avait failli

pouvait bien faillir encore.

Ils arrivèrent devant une petite maison blanche, très propre.

--C'est là, dit l'enfant, et il cria:--«Maman!»

Une femme se montra, et l'ouvrier cessa brusquement de sourire, car il

comprit tout de suite qu'on ne badinait plus avec cette grande fille

pâle qui restait sévère sur sa porte, comme pour défendre à un homme le

seuil de cette maison où elle avait été déjà trahie par un autre.

Intimidé et sa casquette à la main, il balbutia:

--Tenez, madame, je vous ramène votre petit garçon qui s'était perdu

près de la rivière.

Mais Simon sauta au cou de sa mère et lui dit en se remettant à

pleurer:

--Non, maman, j'ai voulu me noyer, parce que les autres m'ont battu ...

m'ont battu ... parce que je n'ai pas de papa.

Une rougeur cuisante couvrit les joues de la jeune femme, et, meurtrie

jusqu'au fond de sa chair, elle embrassa son enfant avec violence

pendant que des larmes rapides lui coulaient sur la figure. L'homme ému

restait là, ne sachant comment partir. Mais Simon soudain courut vers

lui et lui dit:

--Voulez-vous être mon papa?

Un grand silence se fit. La Blanchotte, muette et torturée de honte,

s'appuyait contre le mur, les deux mains sur son coeur. L'enfant, voyant

qu'on ne lui répondait point, reprit:

--Si vous ne voulez pas, je retournerai me noyer.

L'ouvrier prit la chose en plaisanterie et répondit en riant:

--Mais oui, je veux bien.

--Comment est-ce que tu t'appelles, demanda alors l'enfant, pour que je

réponde aux autres quand ils voudront savoir ton nom?

--Philippe, répondit l'homme.

Simon se tut une seconde pour bien faire entrer ce nom-là dans sa tête,

puis il tendit les bras, tout consolé, en disant:

--Eh bien! Philippe, tu es mon papa.

L'ouvrier, l'enlevant de terre, l'embrassa brusquement sur les deux

joues; puis il s'enfuit très vite à grandes enjambées.

Quand l'enfant entra dans l'école, le lendemain, un rire méchant

l'accueillit; et à la sortie, lorsque le gars voulut recommencer, Simon

lui jeta ces mots à la tête, comme il aurait fait d'une pierre:--«Il

s'appelle Philippe, mon papa.»

Des hurlements de joie jaillirent de tous les côtés:

--Philippe qui?... Philippe quoi?... Qu'est-ce que c'est que ça,

Philippe?... Où l'as-tu pris, ton Philippe?

Simon ne répondit rien; et, inébranlable dans sa foi, il les défiait de

l'oeil, prêt à se laisser martyriser plutôt que de fuir devant eux. Le

maître d'école le délivra et il retourna chez sa mère.

Pendant trois mois, le grand ouvrier Philippe passa souvent auprès de la

maison de la Blanchotte et, quelquefois, il s'enhardissait à lui parler

lorsqu'il la voyait cousant auprès de sa fenêtre. Elle lui répondait

poliment, toujours grave, sans rire jamais avec lui, et sans le laisser

entrer chez elle. Cependant, un peu fat, comme tous les hommes, il

s'imagina qu'elle était souvent plus rouge que de coutume lorsqu'elle

causait avec lui.

Mais une réputation tombée est si pénible à refaire et demeure toujours

si fragile, que, malgré la réserve ombrageuse de la Blanchotte, on

jasait déjà dans le pays.

Quant à Simon, il aimait beaucoup son nouveau papa et se promenait avec

lui presque tous les soirs, la journée finie. Il allait assidûment à

l'école et passait au milieu de ses camarades fort digne, sans leur

répondre jamais.

Un jour, pourtant, le gars qui l'avait attaqué le premier lui dit:

--Tu as menti, tu n'as pas un papa qui s'appelle Philippe.

--Pourquoi ça?--demanda Simon très ému.

Le gars se frottait les mains. Il reprit:

--Parce que si tu en avais un, il serait le mari de ta maman.

Simon se troubla devant la justesse de ce raisonnement, néanmoins il

répondit:--«C'est mon papa tout de même.»

--Ça se peut bien, dit le gars en ricanant, mais ce n'est pas ton papa

tout à fait.

Le petit à la Blanchotte courba la tête et s'en alla rêveur du côté de

la forge au père Loizon, où travaillait Philippe.

Cette forge était comme ensevelie sous des arbres. Il y faisait très

sombre; seule, la lueur rouge d'un foyer formidable éclairait par grands

reflets cinq forgerons aux bras nus qui frappaient sur leurs enclumes

avec un terrible fracas. Ils se tenaient debout, enflammés comme des

démons, les yeux fixés sur le fer ardent qu'ils torturaient; et leur

lourde pensée montait et retombait avec leurs marteaux.

Simon entra sans être vu et alla tout doucement tirer son ami par la

manche. Celui-ci se retourna. Soudain le travail s'interrompit, et tous

les hommes regardèrent, très attentifs. Alors, au milieu de ce silence

inaccoutumé, monta la petite voix frêle de Simon.

--Dis donc, Philippe, le gars à la Michaude qui m'a conté tout à l'heure

que tu n'étais pas mon papa tout à fait.

--Pourquoi ça? demanda l'ouvrier.

L'enfant répondit avec toute sa naïveté:

--Parce que tu n'es pas le mari de maman.

Personne ne rit. Philippe resta debout, appuyant son front sur le dos de

ses grosses mains que supportait le manche de son marteau dressé sur

l'enclume. Il rêvait. Ses quatre compagnons le regardaient et, tout

petit entre ces géants, Simon, anxieux, attendait. Tout à coup, un des

forgerons, répondant à la pensée de tous, dit à Philippe:

--C'est tout de même une bonne et brave fille que la Blanchotte, et

vaillante et rangée malgré son malheur, et qui serait une digne femme

pour un honnête homme.

--Ça, c'est vrai, dirent les trois autres. L'ouvrier continua:

--Est-ce sa faute, à cette fille, si elle a failli? On lui avait promis

mariage, et j'en connais plus d'une qu'on respecte bien aujourd'hui et

qui en a fait tout autant.

--Ça, c'est vrai, répondirent en choeur les trois hommes.

Il reprit:--«Ce qu'elle a peiné, la pauvre, pour élever son gars toute

seule, et ce qu'elle a pleuré depuis qu'elle ne sort plus que pour aller

à l'église, il n'y a que le bon Dieu qui le sait.»

--C'est encore vrai, dirent les autres.

Alors on n'entendit plus que le soufflet qui activait le feu du foyer.

Philippe, brusquement, se pencha vers Simon:

--«Va dire à ta maman que j'irai lui parler ce soir.»

Puis il poussa l'enfant dehors par les épaules.

Il revint à son travail et, d'un seul coup, les cinq marteaux

retombèrent ensemble sur les enclumes. Ils battirent ainsi le fer

jusqu'à la nuit, forts, puissants, joyeux comme des marteaux satisfaits.

Mais, de même que le bourdon d'une cathédrale résonne dans les jours de

fête au-dessus du tintement des autres cloches, ainsi le marteau de

Philippe, dominant le fracas des autres, s'abattait de seconde en

seconde avec un vacarme assourdissant. Et lui, l'oeil allumé, forgeait

passionnément, debout dans les étincelles.

Le ciel était plein d'étoiles quand il vint frapper à la porte de la

Blanchotte. Il avait sa blouse des dimanches, une chemise fraîche et la

barbe faite. La jeune femme se montra sur le seuil et lui dit d'un air

peiné:--«C'est mal de venir ainsi la nuit tombée, monsieur Philippe.»

Il voulut répondre, balbutia et resta confus devant elle.

Elle reprit:--«Vous comprenez bien pourtant qu'il ne faut plus que l'on

parle de moi.»

Alors, lui, tout à coup:

--Qu'est-ce que ça fait, dit-il, si vous voulez être ma femme!

Aucune voix ne lui répondit, mais il crut entendre dans l'ombre de la

chambre le bruit d'un corps qui s'affaissait. Il entra bien vite; et

Simon, qui était couché dans son lit, distingua le son d'un baiser et

quelques mots que sa mère murmurait bien bas. Puis, tout à coup, il se

sentit enlevé dans les mains de son ami, et celui-ci, le tenant au bout

de ses bras d'hercule, lui cria:

--Tu leur diras, à tes camarades, que ton papa c'est Philippe Remy, le

forgeron, et qu'il ira tirer les oreilles à tous ceux qui te feront du

mal.

Le lendemain, comme l'école était pleine et que la classe allait

commencer, le petit Simon se leva, tout pâle et les lèvres

tremblantes:--«Mon papa, dit-il d'une voix claire, c'est Philippe Remy,

le forgeron, et il a promis qu'il tirerait les oreilles à tous ceux qui

me feraient du mal.»

Cette fois, personne ne rit plus, car on le connaissait bien ce Philippe

Remy, le forgeron, et c'était un papa, celui-là, dont tout le monde eût

été fier.

UNE PARTIE DE CAMPAGNE

On avait projeté depuis cinq mois d'aller déjeuner aux environs de

Paris, le jour de la fête de Mme Dufour, qui s'appelait Pétronille.

Aussi, comme on avait attendu cette partie impatiemment, s'était-on levé

de fort bonne heure ce matin-là.

M. Dufour, ayant emprunté la voiture du laitier, conduisait lui-même. La

carriole, à deux roues, était fort propre; elle avait un toit supporté

par quatre montants de fer où s'attachaient des rideaux qu'on avait

relevés pour voir le paysage. Celui de derrière, seul, flottait au vent,

comme un drapeau. La femme, à côté de son époux, s'épanouissait dans

une robe de soie cerise extraordinaire. Ensuite, sur deux chaises, se

tenaient une vieille grand'mère et une jeune fille. On apercevait encore

la chevelure jaune d'un garçon qui, faute de siège, s'était étendu tout

au fond, et dont la tête seule apparaissait.

Après avoir suivi l'avenue des Champs-Elysées et franchi les

fortifications à la porte Maillot, on s'était mis à regarder la contrée.

En arrivant au pont de Neuilly, M. Dufour avait dit:--«Voici la

campagne, enfin!»--et sa femme, à ce signal, s'était attendrie sur la

nature.

Au rond-point de Courbevoie, une admiration les avait saisis devant

l'éloignement des horizons. À droite, là-bas, c'était Argenteuil, dont

le clocher se dressait; au-dessus apparaissaient les buttes de Sannois

et le Moulin d'Orgemont. À gauche, l'aqueduc de Marly se dessinait sur

le ciel clair du matin, et l'on apercevait aussi, de loin, la terrasse

de Saint-Germain; tandis qu'en face, au bout d'une chaîne de collines,

des terres remuées indiquaient le nouveau fort de Cormeilles. Tout au

fond, dans un reculement formidable, par-dessus des plaines et des

villages, on entrevoyait une sombre verdure de forêts.

Le soleil commençait à brûler les visages; la poussière emplissait les

yeux continuellement, et, des deux côtés de la route, se développait une

campagne interminablement nue, sale et puante. On eût dit qu'une lèpre

l'avait ravagée, qui rongeait jusqu'aux maisons, car des squelettes de

bâtiments défoncés et abandonnés, ou bien des petites cabanes inachevées

faute de paiement aux entrepreneurs, tendaient leurs quatre murs sans

toit.

De loin en loin, poussaient dans le sol stérile de longues cheminées de

fabrique, seule végétation de ces champs putrides où la brise du

printemps promenait un parfum de pétrole et de schiste mêlé à une autre

odeur moins agréable encore.

Enfin, on avait traversé la Seine une seconde, fois, et, sur le pont,

ç'avait été un ravissement. La rivière éclatait de lumière; une buée

s'en élevait, pompée par le soleil, et l'on éprouvait une quiétude

douce, un rafraîchissement bienfaisant à respirer enfin un air plus pur

qui n'avait point balayé la fumée noire des usines ou les miasmes des

dépotoirs.

Un homme qui passait avait nommé le pays: Bezons.

La voiture s'arrêta, et M. Dufour se mit à lire l'enseigne engageante

d'une gargote: «\_Restaurant Poulin, matelotes et fritures, cabinets de

société, bosquets et balançoires.\_»

--Eh bien! madame Dufour, cela te va-t-il? Te décideras-tu à la fin?

La femme lut à son tour: «\_Restaurant Poulin, matelotes et fritures,

cabinets de société, bosquets et balançoires.\_» Puis elle regarda la

maison longuement.

C'était une auberge de campagne, blanche, plantée au bord de la route.

Elle montrait, par la porte ouverte, le zinc brillant du comptoir devant

lequel se tenaient deux ouvriers endimanchés.

À la fin, Mme Dufour se décida:--«Oui, c'est bien, dit-elle; et puis il

y a de la vue.»--La voiture entra dans un vaste terrain planté de grands

arbres qui s'étendait derrière l'auberge et qui n'était séparé de la

Seine que par le chemin de halage.

Alors on descendit. Le mari sauta le premier, puis ouvrit les bras pour

recevoir sa femme. Le marchepied, tenu par deux branches de fer, était

très loin, de sorte que, pour l'atteindre, Mme Dufour dut laisser voir

le bas d'une jambe dont la finesse primitive disparaissait à présent

sous un envahissement de graisse tombant des cuisses.

M. Dufour, que la campagne émoustillait déjà, lui pinça vivement le

mollet, puis, la prenant sous les bras, la déposa lourdement à terre,

comme un énorme paquet.

Elle tapa avec la main sa robe de soie pour en faire tomber la

poussière, puis regarda l'endroit où elle se trouvait.

C'était une femme de trente-six ans environ, forte en chair, épanouie et

réjouissante à voir. Elle respirait avec peine, étranglée violemment

par l'étreinte de son corset trop serré; et la pression de cette machine

rejetait jusque dans son double menton la masse fluctuante de sa

poitrine surabondante.

La jeune fille ensuite, posant la main sûr l'épaule de son père, sauta

légèrement toute seule. Le garçon aux cheveux jaunes était descendu en

mettant un pied sur la roue, et il aida M. Dufour à décharger la

grand'mère.

Alors on détela le cheval, qui fut attaché à un arbre; et la voiture

tomba sur le nez, les deux brancards à terre. Les hommes, ayant retiré

leurs redingotes, se lavèrent les mains dans un seau d'eau, puis

rejoignirent leurs dames installées déjà sur les escarpolettes.

Mlle Dufour essayait de se balancer debout, toute seule, sans parvenir à

se donner un élan suffisant. C'était une belle fille de dix-huit à vingt

ans; une de ces femmes dont la rencontre dans la rue vous fouette d'un

désir subit, et vous laisse jusqu'à la nuit une inquiétude vague et un

soulèvement, des sens. Grande, mince de taille et large des hanches,

elle avait la peau très brune, les yeux très grands, les cheveux très

noirs. Sa robe dessinait nettement les plénitudes fermes de sa chair

qu'accentuaient encore les efforts des reins qu'elle faisait pour

s'enlever. Ses bras tendus tenaient les cordes au-dessus de sa tête, de

sorte que sa poitrine se dressait, sans une secousse, à chaque impulsion

qu'elle donnait. Son chapeau, emporté par un coup de vent, était tombé

derrière elle; et l'escarpolette peu à peu se lançait, montrant à chaque

retour ses jambes fines jusqu'au genou, et jetant à la figure des deux

hommes, qui la regardaient en riant, l'air de ses jupes, plus capiteux

que les vapeurs du vin.

Assise sur l'autre balançoire, Mme Dufour gémissait d'une façon monotone

et continue:--«Cyprien, viens me pousser; viens donc me pousser,

Cyprien!»--À la fin, il y alla et, ayant retroussé les manches de sa

chemise, comme avant d'entreprendre un travail, il mit sa femme en

mouvement avec une peine infinie.

Cramponnée aux cordes, elle tenait ses jambes droites, pour ne point

rencontrer le sol, et elle jouissait d'être étourdie par le va-et-vient

de la machine. Ses formes, secouées, tremblotaient continuellement comme

de la gelée sur un plat. Mais, comme les élans grandissaient, elle fut

prise de vertige et de peur. À chaque descente, elle poussait un cri

perçant qui faisait accourir tous les gamins du pays; et, là-bas, devant

elle, au-dessus de la haie du jardin, elle apercevait vaguement une

garniture de têtes polissonnes que des rires faisaient grimacer

diversement.

Une servante étant venue, on commanda le déjeuner.

--«Une friture de Seine, un lapin sauté, une salade et du dessert,»

articula Mme Dufour, d'un air important.--«Vous apporterez deux litres

et une bouteille de bordeaux,» dit son mari.--«Nous dînerons sur

l'herbe,» ajouta la jeune fille.

La grand'mère, prise de tendresse à la vue du chat de la maison, le

poursuivait depuis dix minutes en lui prodiguant inutilement les plus

douces appellations. L'animal, intérieurement flatté sans doute de cette

attention, se tenait toujours tout près de la main de la bonne femme,

sans se laisser atteindre cependant, et faisait tranquillement le tour

des arbres, contre lesquels il se frottait, la queue dressée, avec un

petit ronron de plaisir.

--Tiens! cria tout à coup le jeune homme aux cheveux jaunes qui furetait

dans le terrain, en voilà des bateaux qui sont chouet!--On alla voir.

Sous un petit hangar en bois étaient, suspendues deux superbes yoles de

canotiers, fines et travaillées comme des meubles de luxe. Elles

reposaient côte à côte, pareilles à deux grandes filles minces, en leur

longueur étroite et reluisante, et donnaient envie de filer sur l'eau

par les belles soirées douces ou les claires matinées d'été, de raser

les berges fleuries où des arbres entiers trempent leurs branches dans

l'eau, où tremblote l'éternel frisson des roseaux, et d'où s'envolent,

comme des éclairs bleus, de rapides martins-pêcheurs.

Toute la famille, avec respect, les contemplait.--«Oh! ça, oui, c'est

chouet,» répéta gravement M. Dufour. Et il les détaillait en

connaisseur. Il avait canoté, lui aussi, dans son jeune temps,

disait-il; voire même qu'avec ça dans la main--et il faisait le geste de

tirer sur les avirons--il se fichait de tout le monde. Il avait rossé en

course plus d'un Anglais, jadis, à Joinville; et il plaisanta sur le mot

«\_dames\_», dont on désigne les deux montants qui retiennent les avirons,

disant que les canotiers, et pour cause, ne sortaient jamais sans leurs

\_dames\_. Il s'échauffait en pérorant et proposait obstinément de parier

qu'avec un bateau comme ça, il ferait six lieues à l'heure sans se

presser.

--C'est prêt,--dit la servante qui apparut à l'entrée. On se précipita;

mais voilà qu'à la meilleure place, qu'en son esprit Mme Dufour avait

choisie pour s'installer, deux jeunes gens déjeunaient déjà. C'étaient

les propriétaires des yoles, sans doute, car ils portaient le costume

des canotiers.

Ils étaient étendus sur des chaises, presque couchés. Ils avaient la

face noircie par le soleil et la poitrine couverte seulement d'un mince

maillot de coton blanc qui laissait passer leurs bras nus, robustes

comme ceux des forgerons. C'étaient deux solides gaillards, posant

beaucoup pour la vigueur, mais qui montraient en tous leurs mouvements

cette grâce élastique des membres qu'on acquiert par l'exercice, si

différente de la déformation qu'imprime à l'ouvrier l'effort pénible,

toujours le même.

Ils échangèrent rapidement un sourire en voyant la mère, puis un regard

en apercevant la fille.--«Donnons notre place, dit l'un, ça nous fera

faire connaissance.»--L'autre aussitôt se leva et, tenant à la main sa

toque mi-partie rouge et mi-partie noire, il offrit chevaleresquement de

céder aux dames le seul endroit du jardin où ne tombât point le soleil.

On accepta en se confondant en excuses; et pour que ce fût plus

champêtre, la famille s'installa sur l'herbe sans table ni sièges.

Les deux jeunes gens portèrent leur couvert quelques pas plus loin et se

remirent à manger. Leurs bras nus, qu'ils montraient sans cesse,

gênaient un peu la jeune fille. Elle affectait même de tourner la tête

et de ne point les remarquer, tandis que Mme Dufour, plus hardie,

sollicitée par une curiosité féminine qui était peut-être du désir, les

regardait à tout moment, les comparant sans doute avec regret aux

laideurs secrètes de son mari.

Elle s'était éboulée sur l'herbe, les jambes pliées à la façon des

tailleurs, et elle se trémoussait continuellement, sous prétexte que des

fourmis lui étaient entrées quelque part. M. Dufour, rendu maussade par

la présence et l'amabilité des étrangers, cherchait une position commode

qu'il ne trouva pas du reste, et le jeune homme aux cheveux jaunes

mangeait silencieusement comme un ogre.

--Un bien beau temps, monsieur, dit la grosse dame à l'un des canotiers.

Elle voulait être aimable à cause de la place qu'ils avaient

cédée.--«Oui, madame, répondit-il; venez-vous souvent à la campagne?»

--Oh! une fois ou deux par an seulement, pour prendre l'air; et vous,

monsieur?

--J'y viens coucher tous les soirs.

--Ah! ça doit être bien agréable?

--Oui, certainement, madame.

Et il raconta sa vie de chaque jour, poétiquement, de façon à faire

vibrer dans le coeur de ces bourgeois privés d'herbe et affamés de

promenades aux champs cet amour bête de la nature qui les hante toute

l'année derrière le comptoir de leur boutique.

La jeune fille, émue, leva les yeux et regarda le canotier. M. Dufour

parla pour la première fois.--«Ça, c'est une vie,» dit-il. Il

ajouta:--«Encore un peu de lapin, ma bonne.--Non, merci, mon ami.»

Elle se tourna de nouveau vers les jeunes gens, et, montrant leurs

bras:--«Vous n'avez jamais froid comme ça?» dit-elle.

Ils se mirent à rire tous les deux, et ils épouvantèrent la famille par

le récit de leurs fatigues prodigieuses, de leurs bains pris en sueur,

de leurs courses dans le brouillard des nuits; et ils tapèrent

violemment sur leur poitrine pour montrer quel son ça rendait.«Oh! vous

avez l'air solides,» dit le mari qui ne parlait plus du temps où il

rossait les Anglais.

La jeune fille les examinait de côté maintenant; et le garçon aux

cheveux jaunes, ayant bu de travers, toussa éperdument, arrosant la robe

en soie cerise de la patronne qui se fâcha et fit apporter de l'eau pour

laver les taches.

Cependant, la température devenait terrible. Le fleuve étincelant

semblait un foyer de chaleur, et les fumées du vin troublaient les

têtes.

M. Dufour, que secouait un hoquet violent, avait déboutonné son gilet et

le haut de son pantalon; tandis que sa femme, prise de suffocations,

dégrafait sa robe peu à peu. L'apprenti balançait d'un air gai sa

tignasse de lin et se versait à boire coup sur coup. La grand'mère, se

sentant grise, se tenait fort raide et fort digne. Quant à la jeune

fille, elle ne laissait rien paraître; son oeil seul s'allumait

vaguement, et sa peau très brune se colorait aux joues d'une teinte plus

rose.

Le café les acheva. On parla de chanter et chacun dit son couplet, que

les autres applaudirent avec frénésie. Puis on se leva difficilement,

et, pendant que les deux femmes, étourdies, respiraient, les deux

hommes, tout à fait pochards, faisaient de la gymnastique. Lourds,

flasques, et la figure écarlate, ils se pendaient gauchement aux anneaux

sans parvenir à s'enlever; et leurs chemises menaçaient continuellement

d'évacuer leurs pantalons pour battre au vent comme des étendards.

Cependant les canotiers avaient mis leurs yoles à l'eau et ils

revenaient avec politesse proposer aux dames une promenade sur la

rivière.

--Monsieur Dufour, veux-tu? je t'en prie!--cria sa femme. Il la regarda

d'un air d'ivrogne, sans comprendre. Alors un canotier s'approcha, deux

lignes de pêcheur à la main. L'espérance de prendre du goujon, cet idéal

des boutiquiers, alluma les yeux mornes du bonhomme, qui permit tout ce

qu'on voulut, et s'installa à l'ombre, sous le pont, les pieds ballants

au-dessus du fleuve, à côté du jeune homme aux cheveux jaunes qui

s'endormit auprès de lui.

Un des canotiers se dévoua: il prit la mère.--«Au petit bois de l'île

aux Anglais!» cria-t-il en s'éloignant.

L'autre yole s'en alla plus doucement. Le rameur regardait tellement sa

compagne qu'il ne pensait plus à autre chose, et une émotion l'avait

saisi qui paralysait sa vigueur. La jeune fille, assise dans le fauteuil

du barreur, se laissait aller à la douceur d'être, sur l'eau. Elle se

sentait prise d'un renoncement de pensée, d'une quiétude de ses membres,

d'un abandonnement d'elle-même, comme envahie par une ivresse multiple.

Elle était devenue fort rouge, avec une respiration courte. Les

étourdissements du vin, développés par la chaleur torrentielle qui

ruisselait autour d'elle, faisaient saluer sur son passage tous les

arbres de la berge. Un besoin vague de jouissance, une fermentation du

sang parcouraient sa chair excitée par les ardeurs de ce jour; et elle

était aussi troublée dans ce tête-à-tête sur l'eau, au milieu de ce

pays dépeuplé par l'incendie du ciel, avec ce jeune homme qui la

trouvait belle, dont l'oeil lui baisait la peau, et dont le désir était

pénétrant comme le soleil.

Leur impuissance à parler augmentait leur émotion, et ils regardaient

les environs. Alors, faisant un effort, il lui demanda son

nom.--«Henriette,» dit-elle.--Tiens! moi je m'appelle Henri,» reprit-il.

Le son de leur voix les avait calmés; ils s'intéressèrent à la rive.

L'autre yole s'était arrêtée et paraissait les attendre. Celui qui la

montait cria:--«Nous vous rejoindrons dans le bois; nous allons jusqu'à

Robinson, parce que Madame a soif.»--Puis il se coucha sur les avirons

et s'éloigna si rapidement qu'on cessa bientôt de le voir.

Cependant un grondement continu qu'on distinguait vaguement depuis

quelque temps s'approchait très vite. La rivière elle-même semblait

frémir comme si le bruit sourd montait de ses profondeurs.

--Qu'est-ce qu'on entend? demanda-t-elle. C'était la chute du barrage

qui coupait le fleuve en deux à la pointe de l'île. Lui se perdait dans

une explication, lorsque, à travers le fracas de la cascade, un chant

d'oiseau qui semblait très lointain les frappa.--«Tiens! dit-il, les

rossignols chantent dans le jour: c'est donc que les femelles couvent.»

Un rossignol! Elle n'en avait jamais entendu, et l'idée d'en écouter un

fit se lever dans son coeur la vision des poétiques tendresses. Un

rossignol! c'est-à-dire l'invisible témoin des rendez-vous d'amour

qu'invoquait Juliette sur son balcon; cette musique du ciel accordée aux

baisers des hommes; cet éternel inspirateur de toutes les romances

langoureuses qui ouvrent un idéal bleu aux pauvres petits coeurs des

fillettes attendries!

Elle allait donc entendre un rossignol.

--Ne faisons pas de bruit, dit son compagnon, nous pourrons descendre

dans le bois et nous asseoir tout près de lui.

La yole semblait glisser. Des arbres se montrèrent sur l'île, dont la

berge était si basse que les yeux plongeaient dans l'épaisseur des

fourrés. On s'arrêta; le bateau fut attaché; et, Henriette

s'appuyant sur le bras de Henri, ils s'avancèrent entre les

branches.--«Courbez-vous,» dit-il. Elle se courba, et ils pénétrèrent

dans un inextricable fouillis de lianes, de feuilles et de roseaux, dans

un asile introuvable qu'il fallait connaître et que le jeune homme

appelait en riant «son cabinet particulier».

Juste au-dessus de leur tête, perché dans un des arbres qui les

abritaient, l'oiseau s'égosillait toujours. Il lançait des trilles et

des roulades, puis filait de grands sons vibrants qui emplissaient l'air

et semblaient se perdre à l'horizon, se déroulant le long du fleuve et

s'envolant au-dessus des plaines, à travers le silence de feu qui

appesantissait la campagne.

Ils ne parlaient pas de peur de le faire fuir. Ils étaient assis l'un

près de l'autre, et, lentement, le bras de Henri fit le tour de la

taille de Henriette et l'enserra d'une pression douce. Elle prit, sans

colère, cette main audacieuse, et elle l´éloignait sans cesse à mesure

qu'il la rapprochait, n'éprouvant du reste aucun embarras de cette

caresse, comme si c'eût été une chose toute naturelle qu'elle repoussait

aussi naturellement.

Elle écoutait l'oiseau, perdue dans une extase. Elle avait des désirs

infinis de bonheur, des tendresses brusques qui la traversaient, des

révélations de poésies surhumaines, et un tel amollissement des nerfs et

du coeur, qu'elle pleurait sans savoir pourquoi. Le jeune homme la

serrait contre lui maintenant; elle ne le repoussait plus, n'y pensant

pas.

Le rossignol se tut soudain. Une voix éloignée cria:--«Henriette!»

--Ne répondez point, dit-il tout bas, vous feriez envoler l'oiseau.

Elle ne songeait guère non plus à répondre.

Ils restèrent quelque temps ainsi. Mme Dufour s'était assise quelque

part, car on entendait vaguement, de temps en temps, les petits cris de

la grosse dame que lutinait sans doute l'autre canotier.

La jeune fille pleurait toujours, pénétrée de sensations très douces,

la peau chaude et piquée partout de chatouillements inconnus. La tête de

Henri était sur son épaule; et, brusquement, il la baisa sur les lèvres.

Elle eut une révolte furieuse et, pour l'éviter, se rejeta sur le dos.

Mais il s'abattit sur elle, la couvrant de tout son corps. Il poursuivit

longtemps cette bouche qui le fuyait, puis, la joignant, y attacha la

sienne. Alors, affolée par un désir formidable, elle lui rendit son

baiser en l'étreignant sur sa poitrine, et toute sa résistance tomba

comme écrasée par un poids trop lourd.

Tout était calme aux environs. L'oiseau se remit à chanter. Il jeta

d'abord trois notes pénétrantes qui semblaient un appel d'amour, puis,

après un silence d'un moment, il commença d'une voix affaiblie des

modulations très lentes.

Une brise molle glissa, soulevant un murmure de feuilles, et dans la

profondeur des branches passaient deux soupirs ardents qui se mêlaient

au chant du rossignol et au souffle léger du bois.

Une ivresse envahissait l'oiseau, et sa voix, s'accélérant peu à peu

comme un incendie qui s'allume ou une passion qui grandit, semblait

accompagner sous l'arbre un crépitement de baisers. Puis le délire de

son gosier se déchaînait éperdument. Il avait des pâmoisons prolongées

sur un trait, de grands spasmes mélodieux.

Quelquefois il se reposait un peu, filant seulement deux ou trois sons

légers qu'il terminait soudain par une note suraiguë. Ou bien il partait

d'une course affolée, avec des jaillissements de gammes, des

frémissements, des saccades, comme un chant d'amour furieux, suivi par

des cris de triomphe.

Mais il se tut, écoutant sous lui un gémissement tellement profond qu'on

l'eût pris pour l'adieu d'une âme. Le bruit s'en prolongea quelque temps

et s'acheva, dans un sanglot.

Ils étaient bien pâles, tous les deux, en quittant leur lit de verdure.

Le ciel bleu leur paraissait obscurci; l'ardent soleil était éteint

pour leurs yeux; ils s'apercevaient de la solitude et du silence. Ils

marchaient rapidement l'un près de l'autre, sans se parler, sans se

toucher, car ils semblaient devenus ennemis irréconciliables, comme si

un dégoût se fût élevé entre leurs corps, une haine entre leurs esprits.

De temps à autre, Henriette criait:--«Maman!»

Un tumulte se fit sous un buisson. Henri crut voir une jupe blanche

qu'on rabattait vite sur un gros mollet; et l'énorme dame apparut, un,

peu confuse et plus rouge encore, l'oeil très brillant et la poitrine

orageuse, trop près peut-être de son voisin. Celui-ci devait avoir vu

des choses bien drôles, car sa figure était sillonnée de rires subits

qui la traversaient malgré lui.

Mme Dufour prit son bras d'un air tendre, et l'on regagna les bateaux.

Henri, qui marchait devant, toujours muet à côté de la jeune fille, crut

distinguer tout à coup comme un gros baiser qu'on étouffait.

Enfin l'on revint à Bezons.

M. Dufour, dégrisé, s'impatientait. Le jeune homme aux cheveux jaunes

mangeait un morceau avant de quitter l'auberge. La voiture était attelée

dans la cour, et la grand'mère, déjà montée, se désolait parce qu'elle

avait peur d'être prise par la nuit dans la plaine, les environs de

Paris n'étant pas sûrs.

On se donna des poignées de main, et la famille Dufour s'en alla.--«Au

revoir!» criaient les canotiers. Un soupir et une larme leur

répondirent.

Deux mois après, comme il passait rue des Martyrs, Henri lut sur une

porte: \_Dufour, quincaillier\_.

Il entra.

La grosse dame s'arrondissait au comptoir. On se reconnut aussitôt, et,

après mille politesses, il demanda des nouvelles.--«Et mademoiselle

Henriette, comment va-t-elle?

--Très bien, merci; elle est mariée.

--Ah!...

Une émotion l'étreignit; il ajouta:

--Et ... avec qui?

--Mais avec le jeune homme qui nous accompagnait, vous savez bien; c'est

lui qui prend la suite.

--Oh! parfaitement.

Il s'en allait fort triste, sans trop savoir pourquoi. Mme Dufour le

rappela.

--Et votre ami? dit-elle timidement.

--Mais il va bien.

--Faites-lui nos compliments, n'est-ce pas; et quand il passera,

dites-lui donc de venir nous voir...

Elle rougit fort, puis ajouta:--«Ça me fera bien plaisir; dites-lui.»

--Je n'y manquerai pas. Adieu!

--Non ... à bientôt!

\* \* \* \* \*

L'année suivante, un dimanche qu'il faisait très chaud, tous les détails

de cette aventure, que Henri n'avait jamais oubliée, lui revinrent

subitement, si nets et si désirables, qu'il retourna tout seul à leur

chambre dans le bois.

Il fut stupéfait en entrant. Elle était là, assise sur l'herbe, l'air

triste, tandis qu'à son côté, toujours en manches de chemise, son mari,

le jeune homme aux cheveux jaunes, dormait consciencieusement comme une

brute.

Elle devint si pâle en voyant Henri qu'il crut qu'elle allait défaillir.

Puis ils se mirent à causer naturellement, de même que si rien ne se fût

passé entre eux.

Mais comme il lui racontait qu'il aimait beaucoup cet endroit et qu'il y

venait souvent se reposer, le dimanche, en songeant à bien des

souvenirs, elle le regarda longuement dans les yeux.

--Moi, j'y pense tous les soirs, dit-elle.

--Allons, ma bonne, reprit en bâillant son mari, je crois qu'il est

temps de nous en aller.

AU PRINTEMPS

Lorsque les premiers beaux jours arrivent, que la terre s'éveille et

reverdit, que la tiédeur parfumée de l'air nous caresse la peau, entre

dans la poitrine, semble pénétrer au coeur lui-même, il nous vient des

désirs vagues de bonheurs indéfinis, des envies de courir, d'aller au

hasard, de chercher aventure, de boire du printemps.

L'hiver ayant été fort dur l'an dernier, ce besoin d'épanouissement fut,

au mois de mai, comme une ivresse qui m'envahit, une poussée de sève

débordante.

Or, en m'éveillant un matin, j'aperçus par ma fenêtre, au-dessus des

maisons voisines, la grande nappe bleue du ciel tout enflammée de

soleil. Les serins accrochés aux fenêtres s'égosillaient; les bonnes

chantaient à tous les étages; une rumeur gaie montait de la rue; et je

sortis, l'esprit en fête, pour aller je ne sais où.

Les gens qu'on rencontrait souriaient; un souffle de bonheur flottait

partout dans la lumière chaude du printemps revenu. On eût dit qu'il y

avait sur la ville une brise d'amour épandue; et les jeunes femmes qui

passaient en toilette du matin, portant dans les yeux comme une

tendresse cachée et une grâce plus molle dans la démarche,

m'emplissaient le coeur de trouble.

Sans savoir comment, sans savoir pourquoi, j'arrivai au bord de la

Seine. Des bateaux à vapeur filaient vers Suresnes, et il me vint

soudain une envie démesurée de courir à travers les bois.

Le pont de la \_Mouche\_ était couvert de passagers, car le premier soleil

vous tire, malgré vous, du logis, et tout le monde remue, va, vient,

cause avec le voisin.

C'était une voisine que j'avais; une petite ouvrière sans doute, avec

une grâce toute parisienne, une mignonne tête blonde sous des cheveux

bouclés aux tempes; des cheveux qui semblaient une lumière frisée,

descendaient à l'oreille, couraient jusqu'à la nuque, dansaient au vent,

puis devenaient, plus bas, un duvet si fin, si léger, si blond, qu'on le

voyait à peine, mais qu'on éprouvait une irrésistible envie de mettre là

une foule de baisers.

Sous l'insistance de mon regard, elle tourna la tête vers moi, puis

baissa brusquement les yeux, tandis qu'un pli léger, comme un sourire

prêt à naître, enfonçant un peu le coin de sa bouche, faisait apparaître

aussi là ce fin duvet soyeux et pâle que le soleil dorait un peu.

La rivière calme s'élargissait. Une paix chaude planait dans

l'atmosphère, et un murmure de vie semblait emplir l'espace. Ma voisine

releva les yeux, et, cette fois, comme je la regardais toujours, elle

sourit décidément. Elle était charmante ainsi, et dans son regard

fuyant mille choses m'apparurent, mille choses ignorées jusqu'ici. J'y

vis des profondeurs inconnues, tout le charme des tendresses, toute la

poésie que nous rêvons, tout le bonheur que nous cherchons sans fin. Et

j'avais un désir fou d'ouvrir les bras, de l'emporter quelque part pour

lui murmurer à l'oreille la suave musique des paroles d'amour.

J'allais ouvrir la bouche et l'aborder, quand quelqu'un me toucha

l'épaule. Je me retournai, surpris, et j'aperçus un homme d'aspect

ordinaire, ni jeune ni vieux, qui me regardait d'un air triste.

--Je voudrais vous parler, dit-il.

Je fis une grimace qu'il vit sans doute, car il ajouta:--«C'est

important.»

Je me levai et le suivis à l'autre bout du bateau:--«Monsieur,

reprit-il, quand l'hiver approche avec les froids, la pluie et la neige,

votre médecin vous dit chaque jour: «Tenez-vous les pieds bien chauds,

gardez-vous des refroidissements, des rhumes, des bronchites, des

pleurésies.» Alors vous prenez mille précautions, vous portez de la

flanelle, des pardessus épais, des gros souliers, ce qui ne vous empêche

pas toujours de passer deux mois au lit. Mais quand revient le printemps

avec ses feuilles et ses fleurs, ses brises chaudes et amollissantes,

ses exhalaisons des champs qui vous apportent des troubles vagues, des

attendrissements sans cause, il n'est personne qui vienne vous dire:

«Monsieur, prenez garde à l'amour! Il est embusqué partout; il vous

guette à tous les coins; toutes ses ruses sont tendues, toutes ses armes

aiguisées, toutes ses perfidies préparées! Prenez garde à l'amour!...

Prenez garde à l'amour! Il est plus dangereux que le rhume, la bronchite

ou la pleurésie! Il ne pardonne pas, et fait commettre à tout le monde

des bêtises irréparables.» Oui, monsieur, je dis que, chaque année, le

gouvernement devrait faire mettre sur les murs de grandes affiches avec

ces mots: «\_Retour du printemps. Citoyens français, prenez garde à

l'amour;\_» de même qu'on écrit sur la porte des maisons: «Prenez garde

à la peinture.»--Eh bien, puisque le gouvernement ne le fait pas, moi je

le remplace, et je vous dis: «Prenez garde à l'amour; il est en train de

vous pincer, et j'ai le devoir de vous prévenir comme on prévient, en

Russie, un passant dont le nez gèle.»

Je demeurais stupéfait devant cet étrange particulier, et, prenant un

air digne:--«Enfin, monsieur, vous me paraissez vous mêler de ce qui ne

vous regarde guère.»

Il fit un mouvement brusque, et répondit:--«Oh! monsieur! monsieur! si

je m'aperçois qu'un homme va se noyer dans un endroit dangereux, il faut

donc le laisser périr? Tenez, écoutez mon histoire, et vous comprendrez

pourquoi j'ose vous parler ainsi.

«C'était l'an dernier, à pareille époque. Je dois vous dire, d'abord,

monsieur, que je suis employé au ministère de la Marine, où nos chefs,

les commissaires, prennent au sérieux leurs galons d'officiers plumitifs

pour nous traiter comme des gabiers.--Ah! si tous les chefs étaient

civils,--mais je passe.--Donc j'apercevais de mon bureau un petit bout

de ciel tout bleu où volaient des hirondelles; et il me venait des

envies de danser au milieu de mes cartons noirs.

«Mon désir de liberté grandit tellement, que, malgré ma répugnance,

j'allai trouver mon singe. C'était un petit grincheux toujours en

colère. Je me dis malade. Il me regarda dans le nez et cria:--«Je n'en

crois rien, monsieur. Enfin, allez-vous-en! Pensez-vous qu'un bureau

peut marcher avec des employés pareils?»

«Mais je filai, je gagnai la Seine. Il faisait un temps comme

aujourd'hui; et je pris la \_Mouche\_ pour faire un tour à Saint-Cloud.

«Ah! monsieur! comme mon chef aurait dû m'en refuser la permission!

«Il me sembla que je me dilatais sous le soleil. J'aimais tout, le

bateau, la rivière, les arbres, les maisons, mes voisins, tout. J'avais

envie d'embrasser quelque chose, n'importe quoi: c'était l'amour qui

préparait son piège.

«Tout à coup, au Trocadéro, une jeune fille monta avec un petit paquet

à la main, et elle s'assit en face de moi.

«Elle était jolie, oui, monsieur; mais c'est étonnant comme les femmes

vous semblent mieux quand il fait beau, au premier printemps: elles ont

un capiteux, un charme, un je ne sais quoi tout particulier. C'est

absolument comme du vin qu'on boit après le fromage.

«Je la regardais, et elle aussi elle me regardait,--mais seulement de

temps en temps, comme la vôtre tout à l'heure. Enfin, à force de nous

considérer, il me sembla que nous nous connaissions assez pour entamer

conversation, et je lui parlai. Elle répondit. Elle était gentille comme

tout, décidément. Elle me grisait, mon cher monsieur!

«À Saint-Cloud, elle descendit,--je la suivis.--Elle allait livrer une

commande. Quand elle reparut, le bateau venait de partir. Je me mis à

marcher à côté d'elle, et la douceur de l'air nous arrachait des soupirs

à tous les deux.

--«Il ferait bien bon dans les bois,» lui dis-je.

«Elle répondit:--«Oh! oui!»

--«Si nous allions y faire un tour, voulez-vous, mademoiselle?»

«Elle me guetta en dessous d'un coup d'oeil rapide comme pour bien

apprécier ce que je valais, puis, après avoir hésité quelque temps, elle

accepta. Et nous voilà côte à côte au milieu des arbres. Sous le

feuillage un peu grêle encore, l'herbe, haute, drue, d'un vert luisant,

comme vernie, était inondée de soleil et pleine de petites bêtes qui

s'aimaient aussi. On entendait partout des chants d'oiseaux. Alors ma

compagne se mit à courir en gambadant, enivrée d'air et d'effluves

champêtres. Et moi je courais derrière en sautant comme elle. Est-on

bête, monsieur, par moments!

«Puis elle chanta éperdument mille choses, des airs d'opéra, la chanson

de Musette! La chanson de Musette! comme elle me sembla poétique

alors!... Je pleurais presque. Oh! ce sont toutes ces balivernes-là qui

nous troublent la tête; ne prenez jamais, croyez-moi, une femme qui

chante à la campagne, surtout si elle chante la chanson de Musette!

«Elle fut bientôt fatiguée et s'assit sur un talus vert. Moi, je me mis

à ses pieds, et je lui saisis les mains; ses petites mains poivrées de

coups d'aiguille, et cela m'attendrit. Je me disais:--«Voici les saintes

marques «du travail.»--Oh! monsieur, monsieur, savez-vous ce qu'elles

signifient, les saintes marques du travail? Elles veulent dire tous les

commérages de l'atelier, les polissonneries chuchotées, l'esprit souillé

par toutes les ordures racontées, la chasteté perdue, toute la sottise

des bavardages, toute la misère des habitudes quotidiennes, toute

l'étroitesse des idées propres aux femmes du commun, installées

souverainement dans celle qui porte au bout des doigts les saintes

marques du travail.

«Puis nous nous sommes regardés dans les yeux longuement.

«Oh! cet oeil de la femme, quelle puissance il a! Comme il trouble,

envahit, possède, domine! Comme il semble profond, plein de promesses,

d'infini! On appelle cela se regarder dans l'âme! Oh! monsieur, quelle

blague! Si l'on y voyait, dans l'âme, on serait plus sage, allez.

«Enfin, j'étais emballé, fou. Je voulus la prendre dans mes bras. Elle

me dit:--«À bas les pattes!»

«Alors je m'agenouillai près d'elle et j'ouvris mon coeur; je versai sur

ses genoux toutes les tendresses qui m'étouffaient. Elle parut étonnée

de mon changement d'allure, et me considéra d'un regard oblique comme si

elle se fût dit:--Ah! c'est comme ça qu'on joue de toi, mon bon; eh

bien! nous allons voir.

«En amour, monsieur, nous sommes toujours des naïfs, et les femmes des

commerçantes.

«J'aurais pu la posséder, sans doute; j'ai compris plus tard ma sottise,

mais ce que je cherchais, moi, ce n'était pas un corps; c'était de la

tendresse, de l'idéal. J'ai fait du sentiment quand j'aurais dû mieux

employer mon temps.

«Dès qu'elle en eut assez de mes déclarations, elle se leva; et nous

revînmes à Saint-Cloud. Je ne la quittai qu'à Paris. Elle avait l'air si

triste depuis notre retour que je l'interrogeai. Elle répondit:--«Je

pense que voilà des journées comme on n'en a pas beaucoup dans sa

vie.»--Mon coeur battait à me défoncer la poitrine.

«Je la revis le dimanche suivant, et encore le dimanche d'après, et tous

les autres dimanches. Je l'emmenai à Bougival, Saint-Germain,

Maisons-Laffitte, Poissy; partout où se déroulent les amours de

banlieue.

«La petite coquine, à son tour, me «la faisait à la passion».

«Je perdis enfin tout à fait la tête, et, trois mois après, je

l'épousai.

«Que voulez-vous, monsieur, on est employé, seul, sans famille, sans

conseils! On se dit que la vie serait douce avec une femme! Et on

l'épouse, cette femme!

«Alors, elle vous injurie du matin au soir, ne comprend rien, ne sait

rien, jacasse sans fin, chante à tue-tête la chanson de Musette (oh! la

chanson de Musette, quelle scie!), se bat avec le charbonnier, raconte à

la concierge les intimités de son ménage, confie à la bonne du voisin

tous les secrets de l'alcôve, débine son mari chez les fournisseurs, et

a la tête farcie d'histoires si stupides, de croyances si idiotes,

d'opinions si grotesques, de préjugés si prodigieux, que je pleure de

découragement, monsieur, toutes les fois que je cause avec elle.»

Il se tut, un peu essoufflé et très ému. Je le regardais, pris de pitié

pour ce pauvre diable naïf, et j'allais lui répondre quelque chose,

quand le bateau s'arrêta. On arrivait à Saint-Cloud.

La petite femme qui m'avait troublé se leva pour descendre. Elle passa

près de moi en me jetant un coup d'oeil de côté avec un sourire furtif,

un de ces sourires qui vous affolent; puis elle sauta sur le ponton.

Je m'élançai pour la suivre, mais mon voisin me saisit par la manche. Je

me dégageai d'un mouvement brusque; il m'empoigna par les pans de ma

redingote, et il me tirait en arrière en répétant:--«Vous n'irez pas!

vous n'irez pas!» d'une voix si haute, que tout le monde se retourna.

Un rire courut autour de nous, et je demeurai immobile, furieux, mais

sans audace devant le ridicule et le scandale.

Et le bateau repartit.

La petite femme, restée sur le ponton, me regardait m'éloigner d'un air

désappointé, tandis que mon persécuteur me soufflait dans l'oreille en

frottant les mains:

--Je vous ai rendu là un rude service, allez.

LA FEMME DE PAUL

Le restaurant Grillon, ce phalanstère des canotiers, se vidait

lentement. C'était, devant la porte, un tumulte de cris, d'appels; et

les grands gaillards en maillot blanc gesticulaient avec des avirons sur

l'épaule.

Les femmes, en claire toilette de printemps, embarquaient avec

précaution dans les yoles, et, s'asseyant à la barre, disposaient leurs

robes, tandis que le maître de l'établissement, un fort garçon à barbe

rousse, d'une vigueur célèbre, donnait la main aux belles-petites en

maintenant d'aplomb les frêles embarcations.

Les rameurs prenaient place à leur tour, bras nus et la poitrine

bombée, posant pour la galerie, une galerie composée de bourgeois

endimanchés, d'ouvriers et de soldats accoudés sur la balustrade du pont

et très attentifs à ce spectacle.

Les bateaux, un à un, se détachaient du ponton. Les tireurs se

penchaient en avant, puis se renversaient d'un mouvement régulier; et,

sous l'impulsion des longues rames recourbées, les yoles rapides

glissaient sur la rivière, s'éloignaient, diminuaient, disparaissaient

enfin sous l'autre pont, celui du chemin de fer, en descendant vers la

\_Grenouillère\_.

Un couple seul était resté. Le jeune homme, presque imberbe encore,

mince, le visage pâle, tenait par la taille sa maîtresse, une petite

brune maigre avec des allures de sauterelle; et ils se regardaient

parfois au fond des yeux.

Le patron cria:--«Allons, monsieur Paul, dépêchez-vous.» Et ils

s'approchèrent.

De tous les clients de la maison, M. Paul était le plus aimé et le plus

respecté. Il payait bien et régulièrement, tandis que les autres se

faisaient longtemps tirer l'oreille, à moins qu'ils ne disparussent,

insolvables. Puis il constituait pour l'établissement une sorte de

réclame vivante, car son père était sénateur. Et quand un étranger

demandait:--«Qui est-ce donc ce petit-là, qui en tient si fort pour sa

donzelle?» quelque habitué répondait à mi-voix, d'un air important et

mystérieux:--«C'est Paul Baron, vous savez? le fils du sénateur.»--Et

l'autre, invariablement, ne pouvait s'empêcher de dire:--«Le pauvre

diable! Il n'est pas à moitié pincé.»

La mère Grillon, une brave femme, entendue au commerce, appelait le

jeune homme et sa compagne: «ses deux tourtereaux», et semblait tout

attendrie par cet amour avantageux pour sa maison.

Le couple s'en venait à petits pas; la yole \_Madeleine\_ était prête;

mais, au moment de monter dedans, ils s'embrassèrent, ce qui fit rire le

public amassé sur le pont. Et M. Paul, prenant ses rames, partit aussi

pour la Grenouillère.

Quand ils arrivèrent, il allait être trois heures, et le grand café

flottant regorgeait de monde.

L'immense radeau, couvert d'un toit goudronné que supportent des

colonnes de bois, est relié à l'île charmante de Croissy par deux

passerelles dont l'une pénètre au milieu de cet établissement aquatique,

tandis que l'autre en fait communiquer l'extrémité avec un îlot

minuscule planté d'un arbre et surnommé le «Pot-à-Fleurs», et, de là,

gagne la terre auprès du bureau des bains.

M. Paul attacha son embarcation le long de l'établissement, il escalada

la balustrade du café, puis, prenant les mains de sa maîtresse, il

l'enleva, et tous deux s'assirent au bout d'une table, face à face.

De l'autre côté du fleuve, sur le chemin de halage, une longue file

d'équipages s'alignait. Les fiacres alternaient avec de fines voitures

de gommeux: les uns lourds, au ventre énorme écrasant les ressorts,

attelés d'une rosse au cou tombant, aux genoux casses; les autres

sveltes, élancées sur des roues minces, avec des chevaux aux jambes

grêles et tendues, au cou dressé, au mors neigeux d'écume, tandis que le

cocher, gourmé dans sa livrée, la tête raide en son grand col, demeurait

les reins inflexibles et le fouet sur un genou.

La berge était couverte de gens qui s'en venaient par familles, ou par

bandes, ou deux par deux, ou solitaires. Ils arrachaient des brins

d'herbe, descendaient jusqu'à l'eau, remontaient sur le chemin, et tous,

arrivés au même endroit, s'arrêtaient, attendant le passeur. Le lourd

bachot allait sans fin d'une rive à l'autre, déchargeant dans l'île ses

voyageurs.

Le bras de la rivière (qu'on appelle le bras mort), sur lequel donne ce

ponton à consommations, semblait dormir, tant le courant était faible.

Des flottes de yoles, de skifs, de périssoires, de podoscaphes, de gigs,

d'embarcations de toute forme et de toute nature, filaient sur l'onde

immobile, se croisant, se mêlant, s'abordant, s'arrêtant brusquement

d'une secousse des bras pour s'élancer de nouveau sous une brusque

tension des muscles, et glisser vivement comme de longs poissons jaunes

ou rouges.

Il en arrivait d'autres sans cesse: les unes de Chatou, en amont; les

autres de Bougival, en aval; et des rires allaient sur l'eau d'une

barque à l'autre, des appels, des interpellations ou des engueulades.

Les canotiers exposaient à l'ardeur du jour la chair brunie et bosselée

de leurs biceps; et, pareilles à des fleurs étranges, à des fleurs qui

nageraient, les ombrelles de soie rouge, verte, bleue ou jaune des

barreuses s'épanouissaient à l'arrière des canots.

Un soleil de juillet flambait au milieu du ciel; l'air semblait plein

d'une gaieté brûlante; aucun frisson de brise ne remuait les feuilles

des saules et des peupliers.

Là-bas, en face, l'inévitable Mont-Valérien étageait dans la lumière

crue ses talus fortifiés; tandis qu'à droite, l'adorable coteau de

Louveciennes, tournant avec le fleuve, s'arrondissait en demi-cercle,

laissant passer par places, à travers la verdure puissante et sombre des

grands jardins, les blanches murailles des maisons de campagne.

Aux abords de la Grenouillère, une foule de promeneurs circulait sous

les arbres géants qui font de ce coin d'île le plus délicieux parc du

monde. Des femmes, des filles aux cheveux jaunes, aux seins démesurément

rebondis, à la croupe exagérée, au teint plâtré de fard, aux yeux

charbonnés, aux lèvres sanguinolentes, lacées, sanglées en des robes

extravagantes, traînaient sur les frais gazons le mauvais goût criard de

leurs toilettes; tandis qu'à côté d'elles des jeunes gens posaient en

leurs accoutrements de gravures de modes, avec des gants clairs, des

bottes vernies, des badines grosses comme un fil et des monocles

ponctuant la niaiserie de leur sourire.

L'île est étranglée juste à la Grenouillère, et sur l'autre bord, où un

bac aussi fonctionne amenant sans cesse les gens de Croissy, le bras

rapide, plein de tourbillons, de remous, d'écume, roule avec des

allures de torrent. Un détachement de pontonniers, en uniforme

d'artilleurs, est campé sur cette berge, et les soldats, assis en ligne

sur une longue poutre, regardaient couler l'eau.

Dans l'établissement flottant, c'était une cohue furieuse et hurlante.

Les tables de bois, où les consommations répandues faisaient de minces

ruisseaux poisseux, étaient couvertes de verres à moitié vides et

entourées de gens à moitié gris. Toute cette foule criait, chantait,

braillait. Les hommes, le chapeau en arrière, la face rougie, avec des

yeux luisants d'ivrognes, s'agitaient en vociférant par un besoin de

tapage naturel aux brutes. Les femmes, cherchant une proie pour le soir,

se faisaient payer à boire en attendant; et, dans l'espace libre entre

les tables, dominait le public ordinaire du lieu, un bataillon de

canotiers \_chahuteurs\_ avec leurs compagnes en courte jupe de flanelle.

Un d'eux se démenait au piano et semblait jouer des pieds et des mains;

quatre couples bondissaient un quadrille; et des jeunes gens les

regardaient, élégants, corrects, qui auraient semblé comme il faut si la

tare, malgré tout, n'eût apparu.

Car on sent là, à pleines narines, toute l'écume du monde, toute la

crapulerie distinguée, toute la moisissure de la société parisienne:

mélange de calicots, de cabotins, d'infimes journalistes, de

gentilshommes en curatelle, de boursicotiers véreux, de noceurs tarés,

de vieux viveurs pourris; cohue interlope de tous les êtres suspects, à

moitié connus, à moitié perdus, à moitié salués, à moitié déshonorés,

filous, fripons, procureurs de femmes, chevaliers d'industrie à l'allure

digne, à l'air matamore qui semble dire: «Le premier qui me traite de

gredin, je le crève.»

Ce lieu sue la bêtise, pue la canaillerie et la galanterie de bazar.

Mâles et femelles s'y valent. Il y flotte une odeur d'amour, et l'on s'y

bat pour un oui ou pour un non, afin de soutenir des réputations

vermoulues que les coups d'épée et les balles de pistolet ne font que

crever davantage.

Quelques habitants des environs y passent en curieux, chaque dimanche;

quelques jeunes gens, très jeunes, y apparaissent chaque année,

apprenant à vivre. Des promeneurs, flânant, s'y montrent; quelques naïfs

s'y égarent.

C'est, avec raison, nommé la \_Grenouillère\_. À côté du radeau couvert où

l'on boit, et tout prés du «Pot-à-Fleurs», on se baigne. Celles des

femmes dont les rondeurs sont suffisantes viennent là montrer à nu leur

étalage et faire le client. Les autres, dédaigneuses, bien qu'amplifiées

par le coton, étayées de ressorts, redressées par-ci, modifiées par-là,

regardent d'un air méprisant barboter leurs soeurs.

Sur une petite plate-forme, les nageurs se pressent pour piquer leur

tête. Ils sont longs comme des échalas, ronds comme des citrouilles,

noueux comme des branches d'olivier, courbés en avant ou rejetés en

arrière par l'ampleur du ventre, et, invariablement laids, ils sautent

dans l'eau qui rejaillit jusque sur les buveurs du café.

Malgré les arbres immenses penchés sur la maison flottante et malgré le

voisinage de l'eau, une chaleur suffocante emplissait ce lieu. Les

émanations des liqueurs répandues se mêlaient à l'odeur des corps et à

celle des parfums violents dont la peau des marchandes d'amour est

pénétrée et qui s'évaporaient dans cette fournaise. Mais sous toutes ces

senteurs diverses flottait un arôme léger de poudre de riz qui parfois

disparaissait, reparaissait, qu'on retrouvait toujours, comme si quelque

main cachée eût secoué dans l'air une houppe invisible.

Le spectacle était sur le fleuve, où le va-et-vient incessant des

barques tirait les yeux. Les canotières s'étalaient dans leur fauteuil

en face de leurs mâles aux forts poignets, et elles considéraient avec

mépris les quêteuses de dîners rôdant par l'île.

Quelquefois, quand une équipe lancée passait à toute vitesse, les amis

descendus à terre poussaient des cris, et tout le public, subitement

pris de folie, se mettait à hurler.

Au coude de la rivière, vers Chatou, se montraient sans cesse des

barques nouvelles. Elles approchaient, grandissaient, et, à mesure qu'on

reconnaissait les visages, d'autres vociférations partaient.

Un canot couvert d'une tente et monté par quatre femmes descendait

lentement le courant. Celle qui ramait était petite, maigre, fanée,

vêtue d'un costume de mousse avec ses cheveux relevés sous un chapeau

ciré. En face d'elle, une grosse blondasse habillée en homme, avec un

veston de flanelle blanche, se tenait couchée sur le dos au fond du

bateau, les jambes en l'air sur le banc des deux côtés de la rameuse, et

elle fumait une cigarette, tandis qu'à chaque effort des avirons sa

poitrine et son ventre frémissaient, ballottés par la secousse. Tout à

l'arrière, sous la tente, deux belles filles grandes et minces, l'une

brune et l'autre blonde, se tenaient par la taille en regardant sans

cesse leurs compagnes.

Un cri partit de la Grenouillère: «Vl'à Lesbos!» et, tout à coup, ce fut

une clameur furieuse; une bousculade effrayante eut lieu; les verres

tombaient; on montait sur les tables; tous, dans un délire de bruit,

vociféraient: «Lesbos! Lesbos! Lesbos!» Le cri roulait, devenait

indistinct, ne formait plus qu'une sorte de hurlement effroyable, puis,

soudain, il semblait s'élancer de nouveau, monter par l'espace, couvrir

la plaine, emplir le feuillage épais des grands arbres, s'étendre aux

lointains coteaux, aller jusqu'au soleil.

La rameuse, devant cette ovation, s'était arrêtée tranquillement. La

grosse blonde étendue au fond du canot tourna la tête d'un air

nonchalant, se soulevant sur les coudes; et les deux belles filles, à

l'arrière, se mirent à rire en saluant la foule.

Alors la vocifération redoubla, faisant trembler l'établissement

flottant. Les hommes levaient leurs chapeaux, les femmes agitaient leurs

mouchoirs, et toutes les voix, aiguës ou graves, criaient ensemble:

«Lesbos!» On eût dit que ce peuple, ce ramassis de corrompus, saluait un

chef, comme ces escadres qui tirent le canon quand un amiral passe sur

leur front.

La flotte nombreuse des barques acclamait aussi le canot des femmes,

qui repartit de son allure somnolente pour aborder un peu plus loin.

M. Paul, au contraire des autres, avait tiré une clef de sa poche, et,

de toute sa force, il sifflait. Sa maîtresse, nerveuse, pâlie encore,

lui tenait le bras pour le faire taire et elle le regardait cette fois

avec une rage dans les yeux. Mais lui, semblait exaspéré, comme soulevé

par une jalousie d'homme, par une fureur profonde, instinctive,

désordonnée. Il balbutia, les lèvres tremblantes d'indignation:

--C'est honteux! on devrait les noyer comme des chiennes, avec une

pierre au cou.

Mais Madeleine, brusquement, s'emporta; sa petite voix aigre devint

sifflante; et elle parlait avec volubilité, comme pour plaider sa propre

cause:

--Est-ce que ça te regarde, toi? Sont-elles pas libres de faire ce

qu'elles veulent, puisqu´elles ne doivent rien à personne? Fiche-nous

la paix avec tes manières et mêle-toi de tes affaires ... Mais il lui

coupa la parole:

--C'est la police que ça regarde, et je les ferai flanquer à

Saint-Lazare, moi!

Elle eut un soubresaut:

--Toi?

--Oui, moi! Et, en attendant, je te défends de leur parler, tu entends,

je te le défends.

Alors elle haussa les épaules, et calmée tout à coup:

--Mon petit, je ferai ce qui me plaira; si tu n'es pas content, file, et

tout de suite. Je ne suis pas ta femme, n'est-ce pas? Alors tais-toi.

Il ne répondit pas et ils restèrent face à face, avec la bouche crispée

et la respiration rapide.

À l'autre bout du grand café de bois, les quatre femmes faisaient leur

entrée. Les deux costumées en hommes marchaient devant: l'une maigre,

pareille à un garçonnet vieillot, avec des teintes jaunes sur les

tempes: l'autre, emplissant de sa graisse ses vêtements de flanelle

blanche, bombant de sa croupe le large pantalon, se balançait comme une

oie grasse, ayant les cuisses énormes et les genoux rentrés. Leurs deux

amies les suivaient et la foule des canotiers venait leur serrer les

mains.

Elles avaient loué toutes les quatre un petit chalet au bord de l'eau,

et elles vivaient là, comme auraient vécu deux ménages.

Leur vice était public, officiel, patent. On en parlait comme d'une

chose naturelle, qui les rendait presque sympathiques, et l'on

chuchotait tout bas des histoires étranges, des drames nés de furieuses

jalousies féminines, et des visites secrètes de femmes connues,

d'actrices, à la petite maison du bord de l'eau.

Un voisin, révolté de ces bruits scandaleux, avait prévenu la

gendarmerie, et le brigadier, suivi d'un homme, était venu faire une

enquête. La mission était délicate; on ne pouvait, en somme, rien

reprocher à ces femmes, qui ne se livraient point à la prostitution. Le

brigadier, fort perplexe, ignorant même à peu près la nature des délits

soupçonnés, avait interrogé à l'aventure, et fait un rapport monumental

concluant à l'innocence.

On en avait ri jusqu'à Saint-Germain.

Elles traversaient à petits pas, comme des reines, l'établissement de la

Grenouillère; et elles semblaient fières de leur célébrité, heureuses

des regards fixés sur elles, supérieures à cette foule, à cette tourbe,

à cette plèbe.

Madeleine et son amant les regardaient venir, et dans l'oeil de la fille

une flamme s'allumait.

Lorsque les deux premières furent au bout de la table, Madeleine

cria:--«Pauline!» La grosse se retourna, s'arrêta, tenant toujours le

bras de son moussaillon femelle:

--Tiens! Madeleine ... Viens donc me parler, ma chérie.

Paul crispa ses doigts sur le poignet de sa maîtresse; mais elle lui dit

d'un tel air:--«Tu sais, mon p'tit, tu peux filer,» qu'il se tut et

resta seul.

Alors elles causèrent tout bas, debout, toutes les trois. Des gaietés

heureuses passaient sur leurs lèvres; elles parlaient vite; et Pauline,

par instants, regardait Paul à la dérobée avec un sourire narquois et

méchant.

À la fin, n'y tenant plus, il se leva soudain et fut près d'elles d'un

élan, tremblant de tous ses membres. Il saisit Madeleine par les

épaules:--«Viens, je le veux, dit-il, je t'ai défendu de parler à ces

gueuses.»

Mais Pauline éleva la voix et se mit à l'engueuler avec son répertoire

de poissarde. On riait alentour; on s'approchait; on se haussait sur le

bout des pieds afin de mieux voir. Et lui restait interdit sous cette

pluie d'injures fangeuses; il lui semblait que les mots sortant de cette

bouche et tombant sur lui le salissaient comme des ordures, et, devant

le scandale qui commençait, il recula, retourna sur ses pas, et

s'accouda sur la balustrade vers le fleuve, le dos tourné aux trois

femmes victorieuses.

Il resta là, regardant l'eau, et parfois, avec un geste rapide, comme

s'il l'eût arrachée, il enlevait d'un doigt nerveux une larme formée au

coin de son oeil.

C'est qu'il aimait éperdument, sans savoir pourquoi, malgré ses

instincts délicats, malgré sa raison, malgré sa volonté même. Il était

tombé dans cet amour comme on tombe dans un trou bourbeux. D'une nature

attendrie et fine, il avait rêvé des liaisons exquises, idéales et

passionnées; et voilà que ce petit criquet de femme, bête, comme toutes

les filles, d'une bêtise exaspérante, pas jolie même, maigre et rageuse,

l'avait pris, captivé, possédé des pieds à la tête, corps et âme. Il

subissait cet ensorcellement féminin, mystérieux et tout-puissant, cette

force inconnue, cette domination prodigieuse, venue on ne sait d'où, du

démon de la chair, et qui jette l'homme le plus sensé aux pieds d'une

fille quelconque sans que rien en elle explique son pouvoir fatal et

souverain.

Et là, derrière son dos, il sentait qu'une chose infâme s'apprêtait. Des

rires lui entraient au coeur. Que faire? Il le savait bien, mais ne le

pouvait pas.

Il regardait fixement, sur la berge en face, un pêcheur à la ligne

immobile.

Soudain le bonhomme enleva brusquement du fleuve un petit poisson

d'argent qui frétillait au bout du fil. Puis il essaya de retirer son

hameçon, le tordit, le tourna, mais en vain; alors, pris d'impatience,

il se mit à tirer, et tout le gosier saignant de la bête sortit avec un

paquet d'entrailles. Et Paul frémit, déchiré lui-même jusqu'au coeur; il

lui sembla que cet hameçon c'était son amour, et que, s'il fallait

l'arracher, tout ce qu'il avait dans la poitrine sortirait ainsi au bout

d'un fer recourbé, accroché au fond de lui, et dont Madeleine tenait le

fil.

Une main se posa sur son épaule; il eut un sursaut, se tourna; sa

maîtresse était à son côté. Ils ne se parlèrent pas; et elle s'accouda

comme lui à la balustrade, les yeux fixés sur la rivière.

Il cherchait ce qu'il devait dire, et ne trouvait rien. Il ne parvenait

même pas à démêler ce qui se passait en lui; tout ce qu'il éprouvait,

c'était une joie de la sentir là, près de lui, revenue, et une lâcheté

honteuse, un besoin de pardonner tout, de tout permettre pourvu qu'elle

ne le quittât point.

Enfin, au bout de quelques minutes, il lui demanda d'une voix très

douce:--«Veux-tu que nous nous en allions? il ferait meilleur dans le

bateau.»

Elle répondit:--«Oui, mon chat.»

Et il l'aida à descendre dans la yole, la soutenant, lui serrant les

mains, tout attendri, avec quelques larmes encore dans les yeux. Alors

elle le regarda en souriant et ils s'embrassèrent de nouveau.

Ils remontèrent le fleuve tout doucement, longeant la rive plantée de

saules, couverte d'herbes, baignée et tranquille dans la tiédeur de

l'après-midi.

Lorsqu'ils furent revenus au restaurant Grillon, il était à peine six

heures; alors, laissant leur yole, ils partirent à pied dans l'île, vers

Bezons, à travers les prairies, le long des hauts peupliers qui bordent

le fleuve.

Les grands foins, prêts à être fauchés, étaient remplis de fleurs. Le

soleil qui baissait étalait dessus une nappe de lumière rousse, et, dans

la chaleur adoucie du jour finissant, les flottantes exhalaisons de

l'herbe se mêlaient aux humides senteurs du fleuve, imprégnaient l'air

d'une langueur tendre, d'un bonheur léger, comme d'une vapeur de

bien-être.

Une molle défaillance venait aux coeurs, et une espèce de communion avec

cette splendeur calme du soir, avec ce vague et mystérieux frisson de

vie épandue, avec cette poésie pénétrante, mélancolique, qui semblait

sortir des plantes, des choses, s'épanouir, révélée aux sens en cette

heure douce et recueillie.

Il sentait tout cela, lui; mais elle ne le comprenait pas, elle. Ils

marchaient côte à côte; et soudain, lasse de se taire, elle chanta. Elle

chanta de sa voix aigrelette et fausse quelque chose qui courait les

rues, un air traînant dans les mémoires, qui déchira brusquement la

profonde et sereine harmonie du soir.

Alors il la regarda, et il sentit entre eux un infranchissable abîme.

Elle battait les herbes de son ombrelle, la tête un peu baissée,

contemplant ses pieds, et chantant, filant des sons, essayant des

roulades, osant des trilles.

Son petit front, étroit, qu'il aimait tant, était donc vide, vide! Il

n'y avait là dedans que cette musique de serinette; et les pensées qui

s'y formaient par hasard étaient pareilles à cette musique. Elle ne

comprenait rien de lui; ils étaient plus séparés que s'ils ne vivaient

pas ensemble. Ses baisers n'allaient donc jamais plus loin que les

lèvres?

Alors elle releva les yeux vers lui et sourit encore. Il fut remué

jusqu'aux moelles, et, ouvrant les bras, dans un redoublement d'amour,

il l'étreignit passionnément.

Comme il chiffonnait sa robe, elle finit par se dégager, en murmurant

par compensation:--«Va, je t'aime bien, mon chat.»

Mais il la saisit par la taille, et, pris de folie, l'entraîna en

courant; et il l'embrassait sur la joue, sur la tempe, sur le cou, tout

en sautant d'allégresse. Ils s'abattirent, haletants, au pied d'un

buisson incendié par les rayons du soleil couchant, et, avant d'avoir

repris haleine, ils s'unirent, sans qu'elle comprît son exaltation.

Ils revenaient en se tenant les deux mains, quand soudain, à travers les

arbres, ils aperçurent sur la rivière le canot monté par les quatre

femmes. La grosse Pauline aussi les vit, car elle se redressa, envoyant

à Madeleine des baisers. Puis elle cria:--«À ce soir!»

Madeleine répondit:--«À ce soir!»

Paul crut sentir soudain son coeur enveloppé de glace.

Et ils rentrèrent pour dîner.

Ils s'installèrent sous une des tonnelles au bord de l'eau et se mirent

à manger en silence. Quand la nuit fut venue, on apporta une bougie,

enfermée dans un globe de verre, qui les éclairait d'une lueur faible et

vacillante; et l'on entendait à tout moment les explosions de cris des

canotiers dans la grande salle du premier.

Vers le dessert, Paul, prenant tendrement la main de Madeleine, lui

dit:--«Je me sens très fatigué, ma mignonne; si tu veux, nous nous

coucherons de bonne heure.»

Mais elle avait compris la ruse, et elle lui lança ce regard

énigmatique, ce regard à perfidies qui apparaît si vite au fond de

l'oeil de la femme. Puis, après avoir réfléchi, elle répondit:--«Tu te

coucheras si tu veux, moi j'ai promis d'aller au bal de la

Grenouillère.»

Il eut un sourire lamentable, un de ces sourires dont on voile les plus

horribles souffrances, mais il répondit, d'un ton caressant et

navré:--«Si tu étais bien gentille, nous resterions tous les deux.» Elle

fit «non» de la tête sans ouvrir la bouche. Il insista:--«T'en prie! ma

bichette.» Alors elle rompit brusquement:--«Tu sais ce que je t'ai dit.

Si tu n'es pas content, la porte est ouverte. On ne te retient pas.

Quant à moi, j'ai promis: j'irai.»

Il posa ses deux coudes sur la table, enferma son front dans ses mains,

et resta là, rêvant douloureusement.

Les canotiers redescendirent en braillant toujours. Ils repartaient

dans leurs yoles pour le bal de la Grenouillère.

Madeleine dit à Paul:--«Si tu ne viens pas, décide-toi, je demanderai à

un de ces messieurs de me conduire.»

Paul se leva:--«Allons!» murmura-t-il.

Et ils partirent.

La nuit était noire, pleine d'astres, parcourue par une haleine

embrasée, par un souffle pesant, chargé d'ardeurs, de fermentations, de

germes vifs qui, mêlés à la brise, ralentissaient. Elle promenait sur

les visages une caresse chaude, faisait respirer plus vite, haleter un

peu, tant elle semblait épaissie et lourde.

Les yoles se mettaient en route, portant à l'avant une lanterne

vénitienne. On ne distinguait point les embarcations, mais seulement ces

petits falots de couleur, rapides et dansants, pareils à des lucioles en

délire; et des voix couraient dans l'ombre de tous côtés.

La yole des deux jeunes gens glissait doucement. Parfois, quand un

bateau lancé passait près d'eux, ils apercevaient soudain le dos blanc

du canotier éclairé par sa lanterne.

Lorsqu'ils eurent tourné le coude de la rivière, la Grenouillère leur

apparut dans le lointain. L'établissement en fête était orné de

girandoles, de guirlandes en veilleuses de couleur, de grappes de

lumières. Sur la Seine circulaient lentement quelques gros bachots

représentant des dômes, des pyramides, des monuments compliqués en feux

de toutes nuances. Des festons enflammés traînaient jusqu'à l'eau; et

quelquefois un falot rouge ou bleu, au bout d'une immense canne à pêche

invisible, semblait une grosse étoile balancée.

Toute cette illumination répandait une lueur alentour du café, éclairait

de bas en haut les grands arbres de la berge dont le tronc se détachait

en gris pâle, et les feuilles en vert laiteux, sur le noir profond des

champs et du ciel.

L'orchestre, composé de cinq artistes de banlieue, jetait au loin sa

musique de bastringue, maigre et sautillante, qui fit de nouveau chanter

Madeleine.

Elle voulut tout de suite entrer. Paul désirait auparavant faire un tour

dans l'île; mais il dut céder.

L'assistance s'était épurée. Les canotiers presque seuls restaient avec

quelques bourgeois clairsemés et quelques jeunes gens flanqués de

filles. Le directeur et organisateur de ce cancan, majestueux dans un

habit noir fatigué, promenait en tous sens sa tête ravagée de vieux

marchand de plaisirs publics à bon marché.

La grosse Pauline et ses compagnes n'étaient pas là; et Paul respira.

On dansait: les couples face à face cabriolaient éperdument, jetaient

leurs jambes en l'air jusqu'au nez des vis-à-vis.

Les femelles, désarticulées des cuisses, bondissaient dans un envolement

de jupes révélant leurs dessous. Leurs pieds s'élevaient au-dessus de

leurs têtes avec une facilité surprenante, et elles balançaient leurs

ventres, frétillaient de la croupe, secouaient leurs seins, répandant

autour d'elles une senteur énergique de femmes en sueur.

Les mâles s'accroupissaient comme des crapauds avec des gestes obscènes,

se contorsionnaient, grimaçants et hideux, faisaient la roue sur les

mains, ou bien, s'efforçant d'être drôles, esquissaient des manières

avec une grâce ridicule.

Une grosse bonne et deux garçons servaient les consommations.

Ce café-bateau, couvert seulement d'un toit, n'ayant aucune cloison qui

le séparât du dehors, la danse échevelée s'étalait en face de la nuit

pacifique et du firmament poudré d'astres.

Tout à coup le Mont-Valérien, là-bas, en face, sembla s'éclairer comme

si un incendie se fût allumé derrière. La lueur s'étendit, s'accentua,

envahissant peu à peu le ciel, décrivant un grand cercle lumineux, d'une

lumière pâle et blanche. Puis quelque chose de rouge apparut, grandit,

d'un rouge ardent comme un métal sur l'enclume. Cela se développait

lentement en rond, semblait sortir de terre; et la lune, se détachant

bientôt de l'horizon, monta doucement dans l'espace. À mesure qu'elle

s'élevait, sa nuance pourpre s'atténuait, devenait jaune, d'un jaune

clair, éclatant; et l'astre paraissait diminuer à mesure qu'il

s'éloignait.

Paul le regardait depuis longtemps, perdu dans cette contemplation,

oubliant sa maîtresse. Quand il se retourna, elle avait disparu.

Il la chercha, mais ne la trouva pas. Il parcourait les tables d'un oeil

anxieux, allant et revenant sans cesse, interrogeant l'un et l'autre.

Personne ne l'avait vue.

Il errait ainsi, martyrisé d'inquiétude, quand un des garçons lui

dit:--«C'est madame Madeleine que vous cherchez. Elle vient de partir

tout à l'heure en compagnie de madame Pauline.» Et, au même moment, Paul

apercevait, debout à l'autre extrémité du café, le mousse et les deux

belles filles, toutes trois liées par la taille, et qui le guettaient en

chuchotant.

Il comprit, et, comme un fou, s'élança dans l'île.

Il courut d'abord vers Chatou; mais, devant la plaine, il retourna sur

ses pas. Alors il se mit à fouiller l'épaisseur des taillis, à

vagabonder éperdument, s'arrêtant parfois pour écouter.

Les crapauds, par tout l'horizon, lançaient leur note métallique et

courte.

Vers Bougival, un oiseau inconnu modulait quelques sons qui arrivaient

affaiblis par la distance. Sur les larges gazons la lune versait une

molle clarté, comme une poussière de ouate; elle pénétrait les

feuillages, faisait couler sa lumière sur l'écorce argentée des

peupliers, criblait de sa pluie brillante les sommets frémissants des

grands arbres. La grisante poésie de cette soirée d'été entrait dans

Paul malgré lui, traversait son angoisse affolée, remuait son coeur avec

une ironie féroce, développant jusqu'à la rage en son âme douce et

contemplative ses besoins d'idéale tendresse, d'épanchements passionnés

dans le sein d'une femme adorée et fidèle.

Il fut contraint de s'arrêter, étranglé par des sanglots précipités,

déchirants.

La crise passée, il repartit.

Soudain il reçut comme un coup de couteau; on s'embrassait, là, derrière

ce buisson. Il y courut; c'était un couple amoureux, dont les deux

silhouettes s'éloignèrent vivement à son approche, enlacées, unies dans

un baiser sans fin.

Il n'osait pas appeler, sachant bien qu'Elle ne répondrait point; et il

avait aussi une peur affreuse de les découvrir tout à coup.

Les ritournelles des quadrilles avec les solos déchirants du piston, les

rires faux de la flûte, les rages aiguës du violon lui tiraillaient le

coeur, exaspérant sa souffrance. La musique enragée, boitillante,

courait sous les arbres, tantôt affaiblie, tantôt grossie dans un

souffle passager de brise.

Tout à coup il se dit qu'Elle était revenue peut-être? Oui! elle était

revenue! pourquoi pas? Il avait perdu la tête sans raison, stupidement,

emporté par ses terreurs, par les soupçons désordonnés qui

l'envahissaient depuis quelque temps.

Et, saisi par une de ces accalmies singulières qui traversent parfois

les plus grands désespoirs, il retourna vers le bal.

D'un coup d'oeil il parcourut la salle. Elle n'était pas là. Il fit le

tour des tables, et brusquement se trouva de nouveau face à face avec

les trois femmes. Il avait apparemment une figure désespérée et drôle,

car toutes trois ensemble éclatèrent de gaieté.

Il se sauva, repartit dans l'île, se rua à travers les taillis,

haletant.--Puis il écouta de nouveau,--il écouta longtemps, car ses

oreilles bourdonnaient; mais, enfin, il crut entendre un peu plus loin

un petit rire perçant qu'il connaissait bien; et il avança tout

doucement, rampant, écartant les branches, la poitrine tellement secouée

par son coeur qu'il ne pouvait plus respirer.

Deux voix murmuraient des paroles qu'il n'entendait pas encore. Puis

elles se turent.

Alors il eut une envie immense de fuir, de ne pas voir, de ne pas

savoir, de se sauver pour toujours, loin de cette passion furieuse qui

le ravageait. Il allait retourner à Chatou, prendre le train, et ne

reviendrait plus, ne la reverrait plus jamais. Mais son image

brusquement l'envahit, et il l'aperçut en sa pensée quand elle

s'éveillait au matin, dans leur lit tiède, se pressait câline contre

lui, jetant ses bras à son cou, avec ses cheveux répandus, un peu mêlés

sur le front, avec ses yeux fermés encore et ses lèvres ouvertes pour le

premier baiser; et le souvenir subit de cette caresse matinale l'emplit

d'un regret frénétique et d'un désir forcené.

On parlait de nouveau; et il s'approcha, courbé en deux. Puis un léger

cri courut sous les branches tout près de lui. Un cri! Un de ces cris

d'amour qu'il avait appris à connaître aux heures éperdues de leur

tendresse. Il avançait encore, toujours, comme malgré lui, attiré

invinciblement, sans avoir conscience de rien ... et il les vit.

Oh! si c'eût été un homme, l'autre! mais cela! cela! Il se sentait

enchaîné par leur infamie même. Et il restait là, anéanti, bouleversé,

comme s'il eût découvert tout à coup un cadavre cher et mutilé, un crime

contre nature, monstrueux, une immonde profanation.

Alors, dans un éclair de pensée involontaire, il songea au petit poisson

dont il avait senti arracher les entrailles ... Mais Madeleine murmura:

«Pauline!» du même ton passionné qu'elle disait: «Paul!» et il fut

traversé d'une telle douleur qu'il s'enfuit de toutes ses forces.

Il heurta deux arbres, tomba sur une racine, repartit, et se trouva

soudain devant le fleuve, devant le bras rapide éclairé par la lune. Le

courant torrentueux faisait de grands tourbillons où se jouait la

lumière. La berge haute dominait l'eau comme une falaise, laissant à son

pied une large bande obscure où les remous s'entendaient dans l'ombre.

Sur l'autre rive, les maisons de campagne de Croissy s'étageaient en

pleine clarté.

Paul vit tout cela comme dans un songe, comme à travers un souvenir; il

ne songeait à rien, ne comprenait rien, et toutes les choses, son

existence même, lui apparaissaient vaguement, lointaines, oubliées,

finies.

Le fleuve était là. Comprit-il ce qu'il faisait? Voulut-il mourir? Il

était fou. Il se retourna cependant vers l'île, vers Elle; et, dans

l'air calme de la nuit où dansaient toujours les refrains affaiblis et

obstinés du bastringue, il lança d'une voix désespérée, suraiguë,

surhumaine, un effroyable cri:--«Madeleine!»

Son appel déchirant traversa le large silence du ciel, courut par tout

l'horizon.

Puis, d'un bond formidable, d'un bond de bête, il sauta dans la rivière.

L'eau jaillit, se referma, et, de la place où il avait disparu, une

succession de grands cercles partit, élargissant jusqu'à l'autre berge

leurs ondulations brillantes.

Les deux femmes avaient entendu. Madeleine se dressa:--«C'est Paul.»--Un

soupçon surgit en son âme.--«Il s'est noyé,» dit-elle. Et elle s'élança

vers la rive, où la grosse Pauline la rejoignit.

Un lourd bachot monté par deux hommes tournait et retournait sur place.

Un des bateliers ramait, l'autre enfonçait dans l'eau un grand bâton et

semblait chercher quelque chose. Pauline cria:--«Que faites-vous? Qu'y

a-t-il?» Une voix inconnue répondit:--«C'est un homme qui vient de se

noyer.»

Les deux femmes, pressées l'une contre l'autre, hagardes, suivaient les

évolutions de la barque. La musique de la Grenouillère folâtrait

toujours au loin, semblait accompagner en cadence les mouvements des

sombres pêcheurs; et la rivière, qui cachait maintenant un cadavre,

tournoyait, illuminée.

Les recherches se prolongeaient. L'attente horrible faisait grelotter

Madeleine. Enfin, après une demi-heure au moins, un des hommes

annonça:--«Je le tiens!» Et il fit remonter sa longue gaffe, doucement,

tout doucement. Puis quelque chose de gros apparut à la surface de

l'eau. L'autre marinier quitta ses rames, et tous deux, unissant leurs

forces, halant sur la masse inerte, la firent culbuter dans leur bateau.

Ensuite ils gagnèrent la terre, en cherchant une place éclairée et

basse. Au moment où ils abordaient, les femmes arrivaient aussi.

Dès qu'elle le vit, Madeleine recula d'horreur. Sous la lumière de la

lune, il semblait vert déjà, avec sa bouche, ses yeux, son nez, ses

habits pleins de vase. Ses doigts fermés et raidis étaient affreux. Une

espèce d'enduit noirâtre et liquide couvrait tout son corps. La figure

paraissait enflée, et de ses cheveux collés par le limon une eau sale

coulait sans cesse.

Les deux hommes l'examinèrent.

--Tu le connais? dit l'un.

L'autre, le passeur de Croissy, hésitait:--«Oui, il me semble bien que

j'ai vu cette tête-là; mais tu sais, comme ça, on ne reconnaît pas

bien.»--Puis, soudain:--«Mais c'est monsieur Paul!»

--Qui ça, monsieur Paul? demanda son camarade. Le premier reprit:

--Mais monsieur Paul Baron, le fils du sénateur, ce p'tit qu'était si

amoureux.

L'autre ajouta philosophiquement:

--Eh bien, il a fini de rigoler maintenant; c'est dommage tout de même

quand on est riche!

Madeleine sanglotait, tombée par terre. Pauline s'approcha du corps et

demanda:--«Est-ce qu'il est bien mort?--tout à fait?»

Les hommes haussèrent les épaules:--«Oh! après ce temps-là! pour sûr.»

Puis l'un d'eux interrogea:--«C'est chez Grillon qu'il logeait?»--«Oui,

reprit l'autre; faut le reconduire, y aura de la braise.»

Ils remontèrent dans leur bateau et repartirent, s'éloignant lentement à

cause du courant rapide; et longtemps encore après qu'on ne les vit plus

de la place où les femmes étaient restées, on entendit tomber dans l'eau

les coups réguliers des avirons.

Alors Pauline prit dans ses bras la pauvre Madeleine éplorée, la câlina,

l'embrassa longtemps, la consola:--«Que veux-tu, ce n'est point ta

faute, n'est-ce pas? On ne peut pourtant pas empêcher les hommes de

faire des bêtises. Il l'a voulu, tant pis pour lui, après tout!»--Puis,

la relevant:--«Allons, ma chérie, viens-t'en coucher à la maison; tu ne

peux pas rentrer chez Grillon ce soir.--Elle l'embrassa de

nouveau:--«Va, nous te guérirons,» dit-elle.

Madeleine se releva, et, pleurant toujours, mais avec des sanglots

affaiblis, la tête sur l'épaule de Pauline, comme réfugiée dans une

tendresse plus intime et plus sûre, plus familière et plus confiante,

elle partit à tout petits pas.

TABLE

LA MAISON TELLIER

LES TOMBALES

SUR L'EAU

HISTOIRE D'UNE FILLE DE FERME

EN FAMILLE

LE PAPA DE SIMON

UNE PARTIE DE CAMPAGNE

AU PRINTEMPS

LA FEMME DE PAUL

End of the Project Gutenberg EBook of La Maison Tellier, by Guy de Maupassant

\*\*\* END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK LA MAISON TELLIER \*\*\*

\*\*\*\*\* This file should be named 11596-8.txt or 11596-8.zip \*\*\*\*\*

This and all associated files of various formats will be found in:

http://www.gutenberg.net/1/1/5/9/11596/

Produced by Miranda van de Heijning, Wilelmina Mallière and PG

Distributed Proofreaders. This file was produced from images

generously made available by the Bibliothèque nationale de France

(BnF/Gallica) at http://gallica.bnf.fr.

Updated editions will replace the previous one--the old editions

will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no

one owns a United States copyright in these works, so the Foundation

(and you!) can copy and distribute it in the United States without

permission and without paying copyright royalties. Special rules,

set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to

copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to

protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project

Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you

charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you

do not charge anything for copies of this eBook, complying with the

rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose

such as creation of derivative works, reports, performances and

research. They may be modified and printed and given away--you may do

practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is

subject to the trademark license, especially commercial

redistribution.

\*\*\* START: FULL LICENSE \*\*\*

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free

distribution of electronic works, by using or distributing this work

(or any other work associated in any way with the phrase "Project

Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project

Gutenberg-tm License (available with this file or online at

http://gutenberg.net/license).

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm

electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm

electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to

and accept all the terms of this license and intellectual property

(trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all

the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy

all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession.

If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project

Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the

terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or

entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be

used on or associated in any way with an electronic work by people who

agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few

things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works

even without complying with the full terms of this agreement. See

paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project

Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement

and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic

works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation"

or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project

Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the

collection are in the public domain in the United States. If an

individual work is in the public domain in the United States and you are

located in the United States, we do not claim a right to prevent you from

copying, distributing, performing, displaying or creating derivative

works based on the work as long as all references to Project Gutenberg

are removed. Of course, we hope that you will support the Project

Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by

freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of

this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with

the work. You can easily comply with the terms of this agreement by

keeping this work in the same format with its attached full Project

Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern

what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in

a constant state of change. If you are outside the United States, check

the laws of your country in addition to the terms of this agreement

before downloading, copying, displaying, performing, distributing or

creating derivative works based on this work or any other Project

Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning

the copyright status of any work in any country outside the United

States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate

access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently

whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the

phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project

Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed,

copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with

almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or

re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included

with this eBook or online at www.gutenberg.net

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived

from the public domain (does not contain a notice indicating that it is

posted with permission of the copyright holder), the work can be copied

and distributed to anyone in the United States without paying any fees

or charges. If you are redistributing or providing access to a work

with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the

work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1

through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the

Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or

1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted

with the permission of the copyright holder, your use and distribution

must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional

terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked

to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the

permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm

License terms from this work, or any files containing a part of this

work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this

electronic work, or any part of this electronic work, without

prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with

active links or immediate access to the full terms of the Project

Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary,

compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any

word processing or hypertext form. However, if you provide access to or

distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than

"Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version

posted on the official Project Gutenberg-tm web site (www.gutenberg.net),

you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a

copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon

request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other

form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm

License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying,

performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works

unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing

access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided

that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from

the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method

you already use to calculate your applicable taxes. The fee is

owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he

has agreed to donate royalties under this paragraph to the

Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments

must be paid within 60 days following each date on which you

prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax

returns. Royalty payments should be clearly marked as such and

sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the

address specified in Section 4, "Information about donations to

the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies

you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he

does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm

License. You must require such a user to return or

destroy all copies of the works possessed in a physical medium

and discontinue all use of and all access to other copies of

Project Gutenberg-tm works.

- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any

money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the

electronic work is discovered and reported to you within 90 days

of receipt of the work.

- You comply with all other terms of this agreement for free

distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm

electronic work or group of works on different terms than are set

forth in this agreement, you must obtain permission in writing from

both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael

Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the

Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable

effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread

public domain works in creating the Project Gutenberg-tm

collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic

works, and the medium on which they may be stored, may contain

"Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or

corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual

property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a

computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by

your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right

of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project

Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project

Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project

Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all

liability to you for damages, costs and expenses, including legal

fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT

LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE

PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE

TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE

LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR

INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH

DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a

defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can

receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a

written explanation to the person you received the work from. If you

received the work on a physical medium, you must return the medium with

your written explanation. The person or entity that provided you with

the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a

refund. If you received the work electronically, the person or entity

providing it to you may choose to give you a second opportunity to

receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy

is also defective, you may demand a refund in writing without further

opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth

in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS', WITH NO OTHER

WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO

WARRANTIES OF MERCHANTIBILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied

warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages.

If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the

law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be

interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by

the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any

provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the

trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone

providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance

with this agreement, and any volunteers associated with the production,

promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works,

harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees,

that arise directly or indirectly from any of the following which you do

or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm

work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any

Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of

electronic works in formats readable by the widest variety of computers

including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists

because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from

people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the

assistance they need, is critical to reaching Project Gutenberg-tm's

goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will

remain freely available for generations to come. In 2001, the Project

Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure

and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations.

To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4

and the Foundation web page at http://www.pglaf.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive

Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit

501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the

state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal

Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification

number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at

http://pglaf.org/fundraising. Contributions to the Project Gutenberg

Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent

permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S.

Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered

throughout numerous locations. Its business office is located at

809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email

business@pglaf.org. Email contact links and up to date contact

information can be found at the Foundation's web site and official

page at http://pglaf.org

For additional contact information:

Dr. Gregory B. Newby

Chief Executive and Director

gbnewby@pglaf.org

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg

Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide

spread public support and donations to carry out its mission of

increasing the number of public domain and licensed works that can be

freely distributed in machine readable form accessible by the widest

array of equipment including outdated equipment. Many small donations

($1 to $5,000) are particularly important to maintaining tax exempt

status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating

charities and charitable donations in all 50 states of the United

States. Compliance requirements are not uniform and it takes a

considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up

with these requirements. We do not solicit donations in locations

where we have not received written confirmation of compliance. To

SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any

particular state visit http://pglaf.org

While we cannot and do not solicit contributions from states where we

have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition

against accepting unsolicited donations from donors in such states who

approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make

any statements concerning tax treatment of donations received from

outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation

methods and addresses. Donations are accepted in a number of other

ways including including checks, online payments and credit card

donations. To donate, please visit: http://pglaf.org/donate

Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic

works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm

concept of a library of electronic works that could be freely shared

with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project

Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed

editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S.

unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily

keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Each eBook is in a subdirectory of the same number as the eBook's

eBook number, often in several formats including plain vanilla ASCII,

compressed (zipped), HTML and others.

Corrected EDITIONS of our eBooks replace the old file and take over

the old filename and etext number. The replaced older file is renamed.

VERSIONS based on separate sources are treated as new eBooks receiving

new filenames and etext numbers.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

http://www.gutenberg.net

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm,

including how to make donations to the Project Gutenberg Literary

Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to

subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.

EBooks posted prior to November 2003, with eBook numbers BELOW #10000,

are filed in directories based on their release date. If you want to

download any of these eBooks directly, rather than using the regular

search system you may utilize the following addresses and just

download by the etext year. For example:

http://www.gutenberg.net/etext06

(Or /etext 05, 04, 03, 02, 01, 00, 99,

98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 92, 91 or 90)

EBooks posted since November 2003, with etext numbers OVER #10000, are

filed in a different way. The year of a release date is no longer part

of the directory path. The path is based on the etext number (which is

identical to the filename). The path to the file is made up of single

digits corresponding to all but the last digit in the filename. For

example an eBook of filename 10234 would be found at:

http://www.gutenberg.net/1/0/2/3/10234

or filename 24689 would be found at:

http://www.gutenberg.net/2/4/6/8/24689

An alternative method of locating eBooks:

http://www.gutenberg.net/GUTINDEX.ALL